UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK
HALLE
(Saale)

Mlle OLIVIER
De la Comédie françoise
Dans la role de CHÉRUBIN Mariage de figaro.

Coutellier del. Thuner t. sc.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-16856648571787 3-16

CAHIERS
DE
LECTURE.

Troisième volume.

Königl. Bibliothek zu Berlin

1787.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-16856648571787 3-16

CAHIERS

DE

LECTURE.

ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum
Bibliothek
Halle

Leg 2 45 16
1

Table
des matières du troisième volume.

Estampe. Portrait de Mlle. Olivier.

IX. Cahier.

I. Manuscrits. Pag.

Suite des causes de la décadence du goût 3

II. Fragmens, ou extraits de livres.

1. Voyage de Normandie; par Regnard. 11
2. Cérémoniel public & particulier des Chinois. 23
3. Lettre sur la mort de Sacchini. 36
4. Plaintes singulières d'un mari contre sa femme, ou mémoire pour M. Edouard Seval, sieur de Beaulieu, ancien avocat de la cour, contre le sieur Chanlatte 55
5. L'assaut du fort de Redbank; fragment tiré du voyage de M. de Chastellux dans l'Amérique septentrionale. 67
6. Mélanges. 75
7. Mort tragique de Henri II, roi de France; décrite par Brantome. 87
8. Poésies. 101

X. Cahier.

I. Manuscrits.

Vers envoyés à une belle insensible avec des fleurs. 107

II. Fragmens, ou extraits de livres.

9. Le voyageur: poême de M. Goldsmith. 113
10. La première leçon d'amour; éclogue: par Mlle d'Ormoy. 134
11. Relation abrégée d'un voyage à la cime du Mont-blanc en Août 1787 par M. de Saussure. 139
12. Mélanges. 165
13. De l'origine des langues. 171
14. Histoire des quatre sultanes de Citor. 180
15. Mariages des Chinois. 190
16. Le cardinal Ximenès. 197

Pag.

XI. Cahier.

I. Manuscrits.

La boite à montre : lettre traduit de l'anglois par une dame Allemande. 211
Couplets pour le jour de la naissance de Mme Renelle. 217

II. Fragmens, ou extraits de livres.

17. L'hiver: poême par M. Léonard. 221
18. Voyages faits dans les montagnes de la Suisse par J. J. Rousseau 234
19. Lettre à une jeune demoiselle, sur le respect que les hommes témoignent aux femmes. 254
20. Indiens de la nouvelle Ecosse. 263
21. Mélanges. 274
22. Elisabeth, ou l'amour & l'amitié; conte. 281
23. Pensées choisies de Sénèque. 301
24. Lettre de M. Mercier aux auteurs du journal de Paris. 308
25. Poésies. 311

XII. Cahier.

I. Manuscrits.

La boite à montre: lettre traduite de l'anglois par une dame Allemande.

II. Fragmens, ou extraits de livres.

26. Azéma, ou, il fit bien. 325
27. Mes adieux à Bougy. 337
28. Vie de Torré. 344
29. Retour de Provence. 358
30. Mort de Mlle. Olivier. 365
31. Mélanges. 366
32. Mœurs des habitans des environs du lac majeur, & du lac de Come. 369
33. Mort de Pierre de la Place, victime de la St. Barthélémy. 385
34. Les moutons. 393
35. De l'amitié & de l'amour. 404
36. Poésies. 409

I.

MANUSCRITS.

I.

MANUSCRITS.

Suite

des causes de la décadence du goût.

Voyez comment la providence se joûe de tous ceux qui s'éloignent de la raison naturelle secondée du bon jugement: & se plait au contraire à élever ceux qui en font un bon usage, ou dont la puissance est fondée sur la justice & sur la raison; *vim temperatam dii quoque provehunt in majus.*

D'ailleurs les différentes révolutions qui se succèdent dans le cours des siècles postérieurs, sur les nations à quelques circonstances plus ou moins frapantes, nous indiquent & vérifient assez les causes de la décadence de leur goût, leur influence & leur diversité, indispensablement soumis & dépendans des dispositions du

corps & de l'esprit, le goût suit & reçoit les impressions & les changemens, que leur situation actuelle opère en lui; ainsi pour prévenir une énarration qui seroit d'autant plus considérable, qu'elle seroit moins décente à l'égard des gouvernements qui sont en regne: si l'on examine avec exactitude & sans partialité l'esprit & les mœurs de chaque nation, l'on vérifirat plus particuliérement, sur les principes raportés au présent mémoire, les époques & les différens motifs de la décadence du goût chez tous les peuples, parceque ce sont toûjours des causes aprochantes ou égales qui y donnent lieu.

L'on joindrat aux causes générales & particulieres y dessus deduites, sur la décadence du goût sur tout dans l'Europe, l'influence que le peu de sageſſe de leurs loix & usages opère: celle qui nait également du peu de régularité à observer les meilleurs ou à les faire exécuter: parceque la plus légère infraction sur tout de la part du législateur, introduit un exemple aussi pernicieux qu'il dégénère en abus: ce qui est d'autant plus naturel que les peuples se conduisent ordinairement à l'exemple les uns des autres, & se croient si non obligés au moins autorisés, à suivre en tout ce qui dépend d'eux les traces de leurs princes: c'est même ainsi que telles actions s'accréditent insensiblement, de

manière qu'elles forment le ton, le point d'honneur & de vûe, auquel tous les individus aſpirent; il en réſulte que pareils vices toujours préférés à la vertu, forment le goût général du gouvernement; l'on peut & doit également en dire autant des grands, il n'y a pas de leurs part d'actes extérieurs indifférentes, puiſqu'elles tendent toutes à influer ſur le bon ou le mauvais goût.

Si nous voyons que chez les nations les mieux diſciplinées, le goût des beaux arts & des ſciences, n'a eté porté au plus haut point de perfection, qu'aux moyens des diſtinctions & des recompenſes propoſées à ceux qui y excelleroient, & qu'en conſéquence elles y allumèrent parmi les beaux eſprits une émulation incroyable; cela nous prouve avec la derniere évidence, que la décadence vient néceſſairement, de ce que chez les peuples le moins bien réglés, l'intrigue obtient la recompenſe dûe au mérite: ou l'on n'aſſigne aux talens aucun genre de recompenſe proportionné à leur valeur: ou le gouvernement ne cherche pas à ſe procurer en leurs faiſant un ſort heureux, des hommes célèbres & ſolides en toutes ſortes d'arts, ou en ceux qui leurs manquent, pour former des élèves & d'y ajouter la derniere exactitude à les perpétuer.

En effet le bon goût fait préférer & aimer la ſolidité & la régularité: c'eſt en cela que la nature aidée & ſecourûe du vrai & bon jugement, reclame d'elle même un air ſimple, auquel on a tant de peine à revenir, qu'il est partout regardé comme un prodige: les peuples les plus ſolides & les plus floriſſans, n'ont pour y parvenir cherchés le beau & le ſurprenant, que dans l'utile & l'agréable, ſur la variété infinie de la nature, pour rendre leurs arts immortels.

Au lieu que l'excès opere en tout la décadence du goût, ſur les choſes les plus ſimples comme ſur les plus eſſentielles: & c'eſt ainſi que l'on le déshonore & le gâte par des nouveautés & des hardieſſes biſarres & déréglées.

Les uns s'habituent à n'être flattés, que par des aſſaiſonnemens trop piquans & trop recherchés, diſtribués dans les mets préſentés avec la derniere ſomptuoſité: à s'orner de vêtements de toutes faiſons, de toutes couleurs & de toutes richeſſes, ſubordonnés à certaines étiquettes qui varient journélement: à ſe loger dans de vastes palais dont l'extérieur & l'intérieur annoncent l'opulence & la magnificence du maître, ou qui pour l'ordinaire vivent avec le dernier excès de la ſueur des peuples, ou qui ſouvent ſe livrent aux derniers efforts, pour ſoutenir

leur train & en imposer plus aisément: à tenir des propos allégoriques ou simulés qui portent le caractère d'une légéreté si rapide, que sans aucune suite, ils passent ainsi leur tems, à parcourir sans fruit des êtres imaginaires, qui déshonorent le sens commun: & à introduire dans les arts des ornemens étudiés qui altèrent & déguisent la bonté & la beauté de la nature; il en résulte en général, une dépravation si singuliere que ce qui dégoûte le plus grand nombre, ragoute & plait au particulier: que ce qui charme les esprits bienfaits, revolte les autres: de manière que ces derniers faisant tous leurs efforts pour donner le ton, préfèrent le burlesque, le précieux & l'affecté, au beau au simple & au naturel.

Il semble enfin que nous nous éloignent des bons siècles & que les états prennent une certaine déroute, en effet il n'y a presque plus de regles certaines, tout roule sous la force & l'éclat, les vices ont pris & acquierent journélement tant d'empire & de faveur que le goût chez certaines nations est devenu arbitraire, journalier, pure fantaisie & frivolité: puisque les artistes craignent d'être imitateurs, en effet ils s'éloignent de la belle nature, pour surpasser leurs prédécesseurs: tout dégénère insensiblement en nouveautés, par l'accueil qu'on leur fait: le public

ne sait plus où il en est, le bon goût se perd, à moins que quelques bons esprits dans certaines nations, éloignés de la foule, ne le conservent.

S'il est des pays où le goût n'est pas parvenu, ce sont ceux où la société ne s'est pas étendûe & perfectionnée: où les hommes & les femmes ne se réuniſſent pas, & ne se voient & ne se communiquent pas dans les assemblées & cercles: & où l'on ny reçoit pas & ne fait aucun accueil aux étrangers sur tout des nations les plus policées; en effet ce ton honnête & une noble & vive émulation ne peuvent point s'y introduire, l'esprit n'y prend aucun effort, il y est resserré & orné, sa pointe s'émousse, & il manque de tout ce qui lui est nécessaire pour former le goût; *Denique plus intelligitur in his quam pingitur dictis.*

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

I.

Voyage de Normandie.

Vous m'aviez ordonné, mademoiselle, en vous quittant, de vous faire un récit exact du voyage de Normandie, du quel vous ne pouviez être. Je satisfais à vos ordres si fidélement, que je suis sûr qu'en le lisant, vous croirez l'avoir fait sans être sortie de Paris.

Les desseins prémédités long-temps avant l'exécution, sont d'ordinaire sans effet; c'est ce qui a fait que proposer & assurer ce voyage, a presque été pour nous la même chose. Nous partimes un lundi, 26. sept. Admirez notre bonheur. Il y avoit trois mois qu'il n'étoit tombé une goutte d'eau, le ciel en versa ce jour-là suffisamment pour toute une année; mais pour nous consoler, nous séchames ces humides in-

fluences par un fonds de bonne humeur qui ne nous a jamais abandonné. Vous le verrez par le couplet suivant & par les autres, sur l'air du branle de Metz.

Pour quinze jours de campagne,
Enfin nous voilà partis
De la ville de Paris.
Le bon Dieu nous accompagne;
Sur-tout bon gîte, bon lit,
Avec du vin de Champagne;
Sur-tout bon gîte, bon lit,
Belle hôteſſe, bon appétit.

Pour l'appétit, il faut dire la vérité, il nous manquoit pendant cinq ou ſix heures de la nuit; mais il faut bien prendre ſon mal en patience, on ne peut pas manger & dormir tout-à-la-fois: tant que nos yeux étoient ouverts, nos dents faiſoient également leur fonction, & c'étoit un charme d'entendre crier miſéricorde à toutes les baſſes-cours où nous arrivions.

A Triel, ſi j'ai mémoire,
Autour d'un gigot aſſis,
Comme moines bien appris;
Las de manger, non de boire,
Nous ne fîmes rien tous dix;
En ſortant du réfectoire,
Nous ne fîmes rien tous dix
Qu'un ſaut de la table au lit.

Les dames furent presqu'auſſi-tôt levées que couchées. Vous vous imaginez peut-être que cette diligence à quitter le chevet fut une ardeur de novice qui ne dura que peu de temps: vous vous trompez, & elles ont toujours été les premieres en carroſſe & à la table. Vous jugez bien que, comme on ſe levoit matin, l'appétit ſe levoit de même, & ſaluoit toujours l'aurore par deux ou trois petits repas anticipés; car il eſt à remarquer que nous faiſions autant de proviſions dans notre carroſſe pour faire quatre lieues, que d'autres auroient fait en s'embarquant pour les Indes. Auſſi auroit-il été difficile de ne nous pas trouver conſommant nos proviſions. Nous fimes tant ce jour-là par nos déjeunés, qu'enfin:

A Nantes fut la dinée,
Où croît cet excellent vin.
Que ſur le clos Céleſtin
Tombe à jamais la roſée!
Puiſſions-nous dans cinquante ans
Boire pareille vinée!
Puiſſions nous dans cinquante ans
Tous enſemble en faire autant!

Avant de quitter ce pays, vous voulez bien que je vous faſſe part du déplorable état où ſont ces pauvres Céleſtins: ils font vœu préſentement de boire le vin qui croît dans leur clos; je n'en ſais pas la raiſon: mais enfin, par obéiſ-

sance & par mortification, ils avalent ce calice du mieux qu'ils peuvent; Dieu leur donne la patience nécessaire pour supporter de pareilles adversités.

Si j'étois bien sûr de votre discrétion, mademoiselle, je vous dirois des choses que vous n'avez pas encore entendues; mais les filles sont comme les femmes; elles ne vont jamais sans leurs langues: & je me suis étonné cent fois comment de si grandes langues pouvoient tenir dans de si petites bouches; c'est pourquoi

De Vernon je veux me taire
Pour le mauvais vin qu'on but:
Chacun s'y coucha; mais chut:
Car j'aime en tout le mystere,
Je sais trop comme tout va,
Le monde est fait de maniere;
Je sais trop comme tout va,
L'envie jamais ne mourra.

Vous qui vous escrimez de la rime, vous allez dire qu'il y a un *e* de trop à ce dernier vers: je le sais aussi-bien que vous; mais si l'on ne me donne cette licence & de pareilles, je quitte dès-à-présent le métier de poëte de la troupe que je fais à mon grand regret, & aux dépens de mes ongles qui sont déja assez courts. Je ne suis que trop rebuté de la profession; & sans les pe-

tits profits que nous autres rimailleurs attrapons auprès des filles qui aiment ce genre d'écrire, il y auroit long-temps que j'aurois vendu ma charge à bon marché. Mais puisque nous voilà sur le chapitre des filles, vous saurez que nous en trouvâmes une charmante proche la Chartreuse de Gaillon. Vous me direz que ce n'est pas là un meuble de Chartreuse; mais ces jolis animaux-là se trouvent par-tout.

Au pont de l'Arche & au Roule
Le ciel exauça nos vœux,
Et fit paroître à nos yeux
Jeune hôtesse faite au moule:
Elle portoit devant soi
Deux petits monts faits en boule;
Elle portoit devant soi
Un morceau digne d'un roi.

La Normandie, comme vous savez, est une terre fertile en pommes. Le voisinage de la mer leur donne un orgueil & une dureté qu'elles n'ont point ailleurs. Nos dames de Paris voudroient bien que leur terrain fût aussi bon; mais on ne peut pas tout avoir: à cela près, les femmes de Rouen sont, à ce que je crois, faites comme à Paris; ce qui nous fit dire:

A Rouen, laides & belles,
Comme par tout l'on trouva.

Les filles de l'opéra
Sont, comme à Paris, cruelles.
Enfin, rien n'eſt différent,
Dans les jeux, dans les ruelles ;
Enfin, rien n'est différent,
Hors qu'on parle mieux Normand.

Il faut dire la vérité, cette langue-là eſt en grande vénération dans ce pays-ci, les habitants reçoivent tous en naiſſant des talents merveilleux pour l'apprendre : à quatre ans, les enfants parlent déja Normand comme de petits anges ; on diroit qu'ils n'auroient fait autre choſe toute leur vie. Le merles même & les perroquets n'y parlent point autrement. On m'a dit que cette langue-là étoit merveilleuſe pour plaider ; c'eſt ce qui fait qu'il n'y a guères de Normand qui n'ait vaillant ſur pied plus de vingt procès, ſans les eſpérances de ceux qu'il a déja perdus.

Nous trouvames ici notre bon ami Fatouville. Vous ne ſauriez croire les inſtances qu'il nous fit pour nous mener à ſa terre de la Bataille, & le plaiſir que ſa converſation donna aux dames ; elles voulurent à toute force qu'il en fût fait mention par les vers ſuivants.

Le

Le seigneur de la Bataille
Qui charme dès qu'on l'entend,
Malgré nous, malgré nos dents,
Voulut nous faire ripaille:
Mais le diable s'en mêla,
On fit grace à sa volaille;
Mais le diable s'en mêla,
A Caudebec on s'en alla.

Vous croyez qu'en lieu-là, on se couche pour dormir, comme à Paris: vous vous trompez; toute la nuit l'hôtellerie fut en rumeur pour fournir aux dames des roties au vin. On en fait prendre aux perroquets qui ont perdu la parole; mais d'en donner à des dames usantes & jouissantes de leurs langues, c'est avoir envie de se lever comme on se couche: aussi cela ne manqua pas d'arriver.

A cette maigre couchée,
On oublia de dormir:
Que sert de s'en souvenir,
Quand une femme éveillée,
Pour aiguiser son caquet,
Tout le long de la nuitée,
Pour aiguiser son caquet,
Mange soupe à perroquet?

Il ne falloit pas se lever si bon matin pour aller dans la plus maudite hôtellerie qui soit, je crois, de Paris au Japon, & pour avaler un

brouillard épais, que le soleil ne put percer que sur les deux heures. Un autre plus galant vous diroit que les yeux des dames plus puissants que cet astre, dissiperent d'abord cette noire vapeur; mais pour moi, qui suis plus sincere, je vous dirai franchement que les brouillards d'octobre sont fort difficiles à gouverner proche la mer, & de plus que nos dames dormirent dans le carrosse *cabin caba*, toute la matinée, & n'ouvrirent les yeux qu'à la Botte. A propos de Botte, vous voulez bien que je vous donne un petit avis.

Passant, fuyez de la Botte
Le séjour trop ennuyeux;
Il est vrai que dans ces lieux
La maîtresse n'est pas sotte;
Mais sans pain, sans vin, sans feu,
Dans un pays plein de crotte;
Mais sans pain, sans vin, sans feu,
L'amour n'a pas trop beau jeu.

Nous trouvions assez plaisant d'aller, comme bonnes personnes, toujours devant nous; & je crois que nous aurions été dix lieues par-delà le bout du monde, sans le malheur que vous allez apprendre.

Après six jours de voyage
Où tout alloit à gogo,

Nous allions jusqu'à Congo,
Valets, chevaux & bagage;
Mais au Havre on s'arrêta,
Malgré ce vaste courage;
Mais au Havre on s'arrêta;
Car la terre nous manqua.

Voilà une plaisante excuse, m'allez-vous dire! Quand on a bien envie d'aller, au défaut de la terre, on prend la mer. Nous n'y manquames pas aussi; & les dames, dès le lendemain,

D'une valeur plus qu'humaine,
Affrontèrent l'océan.
Mon Dieu! que le monde est grand
Sur cette liquide plaine,
Où l'on touche en un moment,
Sur une vague incertaine,
Où l'on touche en un moment
L'enfer & le firmament!

N'auroit-ce pas été un coup de bonne fortune pour les maris, si quelqu'honnête homme de corsaire eût mis la main sur la chaloupe? J'en connois quelques-uns qui n'anroient point regretté d'avoir donné de l'argent à leurs femmes pour aller voir la mer, si pareil cas leur arrivoit. Pour moi, qui ai déja tâté de ces messieurs les Turcs, gens fort incivils, j'en voulus courir le risque sur le rivage; & considérant ces

gros vaiſſeaux, & faiſant réflexion qu'il n'y avoit qu'une planche de deux doigts qui ſéparoit de la mort ceux qui étoient dedans, je me mis à chanter :

Qu'un autre avec des bouſſoles,
Sur ces grands palais flottants,
Bravant Neptune & les vents,
Cherche l'or ſous les deux poles:
Mais, pour moi, je ne veux pas
Servir de pâture aux ſoles;
Mais, pour moi, je ne veux pas
Leur faire un ſi bon repas.

Je vous avoue que je ne me conſolerois jamais ſi je me voyois ainſi pour mon plaiſir; & j'aurois été encore plus fâché ce jour-là; car M. de Louvigny, intendant de la marine, nous envoya le ſoir ſix bouteilles d'un vin de Canarie ſi exquis, que, quand il l'auroit fait lui-même, je doute qu'il l'eût fait meilleur.

Sus, ma Muſe, je te prie,
Brûlons quatre grains d'encens
A cet illuſtre intendant,
Pour ſon vin de Canarie,
Avec ce nectar, je croi,
La province bien munie;
Avec ce nectar, je croi
Qu'on ſert dignement ſon roi.

Vous voyez qu'il fait bon nous faire du bien: pour cinq ou six bouteilles de vin, voilà un homme immortalisé. Après tout, je ne sais si les meilleurs vers du monde valent seulement une pinte d'une pareille liqueur. Quoi qu'il en soit, il s'en contenta, & nous eussions bien souhaité que tous les hôtes de la route eussent été aussi raisonnables.

Le lendemain, le gouverneur, pour nous recevoir, fit mettre la citadelle en armes. Nous visitames l'arsenal, ce terrible palais de Mars. Mon Dieu! que d'instruments pour abréger nos pauvres jours! Ce qui nous fit dire à tous:

Il faudroit être bien ivre
D'aimer ces lieux de fracas,
Où pour cent mille trépas,
On fond le fer & le cuivre;
Que de moyens pour mourir,
Lorsqu'uil n'en est qu'un pour vivre!
Que de moyens pour mourir!
Je ne saurois le souffrir.

Voilà des sentiments bien héroïques, me direz vous: d'accord; mais si vous saviez comme moi, mademoiselle, ce qu'il en coute pour mettre un enfant au monde, vous auriez plus que personne, horreur de ces lieux de déstruction; & en vérité, si vous étiez une personne bien

raiſonnable, vous vous marieriez au plus vite, afin de travailler comme il faut, à la réparation du genre humain, lequel, pendant que toute l'Europe eſt en guerre, court le grand chemin de ſa ruine totale: c'eſt à vous d'y penſer, & de faire réflexion que vous paſſeriez mal votre temps s'il n'y avoit plus d'homme au monde.

Vous croyez, peut-être, mademoiſelle, que parce que l'on vous a menée en vers au Havre, on vous ramenera par la même route; c'eſt ce qui vous trompe: Pégaſe n'a pas accoutumé de faire avec moi de longues traites. Je vous dirai donc en proſe que nous revinmes à Rouen en très-peu de temps, ayant toujours vent derriere; cela n'eſt pas trop néceſſaire en carroſſe; mais c'eſt pour vous dire que tout conſpiroit à ſeconder l'envie que j'ai, d'être auprès de la plus aimable perſonne du monde.

2.

Cérémonial public & particulier des Chinois.

Il s'agit encore moins ici d'uſages que de loix poſitives. Tout a été prévu par elles dans une matière qui nous ſemble ſi peu importante. Chacun, depuis les chefs de la première claſſe, juſqu'aux moindres membres de la dernière, ſait au juſte les titres qu'il doit donner & ceux qui lui ſont dus; les politeſſes qu'il doit attendre, & celles qu'il doit faire; les honneurs qu'il peut accepter, & ceux qu'il doit rendre. Nul conflit relativement aux droits & aux préſéances; deux points qui ailleurs ont engendré tant de querelles, fait couler tant de ſang, & propagé des haines qui ſe transmettent.

Une viſite à rendre eſt, à la Chine, une affaire grave. Elle exige des préliminaires que l'Europe ne connoît point, ou qu'elle a ſu mettre à l'écart. Parlons d'abord des viſites que l'on rend au gouverneur de la ville dont on eſt habitant. Elles ſont toujours accompagnées de préſens plus ou moins conſidérables. L'uſage eſt d'y joindre une longue boîte de vernis, ornée de fleurs d'or, & diviſée dans l'intérieur par huit

ou douze petits compartimens, qu'on a remplis de diverses confitures.

Dès qu'ils sont arrivés dans la salle où doit se faire la cérémonie, ils se rangent tous sur une même ligne, ils s'inclinent profondément, ils se mettent à genoux, & courbent la tête jusqu'à terre, à moins que le gouverneur ne les relève; ce qu'il fait communément. Souvent le plus considérable d'entre eux prend du vin dans une coupe, l'élève en l'air avec les deux mains, l'offre au gouverneur, & dit tout haut, par forme de souhait: *Fo-tsiou*, voilà le vin qui porte bonheur: *Cheo-tsiou*, voilà le vin qui donne une longue vie. L'instant d'après, un autre s'avance, & élève en l'air des confitures qu'il présente avec respect au mandarin. Voilà, lui dit-il, du sucre de longue vie. D'autres répetent jusqu'à trois fois ces mêmes cérémonies, & font toujours les mêmes souhaits. (Du Halde, tom. 2. p. 104.)

Un gouverneur s'est-il distingué par sa justice, son zèle, sa bonté pour le peuple, chose qui heureusement arrive quelquefois? les lettrés de son district ont recours à un moyen particulier pour lui apprendre qu'il jouit de l'estime générale. Ils font faire pour lui un habit composé de petits carreaux de satin, les uns rouges, les autres bleus, verds, noirs, jaunes, &c. Ils choi-

sissent le jour de sa naissance pour lui faire présent de cet habit, qu'ils lui portent en grande cérémonie, & au son de divers instrumens de musique. On les introduit dans la salle extérieure qui sert de tribunal au mandarin. Il s'y rend bientôt lui-même sur leur invitation. C'est alors qu'ils lui présentent ce vêtement, & qu'ils le prient de s'en couvrir. Le mandarin en fait quelque difficulté; il déclare ne pas avoir mérité cet honneur: enfin, il se rend aux prières de lettrés & à celles du peuple. On lui fait endosser l'habit chamarré, dont les diverses couleurs sont supposées représenter toutes les nations qui portent des habits différens, & annoncer au mandarin qu'il est digne de les gouverner toutes.

Il ne porte ce vêtement qu'une seule fois; mais on le conserve précieusement dans sa famille, comme un titre d'honneur & de distinction. C'en est un d'autant plus réel, qu'il semble n'avoir jamais été prostitué.

C'est toujours avant le dîner qu'il faut rendre visite à ses supérieurs; & il faut la leur rendre, sinon à jeun, du moins sans avoir bu de vin. Un mandarin se tiendroit offensé si celui qui lui rend visite sentoit, tant soit peu, cette liqueur. Cependant, s'il s'agit d'une visite qu'on rend le même jour qu'on l'a reçue, on peut la faire l'a-

près-dinée ; c'eſt une marque d'empreſſement qui excuſe tout.

Le commencement de chaque année, certaines fêtes, le mariage d'un ami, l'inſtant où il lui naît un fils; quand il eſt élevé à quelque charge; quand quelqu'un de ſa famille vient à mourir; quand il entreprend, ou qu'on entreprend ſoi-même un long voyage, &c. voilà les époques, les jours qui exigent de la politeſſe Chinoiſe qu'on ſe viſite réciproquement, & qu'on porte avec ſoi, dans cette occaſion, quelques préſens rélatifs aux goûts & aux beſoins de celui à qui l'on rend viſite.

On ne peut en rendre aucune ſans avoir préalablement fait remettre au portier un billet de viſite, qui s'appelle *Tie-tſée*. C'eſt un cahier de papier rouge, ſemé légérement de fleurs d'or, & plié en forme de paravent. On écrit ſon nom ſur un des plis; & les termes du billet ſont plus ou moins reſpectueux, en raiſon du rang & des qualités de la perſonne à qui on veut rendre viſite. On dira, par exemple: „L'ami tendre & „ſincere de votre ſeigneurie, & le diſciple per„pétuel de ſa doctrine, ſe préſente en cette qua„lité, pour vous rendre ſes devoirs, & vous „faire la révérence jusqu'à terre, *Tun-cheou-pai*.„ Si c'eſt un ami familier, ou une perſonne du

commun qu'on visite, le *Tie-tsée* n'est, pour l'ordinaire, que d'un simple feuillet; il est de papier blanc, si celui qui l'écrit ou qui doit le recevoir est en deuil.

On peut, si l'on veut, esquiver la visite quand on est d'un rang supérieur à celui qui se propose de la rendre. Recevoir son *Tie-tsée*, ou billet, c'est être supposé avoir reçu sa visite. On lui fait dire par le portier, que, pour lui épargner toute fatigue, on le prie de ne pas descendre de sa chaise. Après quoi, ou le jour même, ou dans les trois jours suivans, on fait, à son tour, présenter un *Tie-tsée* qui est ou simplement reçu, ou suivi d'une visite réelle.

Voici le cérémonial usité chez les grands, lorsqu'ils acceptent la visite qu'on veut leur rendre. On suppose ici que la personne qui la rend est elle-même d'un état distingué. On luit fait traverser, sans quitter sa chaise, les deux premieres cours du tribunal, qui sont fort vastes. Il arrive à l'entrée d'une salle où le maître de la maison vient le recevoir.

Il a trouvé, en arrivant à cette seconde salle, deux domestiques qui tenoient le parasol & le grand éventail de leur maître inclinés l'un vers l'autre, & qui jusque-là empêchent celui-ci d'é-

tre apperçu. L'étranger est masqué lui-même par un grand éventail que tient un de ses gens, & qui ne s'écarte que lorsqu'il est à une juste portée de saluer celui à qui il vient faire visite.

Alors commencent les cérémonies, indiquées toutes en détail dans le protocole Chinois. Il prescrit le nombre de saluts qu'il faut faire, en courbant la tête sur la poitrine, les termes dont il faut se servir, les titres honorables qu'on doit prendre pour être tantôt à droite, tantôt à gauche. Le maître de la maison invite, par un geste de la main, l'étranger à entrer, & prononce ce seul mot, *Tsin-tsin*: on répond *Pou-can*, c'est-à-dire, je n'ose, & on entre. Le maître du logis salue avec respect la chaise qu'il vous destine; il l'essuie même avec le pan de sa veste pour en écarter la poussiere, ou plutôt pour faire observer que la chaise est propre.

On s'assied, & l'on expose d'un air grave & sérieux le motif de sa visite. On y répond avec la même gravité & en s'inclinant souvent. Chacun, au surplus, doit se tenir droit sur sa chaise, ne point s'appuyer contre le dossier, & avoir les yeux un peu baissés, les mains étendues sur les genoux, les pieds avancés, & dans la même direction. Tout air de distraction seroit réputé une insulte.

Peu de temps après, un domestique, proprement vêtu, apporte autant de thé que la salle renferme de personnes. La maniere de prendre la tasse, de la porter à la bouche, & de la rendre au domestique, forme encore autant d'articles du protocole, qu'il faut observer au pied de la lettre.

On ne se quitte qu'avec d'autres cérémonies de rigueur, quoique minutieuses. Le maître du logis vous conduit à votre chaise, vous y voit entrer, & attend que les porteurs l'aient enlevée. Alors vous lui dites encore une fois adieu; & il y répond de nouveau.

On a déjà dit que les visites, pour la plupart, étoient accompagnées de présens. On joint, dans ce cas, au *Tie-tsée* ou billet de visite, un *Ly-tan*. C'est un morceau de papier rouge, sur lequel on écrit le nom de celui qui fait le cadeau, & le nombre des objets qui le composent. Si celui qui fait le présent vient en personne, il offre lui même le billet, que le maître du logis reçoit de sa main, & qu'il remet à un de ses domestiques. Une profonde révérence est le remerciment d'usage. Ce n'est qu'après la visite, lorsque la personne qui l'a rendue est retirée, qu'on rejette de ses présens ce qu'on juge à propos. On garde le billet, si on accepte tout ce qu'il

indique, ou même une partie. Dans le premier cas, on écrit un billet de remercîment; on en écrit un de même, si on reçoit quelques articles du présent, & l'on cite dans le billet ceux qu'on ne garde pas. On renvoie purement & simplement le billet, si on ne garde rien; mais on y joint toujours un billet de remercîment, ou d'excuse. *Pi-sie*, écrit-on; ce sont des perles, je n'ose y toucher.

La personne qui fait le présent se contente-t-elle de l'envoyer par des valets, munis d'un *Tie-tsée?* il est reçu avec les mêmes cérémonies que s'il étoit offert par le maître. Quelquefois on propose par écrit tel ou tel présent. Celui à qui on l'offre marque avec un pinceau les objets qu'il accepte: ils sont achetés & apportés sur le champ. Un billet de remercîment est écrit aussitôt; &, si l'on renvoie quelques-uns des articles, on ajoute *Yn-pi;* pour le reste ce sont des perles précieuses, l'usage des perles étant proscrit à la Chine.

Le commerce épistolaire, même entre simples particuliers, a son cérémonial prévu; il devient plus compliqué, si l'on écrit à une personne de considération. Il faut alors se servir d'un papier blanc qui ait dix à douze plis: on ne commence

la lettre que sur le second, & on ne met son nom que sur le dernier.

Le caractere qu'on emploie doit différer aussi selon la circonstance. Plus il est petit, plus il est jugé respectueux. Les termes qu'on emploie, les distances qu'on laisse entre les lignes, sont également indiqués par le rang de la personne à qui l'on écrit. Mais, dans tous les cas, le style doit différer du ton de la conversation ordinaire. Il faut appliquer un double cachet; l'un sur son nom propre, l'autre sur les premiers caracteres de la lettre. Souvent on se contente de l'appliquer sur le sachet qui lui sert d'enveloppe. On en trouve de tout faits, & qui sont agréablement bordés: nouveau larcin que nous avons fait à la Chine; mais là, il faut que le cachet soit double. On écrit sur le premier ces deux mots, *Nuy-han*, la lettre est dedans. On insere le paquet dans une seconde enveloppe, plus épaisse que la premiere, & elle-même est, en partie, enveloppée par une bande de papier rouge sur laquelle on trace en gros caracteres le nom & les qualités de la personne à qui s'adresse la lettre. On écrit à côté en plus petits caracteres le nom de la province, de la ville ou du lieu où elle réside; on écrit enfin sur cette même enveloppe jusqu'à la date de la dépêche. Ce second sac se colle par le haut & par le bas, & le cachet s'imprime sur ces

deux endroits, avec ces mots, *Hou-fong*, c'eſt-à-dire, gardé & ſcellé.

La maniere de ſaluer à la Chine, même entre particuliers d'un état médiocre, eſt bien moins expéditive que la nôtre. Là, on ne s'en tient pas quitte pour une révérence, ou un ſimple coup de chapeau. Le ſalut ordinaire conſiſte à joindre les mains devant la poitrine, à les remuer d'une maniere affectueuſe, & à courber tant ſoit peu la tête, en ſe diſant réciproquement *Tſin-tſin*, mot de compliment qui ſignifie tout ce qu'on veut, à peu près comme les nôtres. La perſonne qu'on rencontre eſt-elle d'un rang ſupérieur? alors on doit joindre les mains, les élever au deſſus du front, les rabaiſſer juſqu'à terre, & incliner profondément tout le corps.

Que deux perſonnes de connoiſſance ſe rencontrent après une abſence un peu longue, on les voit tomber à genoux vis-à-vis l'une de l'autre, ſe courber enſuite juſqu'à terre, ſe relever, & recommencer la même cérémonie juſqu'à deux ou trois fois. Dans les entrevues les plus ordinaires, le *comment vous portez-vous?* a lieu. Fort bien, répond celui à qui on fait cette demande, grace à votre abondante félicité, *Cao-lao-ye-hung-fo*. Lorſqu'ils voyent un homme qui ſe porte bien, ils lui diſent *Yung-fo*, c'eſt-à-dire, la proſ-

périté

périté eſt peinte ſur votre viſage, vous avez un viſage heureux.

Quand un Chinois ſe donne quelque peine pour en obliger un autre: Ah! lui dit ce dernier, vous prodiguez votre cœur! Le ſervice eſt-il rendu? *Ste-pou-tſin*, dit l'obligé, mes remercimens ne peuvent avoir de fin. S'agit-il d'une offre honnête? on répond *Pou can, pou-can, pou-can*, je n'oſe, je n'oſe, je n'oſe. Il eſt auſſi d'uſage même à la fin d'un ſomptueux banquet, de dire à ceux qu'on vient de régaler, *Yeou-man*, ou, bien mal reçu, nous vous avons bien mal traité. On ignore comment ce propos puéril exiſtoit chez nous avant que nous puiſſions rien ſavoir de ce qui ſe paſſoit à la Chine.

Encore un mot ſur le ſalut. Lorſque deux mandarins, d'un rang égal, ſe rencontrent dans la rue, ils ne ſortent point de leur chaiſe, ils baiſſent les mains jointes, les relevent juſqu'au front, & recommencent ce ſalut juſqu'à ce qu'ils aient ceſſé de ſe voir. Mais ſi l'un des deux eſt ſupérieur à l'autre, celui-ci fait arrêter ſa chaiſe; s'il eſt à cheval, il en deſcend, & fait une profonde révérence au mandarin ſon ſupérieur. Au ſurplus, la politeſſe eſt répandue à la Chine dans les villages comme dans les villes mêmes; &, comme on l'a érigée en loi, elle

n'eſt guere plus ſincère dans les uns que dans les autres.

Un Chinois qui adreſſe la parole à ſon ſupérieur, ne parle jamais ni à la premiere, ni à la ſeconde perſonne: il ne dira point *je*, il ne dira point *vous*; il dira, par exemple, s'il s'agit d'un ſervice rendu: Le ſervice que ſa ſeigneurie a rendu à ſon petit ſerviteur, m'a été extrêmement ſenſible. Un fils qui parle à ſon père ne ſe qualifiera point de ſon fils, mais de ſon petit-fils, fût-il l'aîné de la famille & père de famille lui-même.

Souvent auſſi il ſe ſervira de ſon nom, c'eſt-à-dire, du nom qu'il porte à cette époque; car on donne ſucceſſivement aux Chinois des noms conformes à leur âge & à leur rang. Le nom de famille eſt celui qu'on leur donne à leur naiſſance; il eſt commun à tous ceux qui deſcendent du même aïeul. Un mois après, le pere & la mere donnent un petit nom à leur fils, & c'eſt, pour l'ordinaire, celui d'une fleur, d'un animal, &c. Ce nom change lorsque le jeune homme fréquente, avec ſuccès, les écoles publiques: c'eſt alors le maître qui l'en gratifie, & l'éleve le joint à ſon nom de famille. Parvenu à l'âge viril, c'eſt celui qu'il conſerve toute ſa vie, à moins qu'il ne parvienne à quelque dignité. Alors il en

obtient un relatif à sa place & à ses talens. On ne doit plus lui en donner d'autre, pas même celui de sa famille: mais là, comme ailleurs, les hommes d'un rang beaucoup plus élevé se dispensent de cette attention.

La plus grande pompe accompagne un vice-roi lorsqu'il sort de son palais. Les honneurs qu'on lui rend lorsqu'il quitte une province, après l'avoir bien gouvernée sont d'un genre bien plus flatteur pour lui; car ils sont volontaires. A peine il quitte la ville capitale, qu'il trouve sur son chemin, durant deux ou trois lieues, des tables rangées d'espace en espace. Elles sont entourées d'une longue piece de soie qui pend jusqu'à terre: on y brûle des parfums; elles sont chargées de légumes, de viandes, & de fruits. Le thé & le vin qu'on se propose de lui offrir occupent d'autres tables.

Le peuple se met à genoux sur son passage, & courbe la tête jusqu'à terre: les uns pleurent, du moins ils font semblant de pleurer; les autres le prient de descendre pour recevoir les derniers témoignages de leur reconnoissance: d'autres lui présentent le vin & les mets préparés pour lui; d'autres lui tirent fréquemment ses bottes, & lui en donnent de nouvelles. Ces

bottes, qui ont servi un instant au mandarin, deviennent un monument précieux. Celles qu'on lui enleve les premieres, sont placées, dans une espece de cage, au dessus de la porte par où il a quitté la ville: les autres sont conservées par ses amis, avec le même soin qu'un guerrier François emploïeroit à garder l'épée de Turenne ou celle de Bayard.

3.

Lettre sur la mort de Sacchini.

Monsieur,

Permettez-moi d'entretenir vos lecteurs d'un homme célèbre qui vient d'être ravi à un art dont il étoit l'amour. Je sens que ma douleur a besoin, pour être soulagée, de rappeler ici les vertus, les talens de M. Sacchini; c'est ce motif qui me fait prendre la plume, plutôt que le desir de lui rendre un hommage dont il n'a pas besoin. Je ne viens point semer des fleurs inutiles sur une tombe couverte de lauriers; mais en cédant au sentiment personnel qui m'anime, je ne crains point le sort ordinaire de ceux qu'un excès d'amour-propre engage à confier leurs peines au public. L'homme dont je déplore la

perte, excite en même-temps les regrets de toute l'Europe ; le mérite de ses compositions l'a fait admirer par-tout où elles ont été entendues ; les qualités de son cœur l'ont fait chérir partout où il a été connu ; & j'ose croire que les détails de sa vie, que son éloge, si foiblement que je puisse les tracer, ne seront pas lu sans intérêt.

Antonio-Maria-Gaspardo Sacchini, naquit à Naples le 11. de mai 1735. L'auteur de l'essai sur la musique a été mal informé quand il l'a fait naître *aux environs* de Naples en 1727. Je m'empresse de rectifier cette date, qui a déjà induit en erreur plusieurs de nos papiers publics. Elle n'est pas indifférente : plus il étoit loin de la vieillesse, de cet âge où le génie perd ses forces & cesse de produire, plus sa perte doit sembler douloureuse à ceux qu'intéressoient sa personne ou ses talens. Combien de chef-d'œuvres ces huit années auroient pu faire éclore ! que de doux momens ravis à l'amitié !

Destiné de bonne heure à la musique, ses parens honnêtes, mais peu fortunés, le mirent dans le conservatoire de *Santa-Maria di Loretto*, à Naples, où il étudia sous le fameux *Durante*. Il y fit des progrès rapides, & s'adonna particulièrement au violon, sur lequel il devint très fort. Cette étude lui fut extrêmement utile : en

pratiquant lui-même un instrument qui devoit servir un jour à rendre ses propres idées, il apprenoit à en saisir le veritable caractère, & s'asservissoit à exécuter les loix des autres, pour se mettre en état d'en dicter à son tour; comme celui qui est né pour commander des flottes ou des armées, s'excerce d'abord à l'obeissance dans des grades inférieurs. Toutes les fois qu'on admiroit devant lui la richesse de ses accompagnemens, il n'en attribuoit le mérite qu'à cette première étude.

Bientôt son génie, impatient de paroître, s'adonna tout entier à la composition. Longtemps Naples & Rome jouirent de ses succès, & apprirent à l'Italie un nom qui s'élevoit rapidement à l'immortalité. Il fut demandé à Venise. Cette ville offroit alors aux jeunes filles les mêmes ressources contre l'indigence, que Naples offroit aux jeunes garçons; des conservatoires où, avec les secours d'un petit nombre de maîtres, & sous l'inspection d'un seul, toutes les parties de la musique sont cultivées avec le plus grand soin. En Italie, où l'art du théâtre, invinciblement lié avec celui de la musique, n'est point avili par l'opinion publique, ces maisons, dont le régime, trop peu connu en France, est admirable, sont entretenues par des fondations pieuses. La direction de l'une d'elles, appelée

l'Ospidaletto, fut confiée à Sacchini. C'eſt là principalement qu'il développa ſes talens pour la muſique d'égliſe, & prouva qu'il connoiſſoit à fond toutes les reſſources de ſon art; mais il fit voir en même-temps que ſans confondre ce ſtyle avec celui du théâtre, ſans s'écarter de la ſévérité qu'il exige, il étoit poſſible d'y conſerver un chant aimable & facile, de le parer des grâces de l'imagination. Le célèbre docteur Burney, qui parcouroit alors l'Italie, en rend ce témoignage; il aſſure que nulle part la muſique ne lui fit autant de plaiſir qu'à Veniſe, & ſur toute celle qu'il entendit dans cette ville, il élève encore celle de Sacchini.

La renommée de ce compoſiteur croiſſant chaque jour, il viſita quelques cours d'Allemagne, parcourut la Hollande, & ſe rendit enfin aux vœux de l'Angleterre, qui n'appelle jamais que les maîtres les plus diſtingués. Sur les onze années qu'il y paſſa, il travailla ſix ans pour le théâtre de Londres, ce qui étoit ſans exemple avant lui. Les Anglois recherchent ſurtout la variété dans leurs amuſemens, & il faut que la muſique d'un maître leur faſſe un plaiſir extrême, pour qu'ils n'en ayent pas encore voulu changer.

C'eſt pendant ce temps que la Colonie fut repréſentée à Paris. La France alors connoiſſoit fort peu, eſtimoit encore moins la muſique d'Italie. On croyoit que l'expreſſion étoit abſolument étrangère aux compoſiteurs de cette nation, que tous leurs airs étoient uniquement deſtinés à faire briller la voix: on leur accordoit bien quelque mérite dans la caricature: le ſouvenir de la *Serva padrona* & de quelques ouvrages ſemblables, n'étoit pas entiérement effaé; mais on n'avoit pas ſuivi leurs progrès & on ne les croyoit pas capables de s'élever au deſſus de ce genre. Les noms des Sacchini, des Piccini, des Traetta, des Paiſiello, étoient connus d'un petit nombre d'amateurs, mais ils étoient ignorés du reſte de la nation. Cependant on donnoit déjà ſur le théâtre de l'opéra, l'Iphigénie & l'Orphée; on avoit vu la *Buona figliuola* ſur celui des Italiens; mais ces ouvrages n'avoient pas encore fait la ſenſation qu'ils auroient dû faire; & que M. Gluck na produite que depuis. La révolution muſicale ſe préparoit, mais ne s'opéroit pas encore.

Enfin la Colonie parut. On ſait quel fut ſon ſuccès; on ſait que, malgré la biſarrerie de l'intrigue, malgré le peu de talent que j'avois mis dans l'arrangement & les détails de cette pièce, le mérite ſeul de la muſique triompha de l'opi-

nion publique, & de tous les efforts secrets qu'on fit long-temps pour l'empêcher de réussir. L'oreille surprise & en même-temps charmée, le cœur ému, attendri, transporté, admirèrent cette foule de traits neufs, brillans, nobles & pathétiques, dont cet opéra fourmille; la richesse & l'élégance de l'orchestre, la douceur & le naturel du chant le plus mélodieux. Les François crurent alors, contre l'avis d'un homme célèbre, que leur langue étoit susceptible de recevoir de la musique, & voulurent fixer parmi eux l'artiste habile qui leur avoit procuré ce plaisir nouveau. L'administration de l'opéra me demanda, pour celui des Italiens, d'adapter un sujet à de la musique déjà faite. L'Olympiade de Métastase, par le mélange des mœurs pastorales avec les mœurs héroïques, me parut le sujet le plus convenable à la forme dramatique qui étoit adoptée alors. J'y ajustai du mieux que je pus la meilleure musique de Sacchini, faite à Milan & à Londres.

Mais ce n'étoit pas assez pour la nation, d'entendre ainsi quelques morceaux, pour ainsi dire, isolés & destinés à d'autres paroles; il falloit que l'artiste dont elle avoit conçu une si grande idée, écrivit pour elle & sur sa langue, des ouvrages dont elle pût se glorifier. Tel fut le vœu de l'administration. Flatté de pouvoir y concourir, je me rendis à Londres; Sacchini reçut très-bien

mes premières propositions; mais bientôt égaré par les conseils des gens qui l'entouroient, & à qui, par bonté de caractère, il accordoit souvent une confiance trop aveugle, il refusa obstinément, fit à son tour des demandes qui n'étoient pas acceptables, & j'entrevis par la suite qu'il n'avoit pas même compris ce qu'on exigeoit de lui. Quelque zèle que je misse au succès de cette affaire, il me fut impossible de vaincre les obstacles qu'on y opposa, ni la défiance qu'on lui avoit inspirée.

Pendant ce temps, M. Gluck obtenoit à l'opéra des succès mérités; il jouissoit de toute sa gloire; & quelques-uns des acteurs de ce spectacle, enivrés de la nouvelle existence qu'il leur avoit donnée, crurent qu'il pouvoit suffire à tout, & qu'il étoit inutile d'accueillir un autre compositeur. Cette disposition fut défavorable à l'Olympiade; quand je la présentai, ces acteurs ne la répétèrent qu'avec répugnance, en refusèrent les rôles, en tournèrent la musique en ridicule; & quand je retirai l'ouvrage, il se répandit dans Paris que le peu de mérite de cette musique l'avoit fait refuser.

Je ne pus me résoudre à laisser subsister une opinion si désavantageuse à l'homme que j'aimois pour ses talens, au soin de sa réputation;

&, quoique bien persuadé qu'en donnant cet ouvrage aux Italiens, ce sujet, qui ne leur convenoit nullement, y figureroit mal, que le ton héroïque, étranger à la plupart des acteurs de ce théâtre, y sembleroit déplacé; que les ballets, les décorations, le spectacle n'y auroient pas la magnificence convenable; que les chœurs ni l'orchestre n'y seroient pas assez nombreux; enfin que la foiblesse du style & les vices de contextures, masqués ailleurs par mille accessoires, y paroîtroient à découvert & y seroient jugés bien plus sévèrement; je fis néanmoins cette tentative, bien sûr de voir applaudie & justifiée cette musique calomniée dans l'obscurité. L'événement ne trompa point mon espérance. Le succès des sept premières représentations fut prodigieux, & me consola bien des critiques moitié justes, moitié injustes, qui ne tomboient que sur mon ouvrage. Il fut interrompu par des persécutions assez étranges & que je ne veux pas rappeler. Je n'avois pas l'espoir qu'il se soutint long-temps; mais enfin la musique de Sacchini étoit connue & jugée; elle est restée dans les concerts & s'exécute encore en province; c'étoit tout ce que je voulois. En renonçant à toute gloire, j'avois du moins sauvé celle de mon ami.

Mais je m'apperçois, monsieur, que j'ai des excuses à faire à vous & à vos lecteurs, d'asso-

cier si long-temps mon nom au nom d'un homme célèbre. Ces circonstances où je me trouve mêlé, m'ont paru assez intéressantes pour ne devoir pas être passées sous silence, puisqu'elles ont servi à fixer ce grand homme parmi nous. D'ailleurs, c'est par les rapports que j'ai eus avec lui que je le connois le mieux; mais il va enfin paroître seul sur la scène; & si je suis forcé de me citer encore, ce ne sera que pour appuyer des faits dont je dois la connoissance à l'intimité dans laquelle j'ai vécu avec lui.

Sacchini depuis long-temps sentoit dépérir sa santé; le climat de Londres ne lui étoit nullement favorable. Chaque année il éprouvoit des attaques terribles de la cruelle maladie qui nous l'a enlevé; elles étoient si régulières, que depuis le *Cid*, le premier des ouvrages qu'il ait faits à Londres, jusqu'à *Renaud*, le premier de ceux qu'il a faits à Paris, il n'a jamais pu assister aux premières représentations de ses opéras. Il crut qu'un voyage dans sa patrie, ou même qu'un simple déplacement lui feroit avantageux: il vint en France, sans avoir encore à cet égard aucun parti arrêté.

Quelques années plus tôt, son arrivée eût produit sans doute à Paris une sensation plus vive. Elle en fit encore une grande à la cour.

Une souveraine éclairée, & qui dans tous les arts accorde au mérite distingué, une protection éclatante, ne pouvoit la refuser à un compositeur aussi célèbre, dont elle savoit par cœur tous les airs. Sacchini fût reçu par toute la cour de la manière la plus flatteuse; & l'accueil particulier que lui fit l'empereur qui s'y trouvoit alors, fut un nouveau triomphe pour lui. Ce prince, qui porte jusques dans les plus petites choses cette attention soutenue qui l'aide à en faire de si grandes, lui citoit ses plus beaux morceaux, ceux qui avoient fait sur lui la plus vive impression; lui rappeloit des détails que Sacchini lui-même avoit oubliés. Il nomma particulièrement un chœur du Cid, *tacite ombre*, connu dans l'Olympiade Françoise sous le titre de chœur des prêtres; on voulut l'entendre, il fut exécuté à la chapelle & causa un enthousiasme universel.

La cour parut desirer que Sacchini fit quelques ouvrages pour la France; ce n'étoit pas son projet, mais l'empereur, qui daigna s'intéresser à cette affaire, vint à bout de l'y déterminer. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Il fut décidé qu'on lui donneroit 30,000 liv. pour trois opéras, ou 10,000 livr. pour chaque, ainsi qu'on les avoit données avant

lui à d'autres compositeurs étrangers. Il fit successivement *Renaud*, *Chimène* & *Dardanus*. Il est inutile de parler de ses succès qui sont connus, ni de ses chagrins qui furent plus secrets; je dirai seulement à ceux des compositeurs nationaux qui pourroient être blessés de l'espèce de préférence qu'on accorde aux autres, qu'ils ne font pas assez d'attention à ce qu'elle leur coûte quelquefois.

Après avoir rempli son engagement, Sacchini fit pour la cour *Oedipe à Colone*, qui fut exécuté à Versailles l'année dernière avec un succès prodigieux, & tel qu'en aura toujours un compositeur aussi habile, quand il travaillera sur un fonds intéressant. Il devoit donner cette année *Evelina*, sujet tiré d'une tragédie Angloise. Il n'en restoit que fort peu de chose à faire, lorsqu'il apprit que cet opera n'étoit plus sur le repertoire de Fontainebleau. Soit qu'il eut besoin de repos, soit quelqu'autre raison que j'ignore, il cessa tout-à-coup un travail qui ne lui paroissoit plus pressé; & c'est au moment même où il alloit s'y remettre, que la maladie & la mort l'ont surpris. Je ne dois pas prévenir le public sur le mérite de ce dernier ouvrage, mais je ne puis m'empêcher de dire qu'il rendra bien amers les regrets que cause la perte de ce grand homme, quand on y verra quels progrès étonnans il avoit

faits dans notre goût national, & avec quelle facilité ce génie souple & fécond avoit saisi l'originalité du sujet.

Le style de Sacchini se distingue sur-tout par la grâce, la douceur, l'élégance soutenue de sa mélodie ; son harmonie est pure, correcte & d'une clarté précieuse ; son orchestre toujours brillant, toujours ingénieux. Quoiqu'il ait une manière à lui, on voit que Hasse & Galuppi, qu'il estimnit infiniment, furent ses modèles. Il évitoit les tournures communes, mais il craignoit encore plus ce qui avoit l'air de la recherche. Ses modulations les plus inattendues n'étonnent jamas l'oreille ; elles coulent naturellement de sa plume, & ceux qui ont étudié ses partitures savent quel art il mettoit à cacher son savoir. Un jour qu'il dinoit à Londres chez M. le Brun, fameux haut-bois, on renouveloit devant lui l'accusation que les Allemands & les François font quelquefois aux compositeurs d'Italie, de ne pas assez moduler. *Nous modulons dans la musique d'église*, leur dit-il ; *c'est là que l'attention n'étant point troublée par les accessoires du spectacle, peut suivre plus aisément des changemens des tons enchaînés avec art. Mais au théâtre il faut toucher plutôt qu'étonner, il faut sur-tout être à la portée des oreilles les moins exercées. Celui qui, sans changer de ton, produit des chants variés,*

montre bien plus de génie que celui qui en change à tout moment. Alors il prend la plume, & sur le champ écrit un menuet de 16 mesures, dans lequel, sans blesser aucunement les règles il sortit 16 fois de ton: tout le monde l'admiroit: *exécutez le*, dit Sacchini, *vous le trouverez détestable.*

Avec un chant si facile & autant de sensibilité dans l'âme, il étoit impossible qu'il n'eût pas beaucoup d'expression; mais comme il avoit en même-temps un goût sûr, jamais son expression n'est exagérée. Il réservoit les grands moyens pour les momens de surprise, & ne prodiguoit pas les effets, pour être sûr d'en produire quand il le falloit. Il croyoit que l'expression musicale devoit être semblable à l'éloquence; qu'elle devoit pénétrer dans l'ame par un charme doux & insinuant, plutôt que la troubler, la tirer hors d'elle-même par de violens efforts, & qu'il n'etoit pas nécessaire pour émouvoir, de tonner sans cesse du haut de la tribune.

Un mérite qu'il possédoit encore au suprême degré, c'étoit de saisir, de deviner, pour ainsi dire, le goût des nations différentes pour lesquelles il écrivoit. La musique qu'il a faite en Italie, ne ressemble point à celle qu'il a faite à Stutgard, ni celle de Londres, à celle qu'il a écrite en France. Il faut convenir cependant qu'il

qu'il n'avoit pas pour le genre bouffon, le même talent que pour le sérieux; son ame, disposée naturellement à la tendresse & à la mélancolie, étoit plus particulièrement susceptible d'expressions gracieuses, intéressantes & nobles; la caricature lui sembloit étrangère, & quand il étoit obligé de travailler dans ce genre, il perdoit alors presquetoute son originalité. *L'Amore Soldato* qu'il a fait à Londres, & qu'on a entendu à Paris, est son meilleur opéra bouffon. J'en excepte *l'Isola d'Amore* (la Colonie), où l'on retrouve tout son caractère noble & sérieux. Mais ce mérite qui a fait si bien réussir en France cet intermède, a été la cause de son peu de succès ailleurs. Il ne plût point à Rome, où il fut fait, malgré la belle voix de M. Rauzzini, qui chantoit le rôle de la première femme. On l'entendit avec plus de plaisir à Lisbonne & à Florence; mais il n'a pu se soutenir a Londres plus de quatre ou cinq représentations. *La Contadina in Corte* (c'est le sujet de Ninette à la cour), eut assez de succès à Rome. C'est un ouvrage foible, dans lequel il y a pourtant deux morceaux délicieux: l'un des deux est la scène de Blaise dans la Colonie: *demain peut-être on va me pendre.* L'opéra bouffon que Sacchini estimoit le plus est *l'Avaro deluso* fait à Londres, & dont il aimoit sur-tout les finales. Je l'ai eu long-temps entre les mains, & j'avoue qu'il n'a pas changé ma façon de pen-

ser. Sacchini est assez grand dans le genre que lui avoit assigné la nature, pour n'avoir pas besoin de le louer dans celui où il étoit inférieur: voici une liste de ses ouvrages, qui n'est pas à beaucoup-près complette, mais qui est plus exacte que celles qu'on a données jusqu'ici.

A Naples, *l'Andromaca*, *Lucio vero*, *l'Alessandro nelle Indie*, *il Cresо*, *l'Ezio*; plusieurs opéras bouffons Napolitains dont on ignore les titres. A Rome, *l'Eumene*, *la Semiramide*, *l'Artaserse*, *il Cid*, *la Contadina in corte*, Intermède, ainsi que *l'Isola d'Amore* & *l'Amore in Campo*. A Milan, *l'Olimpiade*, *l'Armida*. A Turin, *l'Alessandro nelle Indie*. A Venise, *l'Olimpiade*, *l'Alessandro*, *il Nicoraste*, *l'Adriano in Siria*, &c. A Munich, *Scipione*, *l'Eroé Cinese*. A Stutgard, *il Vologese*. J'ignore le nom des autres. On a encore de lui plusieurs cantates, les oratorio *d'Ester*, de *Saint-Philippe*, de *la mère des Machabées*, de *Jephté*, des *noces de Ruth*, &c. A Londres, il a fait le *Cid*, *Tamerlano*, *Lucio vero*, *Perseo*, *Nitetti*, *Montezuma*, *Erisile*, *Cresо*, *Rinaldo*, *Enea & Lavinia*, *Mitridate*, *l'amore Soldato*, la *Contadina* avec quelques morceaux neufs, & *l'avaro deluso*. A Paris, *Renaud*, *Chimène*, *Dardanus*, *Oedipe à Colone*; & enfin *Evelina*.

S'il est vrai que les écrivains se peignent dans leurs ouvrages, cela n'est pas moins vrai pour les musiciens. Les passions qu'ils ont à rendre, en passant par leur ame, en prennent nécessairement la teinte; ils ne peuvent les exprimer que de la même manière dont ils sont habitués à les sentir. La musique de Sachini porte partout l'empreinte de son caractère, & c'est dire assez combien ce caractère étoit beau. Une sensibilité exquise & profonde en étoit la base; généreux, bienfaisant à l'excès, comme il sied au génie, il n'étoit touché que du plaisir de répandre des dons; l'ingratitude même n'avoit pas le pouvoir de l'arrêter. Ses amis savent s'il fut bon ami! on pourroit l'accuser de faiblesse, lorsqu'il s'agissoit de refuser, ou de prendre les précautions que dicte l'intérêt. Peu soigneux dans ses affaires, & victime de sa bienfaisance, il fut souvent persécuté par ceux même qu'il avoit le plus obligés; cependant hors les occasions qui n'intéressoient que sa fortune, son ame avoit de l'énergie, & quand on exigeoit trop de lui, elle savoit déployer toute sa fermeté. On à dit que le chagrin avoit abrég sa vieé, on a eu tort. La conscience intime de son talent, triomphoit de sa sensibilité naturelle, & le mettoit de beaucoup au dessus des chagrins. Nul homme pourtant ne fut plus modeste, & la preuve en étoit sa doci-

lité incroyable aux avis que lui donnoient ceux en qui il se confioit.

Il aimoit infiniment la musique, & cet amour s'étendoit sur tous les artistes distingués. Jamais la moindre étincelle de jalousie n'excita le trouble dans son ame; j'ai été témoin des efforts qu'il faits pour faire représenter l'ouvrage d'un homme qu'il auroit pu craindre, de M. Paisiello. Il y a mis une opinâtreté qu'il n'auroit jamais eue pour lui-même. Il desiroit sincèrement de voir le bon genre s'établir en France, & son intérêt personnel n'auroit pas été capable de balancer en lui ce désir. On a prétendu que son penchant à la volupté, à l'intempérance, avoient causé sa perte: je ne l'ai pas suivi dans sa jeunesse; mais si l'on peut juger des actions des hommes par le fond de leur caractère qui n'est pas sujet à changer, il me semble qu'il étoit né plus tendre que fougueux; que ses passions étoient plutôt douces que violentes; & que si elles l'ont égaré quelquefois, elles ne l'ont jamais emporté. Depuis qu'il étoit en France, je ne l'ai jamais vu s'écarter du régime qui lui étoit prescrit. D'ailleurs la goutte qui le tourmentoit depuis long-temps, est d'elle-même une maladie assez cruelle, pour ne pas aller chercher ailleurs la cause qui nous l'a ravi. Depuis 18 mois il faisoit usage d'un remède qui en avoit singulièrement affoibli les accès; il s'en croyoit délivré, lorsque le ven-

dredi 22. septembre, en revenant de Versailles, il se trouva mal. On crut pendant quelque temps que ce seroit peu de chose; mais huit jours après il se déclara en lui une fièvre violente, dans laquelle on crut reconnoître de la malignité. On le traita en conséquence, sans négliger pourtant les précautions ordinaires contre la goutte remontée. Elles ont été inutiles, & le samedi 7 d'octobre ce mois, Sacchini n'étoit plus.

Pardon, monsieur, je sens que je donne à ces détails beaucoup trop d'étendue. Je ne puis m'arrêter, lorsqu'il s'agit d'un homme qui me fut si cher. Je vous parle longuement de celui qui laissera de longs souvenirs. Il en laisse à l'Europe entière, à tous ceux qui s'intéressoient à ses talens. Ceux-là du moins désiront ses chefs d'œuvres, ils jouiront bientôt de ceux quil n'avoit pas encore publiés, & ce sera pour eux une sorte de dédommagement; mais ses amis qui lui étoient si tendrement attachés, & à qui le souvenir de ses excellentes qualités arrache des larmes amères, qui les consolera de ce qu'ils ont perdu? Qui consolera ce serviteur fidèle, qui, penché sur son chevet, lui entendoit dire d'une voix mourante: *Pauvre Laurent, que deviendras-tu?* Qui arrêtera les gémissemens, le désespoir de la sœur qu'il laisse à Naples, sans secours & sans appui, de cette tendre *Anna*, qu'il appeloit sans cesse à son heure dernière, & qui

ne subsistoit que de ses bienfaits ? L'infortunée sur qui le sort semble épuiser toute sa furie! elle étoit heureuse, il y a deux ans; heureuse de la tendresse d'un époux qui lui procuroit une aisance honnête ; heureuse des caresses de dix-sept enfans dont elle étoit entourée, de l'amitié d'un frère, qui, tout éloigné qu'il en étoit, ne cessoit de s'en occuper. Hélas! de ses dix-sept enfans, quinze en un seul mois tombent à ses côtés victimes d'un fléau redoutable; son époux, frappé d'une paralysie, n'est plus en état de pourvoir à sa subsistance. Son frère la devance au tombeau! Elle recevra cette triste nouvelle, & ses amis, les amis de celui qu'elle a perdu ne seront pas là pour partager sa douleur.

Mais il est temps que je finisse. J'en ai trop dit sans doute, pour ceux dont l'ame est moins affectée que la mienne, & je n'en dirois jamais assez pour ceux qui éprouvent les mêmes sentimens que moi. J'ai l'honneur d'être monsieur, &c. &c. *Framery.*

4.

Plaintes singulieres d'un mari contre sa femme, ou mémoire pour M. Edouard Seval, sieur de Beaulieu, ancien avocat de la cour, contre le sieur Chanlatte.

Le respect & l'honneur dûs à la mémoire des défunts, sur-tout réciproquement d'un mari à une femme, ne permettoient pas à M. Seval de rapporter au conseil les maux que lui a causé la sienne ; ambitieuse, joueuse, avarieuse, jalouse, colérique, impérieuse. Il n'auroit jamais cru que le sieur Chanlatte se fût emporté jusqu'au point de commencer la défense de sa cause par le récit des désordres de sa sœur, rapportés dans un ancien mémoire imprimé, lorsque M. Seval a demandé d'en faire preuve pour la faire mettre au couvent, faits graves, qui devroient être ensevelis dans son tombeau. Mais puisque le sieur Chanlatte ne garde aucune bienséance, & s'abandonnant à sa passion, en a publiquement fait un comique ridicule, assaisonné de calomnies contre M. Seval, il rapportera au conseil les déréglemens de feue sa femme, afin qu'il connoisse mieux les persécutions qu'elle lui a faites, aujourd'hui continuées par le sieur Chanlatte, & dont la

preuve seroit facile, si le sieur Chanlatte n'étoit pas, comme il est, non-recevable dans sa reprise.

Sans rien reprendre du précédent mémoire, le conseil observa que la précaution prise par M. Seval d'une donation universelle de sa femme, étoit sage & naturelle.

Qui l'auroit cru, qu'un mariage si recherché par la demoiselle Seval, comme le prouve les vers par elle écrits, eût eu par son fait des suites si fâcheuses ? *corruptio optimi pessima.* Ce fut alors que M. Seval reconnut qu'elle ne l'avoit chéri qu'en apparence; car lui ayant abandonné l'argent & le soin de toute sa maison, il éprouva ce qu'il apprit, mais trop tard, de son mariage. Il auroit essuyé, s'il n'avoit fait usage de sa raison, le même sort que le défunt, empriſonné, accablé de dettes, mort goutteux, d'épuisement, avec quatre cens dix livres de meubles, douze livres de linges & d'habits. *Non des mulieri potestatem animæ tuæ, ne ingrediatur in virtutem tuam & confundaris.* Eccl. 9.

L'ambition de la demoiselle Seval, son orgueil & sa gloire qui lui faisoient mépriser ses égales, marcher de même pas avec les personnes au-dessus de son rang, donnoient lieu à une dépense qui ne convenoit ni à son bien, ni à un

avocat. Se faire porter la robe, dépenser six fois son revenu, n'étoit pas assez pour elle. Mais demander un carosse, un équipage à son mari; lui proposer l'exemple d'un tel avocat, qui a dix mille livres de rente de patrimoine; faire consister l'honneur d'un avocat dans la magnificence de sa femme, étoient ses disputes ordinaires. De ses vieux habits de rebut, il en fut fait un lit & un ameublement à fleurs d'or magnifique, qu'elle a reconnu en justice: témoin muet de cet orgueil, *ascendit semper superbia.*

Ces belles compagnies ne passoient pas le tems sans un gros jeu de hazard. Ainsi, la demoiselle Seval passoit l'après-midi, jusqu'à heure indue, & ne rapportoit à la maison qu'une mauvaise humeur de ses pertes, dont le mari & les domestiques étoient les innocentes victimes.

Pour soutenir le luxe & le jeu, l'avarice regnoit dans le nécessaire de la maison: la vache & la brebis, viande des soldats du fauxbourg, ainsi du reste: du pain aux domestiques, que les chiens n'auroient voulu manger. M. Seval étoit souvent obligé de quitter sa table, & d'aller manger chez ses amis: il trouva six cens livres cachées, rapinées sur les vivres.

Les pauvres cliens, qu'elle appelloit *Patricottes*, étoient bannis par elle. Elle regrettoit la journée qui ne produisoit rien, & dont M. Seval n'avoit pas été esclave du travail: *Mulier, si primatum habeat, contraria est viro suo.*

Aucun ami ne pouvoit manger chez lui par la mauvaise mine & l'avarice de sa femme.

Il n'y a point de malice & d'artifice, dont elle ne se servit pour gâter les viandes achetées par domestiques, afin de faire seule la dépense.

Il y eut deux vols faits, dont elle accusa la servante que M. Seval fit décréter; mais s'en étant bien défendue, & soutenu que c'étoit la demoiselle Seval qui avoit vendu les hardes pour avoir de l'argent, à quoi il y avoit apparence; dans le doute, le décret fut abandonné: *Brevis omnis malitia super malitiam mulitris.* Eccl. 25.

La demoiselle Seval, naturellement jalouse, ne put souffrir la prudence de M. Seval, d'avoir une chambre séparée: elle s'abandonna à sa fureur, attribuant au mépris & à la débauche, ce qu'il faisoit par raison.

Toutes les personnes du sexe, de quelque état, de quelqu'âge que ce fût, lui faisoient

ombrage; paſſoient ſous ſa langue médiſante. Elle congédioit auſſi toutes les clientes; venoit voir, ſous des prétextes ſpécieux, ce qui ſe diſoit dans le cabinet du mari; alloit dans les maiſons du voiſinage le chercher dans tous les recoins, jusqu'à en venir aux inſultes, ce qui cauſa des ſcènes qu'on ne peut s'imaginer: *Dolor cordis & luctus, mulier zelotypa, in ea flagellum linguæ omnibus communicans.* Eccl. 26. Effet, non d'une véritable amitié, mais d'une paſſion déréglée: témoin la reine d'Enterie, épouſe du roi Thibert, qui de jalouſie fit mettre ſa fille en un char attelé par des bœufs indomptés & altérés, qui la noyèrent. La jalouſie change l'amour en haine; d'un cœur de tendreſſe, elle en fait celui de la vengeance; le reſpect ſe change en dédain; l'aſſurance en défiance. Ovide compare la jalouſie des femmes à la fureur des bêtes ſauvages; & Salomon (Nomb. 2. chap. 6.) à la fureur ſans pardon. Dieu dans la loi Moſaïque avoit introduit le moyen de ſe délivrer de la jalouſie, Deut. 22.

La mauvaiſe humeur, les reproches les plus vifs, faiſoient tout le partage de la demoiſelle Seval; le mari, les domeſtiques maltraités, tous ſouffroient ſous l'empire de ſon mauvais caractère: *Nequitia mulieris immutat faciem ejus & obcæcat vultum ejus tanquam ursus, & quasi saccum ostendit in medio proximorum ejus.*

M. Seval n'oppoſa qu'une grande patience, des remontrances maritales & des voies de douceur; mais vainement. Plus la demoiſelle Seval avançoit en âge, moins elle étoit raiſonnable.

Après dix années de ſouffrances, la dépenſe lui fut ôtée. Il fallut joindre au travail du cabinet, le ſoin de la maiſon; s'en rapporter à des domeſtiques, quoique cela convint peu à un avocat. Quelle violence pour une femme qui avoit toujours maîtriſé! Mais, quelle dure & quelle fâcheuſe néceſſité à un mari pour éviter ſa ruine!

Ce fut alors que la demoiſelle Seval mit le comble à ſes emportemens, & qu'elle prit la réſolution de perdre ſon mari. Quelles calomnies! quels diſcours injurieux! quelles diffamations ne répandit-elle pas dans le public! Quels déſordres ne fit-elle pas dans la maiſon? *Commorari leoni & draconi magis placebit, quam habitare cum muliere nequam, ingemuit vir ejus.* Des bruits, des querelles continuelles; le mari contraint de manger à part. Les domeſtiques ne la pouvoient plus ſervir; le manger & le boire lui étoient ſuſpects; il falloit qu'un domeſtique goûtât ſon vin en ſa préſence. Cette mauvaiſe penſée donna lieu au mari de ſe défier: averti qu'il fût des domeſtiques, ils avoient ſoin qu'elle n'approchât

point des vivres: *Quæ erat adjutrix, facta est insidiatrix.*

Vêtue en gueuse, sans autre coëffure qu'un méchant bonnet de laine, d'excellent vin par elle aigri pendant deux jours, étoit montré à tous les venans, comme si on le lui eût donné de la sorte; & de même de tous les vivres, avec des plaintes & des gémissemens si affectés, qu'ils auroient tiré les larmes, si l'on n'en eût connu la malice & l'extravagance.

Elle saupoudroit la soupe & la viande de cendres, pour empêcher les domestiques d'en manger. La nuit & le jour elle faisoit ses ordures & les répandoit dans sa chambre, dont l'infection faisoit fuir un chacun.

Elle chercha vainement par des emportemens d'être maltraitée par M. Seval; obligé qu'il fut de s'enfermer dans son cabinet au verrouil, elle frappa si violemment des pieds, des mains & des genoux, qu'elle rompit le crampon du verrouil, voulant briser la porte avec grand bruit; & s'étant ainsi blessée, elle s'égratigna le poignet, qu'elle montroit avec ses genoux, supposant que cela venoit du mari, quelle affectoit d'outrager, même d'injurier dans les rues: *Non est caput*

nequius super caput colubri, & non est ira super iram mulieris. Eccl. 45.

Ne l'a-t-on pas vue aller de toutes parts chez les premiers magistrats, vomir contre son mari toutes sortes de diffamations, ruiner son cabinet, & le réduire à une triste nécessité : *Sicut ascensus arenosus in pedibus veterani, sic mulier linguata homini quieto.* Elle a été demander l'aumône dans le Palais, avec un placet portant qu'elle étoit la femme de M. Seval. Telle étoit cette femme, qui, se déguisant, paroissoit d'un air si plaintif, en persécutant son mari : c'étoit un démon familier pour lui. La garnison qu'elle établit presque sans droit lorsqu'il étoit agonisant, mit le comble à ses fureurs & prouve son caractere. Ce fut alors que le ciel écouta la voix du mari moribond, & qu'il mit fin à ses maux. Que sont devenus ces heureux tems pour les maris du libelle de répudiation, qui contenoit les femmes dans le respect & le devoir; qu'elles servoient, appelloient leur mari maître, seigneur? [Gen. 18.] Si l'apôtre ne veut pas que l'homme sépare ce que Dieu a uni; Dieu ne veut pas qu'on conserve l'œil qui scandalise, mais il commande de l'arracher & jetter loin.

C'est avec raison que plus les hommes vieillissent, plus ils font réflexion sur les défauts des femmes. Ne sont-ce point elles qui les rebutent?

Que de maux elles ont causé dans le monde! Adam en a été séduit; Samson dompté: la sainteté de David en a été troublée; Salomon en a perdu la sagesse: ce fut une femme qui fit renoncer à saint Pierre notre seigneur: elle fit plus d'effet sur l'esprit de Job que le diable, qui ne put l'ébranler: le poëte Codrus disoit que le ciel ne contient pas tant d'étoiles, ni la mer tant de poissons, que la femme a de fourberies cachées dans son cœur: Barthole disoit que les femmes sont manvaises, & qu'il n'est pas besoin de faire des loix pour les bonnes femmes, parce qu'il n'y en a point: Hyppocrate nous assure que la malice est naturelle à la femme. Si Laberius en est cru, *Mulier, quæ fota cogitat, mala cogitat.* Thucydide disoit que la plus grande louange qu'on pouvoit donner à une femme, étoit de n'en parler ni en bien, ni en mal. L'histoire de Tamerlan nous apprend que parmi les Tartares, le nom de femme étoit mis au rang des choses sales, qui ne se devoient jamais prononcer, ni écrire. Philippe de Macédoine protestoit n'avoir pas de plus grande guerre à soutenir, que celle de sa femme Olympias. Le sage Caton fut obligé d'abandonner la sienne. Hésiode disoit que la femme n'a été créée que pour punir le genre-humain: *Thesaurus est malorum mala mulier.* Les Athéniens leur défendoient tout marché audessus d'une mesure d'orge. Aristote avoue

dans ses politiques, que c'est se plaire à imiter les bêtes brutes, que de laisser faire aux femmes les mêmes choses que les hommes. Les anciens avoient droit de les répudier, même en quatre cas de leur ôter la vie. Les Juifs Esseniens ne se marioient pas, à cause qu'ils ne croyoient pas, dit Josephe, une seule femme fidèle. Et par les loix de Moïse, elles n'étoient pas reçues en témoignage à cause de leur légéreté & témérité naturelle. On voit dans une épigramme Grecque, que Jupiter fut tellement persécuté par Junon, qu'il fut contraint de la chasser de l'empirée & de la tenir suspendue en l'air pour quelque tems. Socrate aussi illustre en sagesse, que Thalès en philosophie entre les Grecs, nous a laissé par écrit, que le commencement & la source du péché est venu de la femme; les crimes des hommes sont plus supportables que les bienfaits des femmes: *Melior est iniquitas viri, quam mulier benefaciens.* Eccl. 42. Entre toutes les bêtes sauvages, dit saint Chrysostôme, il n'y en a point qui soit plus dangereuse que la femme; il l'appelle l'ennemi juré de l'amitié, une peine lamentable, une tentation naturelle, une extrémité désirable, un péril domestique, & un dommage délectable; c'est pourquoi saint Paul conseille le célibat; & saint Mathieu nous apprend que les saints n'auront point de femmes en paradis. Pandore répandit toutes sortes de

maux

maux sur la terre. Hélène causa la mort à plusieurs milliers d'hommes. L'embrâsement & la perte de Troye, donna lieu à une Iliade de maux, & Pénélope à une Odyssée d'infortunes. Déjanire fit mourir Hercule son mari, un des plus fameux héros qui ait jamais été. Les Danaïdes & les femmes d'Egyptus tuèrent tous leurs maris en une nuit. Salomon dit qu'il a trouvé la femme plus amère que la mort: de mille hommes, dit-il, il s'en trouve de bon; mais parmi toutes les femmes, il n'y en a pas une de bonne. Cicéron ne crut pas se mieux venger de son ennemi, que de lui donner en mariage sa propre sœur, qui il savoit mauvaise. Plaute disoit, que si on pouvoit trouver une femme de bonnes mœurs, elle seroit des mieux dottée sans autres biens. Le docte Origene dit que la femme est le chef du péché, les armes du diable, l'exil du paradis, la corruption de la première loi. Saint Augustin avoue que la femme est d'une nature plus opiniâtre que l'homme, parce qu'elle a plus que lui d'infidélité, d'ambition & d'orgueil. Saint Grégoire avance que la femme a le venin d'un aspic, l'artifice d'un dragon, & que la malice du monde est petite au prix de celle d'une femme. La haine du diable n'est pas tant à craindre que celle d'une femme: car si le diable fait du mal, il est seul; mais la femme est aidée par l'esprit malin, pour cher-

cher sa vengeance sur celui qui l'auroit tant soit peu choquée. On remarque que lorsqu'une femme a été à confesse & fait son bon jour, c'est lorsqu'elle fait plus souvent du bruit qu'à l'ordinaire; sa langue serpentine criera contre la servante pour n'avoir pas balayé, fait le lit, écumé le pot, & autres choses semblables; bref si la femme paroît une sainte dans l'église, un ange dans les rues; c'est un démon familier dans la maison, un mal nécessaire, un hibou à la fenêtre, une pie à la porte, une chevre dans le jardin, une sangsue nocturne, le jouet des insensés, la perte des biens, l'écueil des beaux esprits. En effet, Martial eut raison de mettre dans se épigrammes, qu'il n'y avoit rien de pire que la femme; & s'il s'en est jamais trouvé une de bonne qu'il ne sait par par quel moyen une chose mauvaise peut être devenue bonne. Les chrétiens leur ont ôté le maniement de l'église; les philosophes ne les ont point voulu admettre dans la philosophie; les jurisconsultes leur ont défendu le barreau; les Mahométans les ont exclues de leur paradis, & les ont mises au rang des esclaves. Il seroit cependant agréable de chanter les louanges de Dieu, de philosopher, de plaider, & d'être en paradis avec des femmes. Il faut donc bien qu'il y ait de leur faute à tout cela; ce qui donne lieu de dire:

Au-dedans ce n'eſt qu'artifice,
Ce n'eſt que fard au-dehors;
Otez le fard & la malice,
Vous leur ôtez l'ame & le corps.

Que cela ſoit dit ſans conſéquence à l'égard de celles qui peuvent cependant être bonnes & vertueuſes. *Mulierem fortem quis inveniet? Procul, & de ultimis finibus pretium ejus. Confidit in ea cor viri ſui & ſpoliis non indigebit. Reddet ei bonum & non malum omnibus diebus vitæ ſuæ.* Prov. 21.

5.

L'aſſaut du fort de Redbank; fragment tiré du voyage de M. le marquis de Chaſtellux dans l'Amérique ſeptentrionale.

Il nous reſtoit à viſiter le fort de Redbanck: pour y aborder il fallut traverſer de nouveau le canal de la Delaware, qui a dans cet endroit près d'un mille de largeur. Celui qui devoit nous en faire les honneurs étoit impatient d'y arriver. Nous nous étions fait un amuſement de l'aſſurer, que la matinée étant déja avancée & la marée

prête à descendre, nous serions obligés d'omettre Redbanck, & de retourner tout droit à Philadelphie. Ce conducteur, que nous nous plaisions à tourmenter, étoit M. du Plessis Mauduit, qui, à la fois ingénieur & officier, avoit été chargé alors d'arranger ce poste & de le défendre, sous les ordres du colonel *Green*. En descendant de notre bateau, il nous proposa de nous conduire chez un Quaker, dont la maison est à une demi-portée de fusil du fort, ou plutôt des restes du fort; car il est actuellement détruit, & il en reste à peine les reliefs. Cet homme, nous dit M. de Manduit, est un peu Tory; j'ai été obligé de lui abattre sa grange & de couper ses arbres fruitiers; mais il sera bien aise de voir M. de la Fayette, & il nous recevra bien. Nous le crûmes sur sa parole, mais jamais attente ne fut mieux trompée. Nous trouvâmes notre Quaker assis au coin de son feu, occupé à nétoyer des herbes: il reconnut M. de Mauduit, qui lui nomma M. de la Fayette & moi; mais il ne daigna pas lever ses yeux, ni répondre à aucun des propos de notre introducteur, qui furent d'abord des complimens & ensuite des plaisanteries. Après le silence de *Didon*, je n'en connois pas de plus sévère. Nous primes aisément notre parti sur cette mauvaise réception, & nous nous acheminâmes vers le fort. Nous n'eûmes pas fait cent pas que nous trouvâmes une petite

élévation de terre, sur laquelle étoit placée verticalement une pierre, qui portoit cette courte épitaphe: *ici est enterré le colonel Donop.* M. de Mauduit ne put s'empêcher de donner quelques regrets à ce brave homme, qui mourut entre ses bras deux jours après l'action: il nous assura que nous ne pouvions plus faire un pas sans fouler aux pieds les restes de quelques Hessois; en effet on en avoit enterré près de trois cens en avant du fossé.

Le fort de Redbanck étoit destiné, à appuyer la gauche des chevaux de frise. Dans cet endroit, la Delawareest escarpée; mais cet escarpement même permettoit d'approcher du fort, à couvert & sans être exposé au feu des batteries. Pour parer à cet inconvénient, plusieurs galeres armées de canons, & destinées à défendre les chevaux de frise, avoient pris leur poste le long de l'escarpement, & le voyoient à revers. Les Américains peu instruits dans l'art des fortifications, & toujours portés à entreprendre des ouvrages au-dessus de leurs forces, avoient donné trop d'étendue à ceux de Redbank. Lorsque M. de Mauduit eut obtenu d'y être envoyé avec le colonel Green, il se hâta de réduire ces fortifications, en faisant une coupure de l'ouest à l'est, qui les transforma en une espèce de grosse redoute à-peu-

près pantagone. Un bon rempart en terre, fraisé à hauteur du cordon, un fossé & un abattis en avant du fossé, faisoient toute la force de ce poste où l'on avoit placé trois cens hommes & quatorze pieces de canon. Le 22 octobre, ont eut nouvelle dans la matinée, qu'un détachement de deux mille cinq cens Hessois s'avançoit; bientôt après on le vit paroître sur la lisière d'un bois qui se trouve au nord de *Redbank*, à-peu-près à une portée de canon. On se préparoit à se défendre, lorsqu'un officier Hessois s'avança précédé d'un tambour: on le fit approcher, mais sa harangue fut si insolente qu'elle ne servit qu'à irriter la garnison, & à lui inspirer plus de résolution. „*Le roi d'Angleterre*, „dit-il, *ordonne à ses sujets rébelles de mettre* „*bas les armes, & ils sont prévenus que si on* „*attend le combat, on ne fera de quartier à per-* „*sonne.*„ La réponse fut qu'on acceptoit le marché, & qu'il n'y auroit de quartier d'aucun côté. A quatre heures après-midi, les Hessois firent un feu très vif, d'une batterie de canon qu'ils avoient établie, & bientôt après ils débouchèrent & marchèrent au premier retranchement: ils le trouvèrent abandonné, mais non pas détruit; de sorte qu'ils crurent en avoir chassé les Américains. Alors ils crierent *Victoria*, firent tourner leurs chapeaux en l'air & s'avancèrent vers la redoute. Le même tambour qui,

peu d'heures auparavant, étoit venu sommer la garnison & avoit paru aussi insolent que son officier, marchoit à la tête battant la charge; il fut renversé par terre ainsi que cet officier, au premier coup que l'on tira. Cependant les Hessois avançoient toujours en dedans de l'ancien retranchement, laissant la riviere sur la droite: ils étoient déja parvenus à l'abattis & s'efforçoient d'en arracher ou d'en couper les branches, lorsqu'ils furent accablés d'une grêle de coups de fusils, qui les prenoient de front & en flanc; car le hasard avoit fait, qu'une partie de la courtine de l'ancien retranchement, qui n'avoit pas été détruite, formoit un saillant à l'endroit même de la coupure. M. de Mauduit avoit imaginé d'en faire une espèce de caponiere, & il y avoit jetté du monde qui prenoit en flanc la gauche des ennemis, & qui leur tiroit à brûle pourpoint. On voyoit à chaque instant les officiers rallier leurs soldats, remarcher à l'abattis, & tomber au milieu des branches qu'ils s'efforçoient de couper. On distingua le colonel Donop à l'ordre dont il portoit les marques, à sa belle figure & à son courage; on le vit tomber comme les autres. Les Hessois repoussés per le feu de la redoute, essayèrent de s'en garantir en attaquant du côté de l'escarpement; mais le feu des galères les renvoya encore, après leur avoir tué beaucoup de

monde: enfin ils quittèrent prise & regagnèrent le bois en désordre.

Voilà ce qui se passoit du côté du nord. Une autre colonne attaquoit du côté du sud, & plus heureuse que la première elle passa l'abattis, traversa le fossé & monta la berme; mais elle fut arrêtée par la fraise, & M. de Mauduit étant accouru à cet endroit dès qu'il eût vu que la première attaque commençoit à plier, la seconde fut obligée d'en faire autant. Cependant on n'osoit encore sortir du fort & l'on craignoit toujours quelque surprise: mais M. de Mauduit voulut faire replacer quelques palissades qui avoient été arrachées: il sortit avec un petit nombre de soldats, & il fut bien surpris de voir une vingtaine de Hessois debout sur la berme & collés contre le talus du parapet. Ces soldats, qui avoient eu le courage d'aller jusques là, sentirent qu'il y avoit encore plus de péril à s'en retourner, & ne jugèrent pas à propos de s'y exposer; on les prit & on les amena dans le fort. Après avoir rétabli les palissades, M. de Mauduit s'occupa de faire raccommoder les abattis; il sortit encore avec un détachement, & c'est alors qu'il vit, autant que l'obscurité de la nuit pût le permettre, le déplorable spectacle des morts & des mourans qui étoient entassés les uns sur les autres. Une voix s'éleva du milieu

de ces cadavres, & dit en anglois: *qui que vous soyez, tirez-moi d'ici.* C'étoit celle du colonel Donop: M. de Mauduit le fit prendre par ses soldats & le fit porter dans le fort, où il ne tarda pas à être reconnu. Il avoit la hanche fracassée; mais soit que les Américains ne regardassent pas sa blessure comme mortelle, soit qu'ils fussent échauffés par le combat & encore irrités des menaces qu'on leur avoit faites quelques heures auparavant, ils ne purent s'empêcher de dire tout haut: *Eh bien! est-il décidé qu'on ne fera point de quartier? Je suis entre vos mains*, répondit le colonel, *vous prouvez vous venger.* M. de Mauduit n'eut pas de peine à imposer silence, & ne s'occupa plus que des soins qu'on pouvoit donner au blessé. Celui-ci s'appercevant qu'il parloit mal anglois, lui dit: *Monsieur vous me paroissez étranger, qui êtes-vous? — Officier François*, répartit l'autre. *Je suis content*, repliqua Donop, en se servant de notre langue, *je meurs entre les bras de l'honneur même.* Le lendemain il fut transporté dans la maison du Quaker, où il vécut trois jours, pendant lesquels il s'entretint souvent avec M. de Mauduit. Il lui dit qu'il étoit depuis longtems ami de M. de Saint-Germain, qu'il vouloit en mourant lui recommander son vainqueur & son bienfaiteur. Il demanda du papier, & écrivit une lettre qu'il remit à M. de Mauduit, exigeant de lui pour dernier service,

de l'avertir lorsqu'il seroit prêt à mourir. Bientôt celui-ci fut obligé de s'acquitter de ce triste devoir: *c'est finir de bonne heure une belle carrière*, dit le colonel; *mais je meurs victime de mon ambition & de l'avarice de mon souverain.* Quinze officiers blessés avoient été trouvés comme lui sur le champ de bataille; M. de Mauduit eut la satisfaction de les conduire lui-même a Philadelphie, où il fut très bien reçu du général Howe. Par un hasard assez singulier, il se trouva que ce jour là même, les Anglois avoient appris indirectement la capitulation de Bourgoyne, dont il étoit mieux instruit qu'eux. Ils faisoient semblant de n'en rien croire: *vous qui êtes François*, lui disoient-ils, *parlez-nous franchement, croyez-vous que cela soit possible? Je sais*, dit-il, *que le fait est vrai; vous l'expliquerez comme vous voudrez.*

6.

Mélanges.

De l'influence que Boileau eut sur l'esprit de son siècle. Boileau naquit en 1636, quelques mois avant Louis XIV, *comme pour annoncer*, disoit-il agréablement, *les merveilles de son regne*. Il entendit retentir autour de son berceau les acclamations que la France prodiguoit à l'auteur du Cid. Au milieu de ce concert de louanges, une voix s'éleva. Richelieu ne put dissimuler sa jalousie, ni supporter une gloire qui fut plus durable que la sienne. Il ordonna, en maître, à cette académie qu'il avoit fondée, de condamner le premier chef-d'œuvre de Pierre corneille. On sait assez qu'elle se tira d'un si mauvais pas avec plus d'adresse que de courage; mais enfin le ministre-roi mourut, & Boileau vengea Corneille.

Tout le monde sut par cœur & se plut à répéter ces vers devenus l'arrêt de la postérité:

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue;
L'académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Cependant la scène Françoise étoit en proie aux Scudéri & aux Boyer.

Molière avoit la douleur de voir un Montfleuri, avec *le mari sans femme*, balancer la réputation du misantrope.

C'étoit Chapelain que consulta Colbert dans la distribution des libéralités du roi.

Boileau s'indigna, & la France apprit qu'elle avoit aussi un Horace & un Juvénal.

Les véritables Muses, ce sont nos passions. La passion de Boileau fut l'amour de la vérité. Il commença par mettre Corneille & Molière à la place qu'ils méritent, & c'est depuis ce moment qu'il peut être regardé comme le législateur du Parnasse François.

La nature se plut à rassembler dans le cercle étroit d'un demi-siècle Corneille, Molière, Racine, la Fontaine, Descartes, Pascal, Bossuet & Fénélon.

Boileau fut digne d'être leur contemporain.

L'académie n'avoit pas encore le roi pour protecteur; mais elle comptoit du moins Pierre

Corneille parmi ses membres. Boileau disant que Louis XIV „*se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage*,„ approcha de l'oreille de son maître, & le fit passer de l'amour de la louange à l'amour des vers. Boileau fut le premier qui eut du goût, & il inspira à Louis XIV le désir d'en avoir. Louis XIV le récompensa en roi.

L'édifice que Malherbe avoit commencé, Boileau l'acheva, & l'art poétique est le monument de la gloire des Muses autant que de celle de son auteur.

Enfin c'est Boileau qui forma Racine. On croit être retourné aux plus beaux jours de la Grèce & de Rome. L'hommage que rendit Sophocle, sur le théâtre d'Athènes, aux mânes d'Euripide son émule & quelquefois son vainqueur, Boileau le rendit à Racine vivant.

Ce fut Boileau qui présenta Racine à Louis XIV, comme autrefois Virgile donna Horace au jeune Auguste.

Sans Boileau, la Phèdre de Pradon alloit l'emporter sur celle de Racine: & l'on demande quelle influence eut Boileau sur son siècle!

Demandez-le à ce Pradon si mépriſé parmi nous, à ce bienheureux Scudéri qui avoit bravé

Corneille, à ce pauvre Cottin, dont le nom seul est un opprobre. Demandez-le à ce célèbre hôtel de Rambouillet, où tous les talens venoient recevoir le prix des mains de la beauté, où Corneille avoit subi des arrêts, où Molière trouvoit, parmi ses censeurs mêmes, les modèles de ses peintures ineffaçables.

Boileau fit en littérature ce qu'avoit fait Descartes en philosophie; c'est à-dire, une révolution subite dans les esprits. Mais Descartes délivra l'esprit humain du joug de l'autorité, & Boileau ramena les modernes à l'étude des anciens modèles.

Descartes renversa l'école d'Aristote, & Boileau releva les autels d'Homère. Nourri de la lecture des anciens, il emprunta d'eux tous les secrets du grand art d'écrire; il s'enrichit de leurs dépouilles, & força la plus timide des langues à devenir poétique sous sa plume. Combien d'études & d'efforts il lui fallut pour faire goûter la raison? Il réconcilia, pour un moment, les François avec elle; & la route de l'esprit fût changée par lui, comme l'avoit été celle du commerce par Gama lorsqu'il eut découvert le Cap de bonne Espérance.

C'est par son caractère sur-tout que Boileau fut digne de dominer sur son siècle. Il avoit la

fierté de la vertu & il se montra constamment supérieur à toutes les petitesses de la vanité.

Que penser d'un poëte dont Racine même n'excita point la jalousie?

Arnaud persécuté trouva dans Boileau un défenseur courageux; & le même monarque qui avoit eu la foiblesse d'exiler un grand homme, fut assez juste au moins pour honorer Boileau qui n'abandonna point son ami.

On reproche à Boileau d'avoir été injuste envers Quinault. Il ne fut que sévère. La mollesse du style de cet aimable lyrique ne pouvoit trouver grace devant le juge incorruptible qui ne pardonnoit pas au Tasse d'avoir mêlé un peu de clinquant à l'or de Virgile.

Me pardonnera-t-on de le dire? Jamais Boileau ne fut plus grand que dans ce siècle raisonneur. M. de Voltaire a regné avec plus d'éclat sans doute; mais son empire a cela de commun avec celui d'Alexandre, qu'il est déchiré par ses successeurs. Boileau semble au contraire avoir fondé une école qui durera autant que la vérité. Oubliera-t-on que ce fut Boileau qui rendit Fontenelles aux sciences, & un si beau présent ne

elles

mérite t-il pas l'éternelle reconnoissance de tous les philosophes ?

(Par M. le Marquis de Ximènes.)

Le R. Père Grande-Oreille & le frere Discret : par le cousin Jacques. *Père Grande-Oreille.* Je ne vous verrai plus cette tristesse, qui vous accable, sans en savoir clairement le motif. Ah! frère Discret! dans l'âge des plaisirs, doué de talens aimables, né pour la gaîté, vous êtes sombre & farouche ; une sauvage mélancolie vous suit par-tout ; par-tout rêveur & taciturne, vous devenez de plus en plus méconnaissable ; & vos amis, étonnés, affligés de votre silence, ne sçavent à quoi l'attribuer. Votre ame de feu semble refroidie par le chagrin. Ah! mon frère! dévoilez-moi ce secret affreux, qui vous mine sourdement, & finirait par vous conduire au tombeau. *Frère Discret, d'une voix sombre & presqu'étouffée par les larmes.* Le secret de mon cœur est sacré pour moi ; je brûle à chaque instant de l'épancher dans le sein d'un ami ; à chaque instant aussi, je me reproche un mouvement indiscret ; & je renferme dans mon ame le sentiment mystérieux, qui fait mon supplice. *Père Grande-Oreille.* Quoi! tu t'obstineras sans

cesse

ceſſe à dérober ton ame aux yeux pénétrans des conſolateurs, qui la cherchent! Quoi! farouche & dur jeune homme! inacceſſible aux douces émotions de la confiance, tu t'inveſtis de la funeſte diſcrétion, comme d'un manteau à longs replis! Et l'amitié, l'amitié conſolante, qui verſa ſi ſouvent dans un cœur ulceré le baume le plus capable de guérir ſes bleſſures, l'amitié auſſi ſe trouve inſenſible à ſa voix! Tu ne la connais plus! *Frère Diſcret, bruſquement.* L'amitié ſe tait, quand l'amour parle en maître. *Père Grande-Oreille.* L'amour! Ah! c'eſt l'amour qui vous afflige! Voilà donc ce terrible ſecret! Et pourquoi l'amour vous chagrinerait-il à ce point-là? . . . *Frère Diſcret, en pleurant.* Ah! mon père! Je l'adore! *Père Grande-Oreille.* Vous l'adorez! & qui? *Frère Diſcret.* Elle, mon père; elle! *Père Grande-Oreille.* Mais qui, elle? *Frère Diſcret.* Elle; je ne puis lui donner d'autre nom; le ſien eſt mon ſecret, à moi; & je ne veux pas que vous l'entendiez; je ne veux l'apprendre à perſonne; l'écho même ne le ſaura pas . . . jamais je ne le prononcerai tout haut . . . *Père Grande-Oreille.* Mais! expliquez-moi du moins l'origine & les ſuites de cet amour ſecret; épanchez, mon fils, épanchez votre cœur dans le mien; j'ai plus d'indulgence que de ſévérité. Aimer n'eſt pas une faute impardonnable; mon enfant! je vous en conjure, ouvez-moi votre

cœur ; ne me refusez pas la grace de vous consoler, s'il se peut. Que sait-on? Un avis salutaire peut vous tirer du précipice où vous vous enfoncez chaque jour. Eh! n'a-t-on pas assez de chagrins inévitables, sans aller en chercher encore, auxquels il serait peut-être aisé de se soustraire? *Ici le frère Diseret laisse échapper un profond soupir & de grosses larmes; & puis tout-à-coup il rompt le silence avec une véhémence inconcevable; son teint paraît plus animé; ses yeux humides annoncent à la fois la langueur & la chaleur de l'amour; les veines de son cou se gonflent, tous ses sens s'agitent; ses gestes deviennent plus éloquents; sa voix est douce, mais sonore; il communique à son auditeur l'émotion qui le trouble; & son langage a tant de rapidité, qu'on a peine à le suivre dans ses idées; son éloquence est un torrent; sa langue acquiert une volubilité qu'elle n'a jamais eue. . . . Quel est le lecteur qui rendra les paroles suivantes dans le sens de leur auteur?*

Morceau de declamation, ou ce qu'on voudra.

Eh bien! oui; oui, tu connaîtras mon cœur, ami sensible & diseret! Tu seras le confident de ma faiblesse! O Dieu! ma faiblesse! Est-elle excusable? . . . Hélas! elle le sera, si elle est heureuse! Où est donc sur la terre, où est l'homme

qui n'aime pas? Où est le mortel insensible, le froid mortel, qui ferme toujours son cœur son cœur à l'accent de l'amour? Où est l'homme de glace, l'être inanimé, qui n'en sente jamais les atteintes? . . . Vous saurez tout, oui, tout; je ne vous cache plus rien. Ah! profitez de ce moment d'ouverture; plus tard peut-être, le regret me fermera la bouche; plus tard je reprendrais mon caractère farouche & taciturne; écoutez-moi.

„Depuis la perte de Léonore, mon cœur nourrissait une douleur sombre qui le plongeait peu-à-peu dans une stupide indifférence; je cherchai les distractions, je les trouvai; je devins plus paisible; je n'aimai plus; j'étais heureux! Puis-je bien prononcer ces mots-là: *J'étais heureux!* Quand mon cœur désœuvré promenait dans vingt cercles aimables un souci dévorant, une inquiétude, une langueur secrette, qui lui disait: *Tu as aimé, tu aimeras encore; il faut que tu aimes.* . . . Les femmes séduisantes, qui s'offraient à ma vue, ne me séduisaient pas; mais il en est une, aux attraits de laquelle je n'ai pu échapper. Elle n'est pas belle à s'écrier, *la voilà!* mais elle porte avec elle cet air de candeur & d'ingénuité, ce regard doux & languissant qui pénètre bien avant dans les cœurs. Je la regardai avec attention; mais je ne voulais pas lui

plaire; je voulais encore moins l'aimer. . . . J'observai long-tems son caractère, ses discours, son maintien, sa conduite même que j'osai espionner sans qu'elle s'en apperçut, sans presque m'en appercevoir moi-même . . . Hélas! mon examen tournoit toujours à son avantage; &, chaque soir, en rentrant chez moi, si je me demandais compte de l'état de mon cœur, je me trouvais toujours avoir fait de nouveaux progrès. . . *Où cet amour me menera-til?* me disais je souvent? *Au bonheur*, me répondait une voix secrette, & peut-être trompeuse . . . Et pourtant le bonheur fuyait chaque jour plus loin de moi. . . Chaque jour mes yeux se familiarisaient avec les pleurs. L'objet qui les faisait couler, me disait: *Qu'avez-vous? Mais, qu'avez-vous donc?* Un regard sombre & tendre à la fois, c'était toute ma réponse.

Ah! mon père! je vous le confesse dans la sincérité de mon ame; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne pas l'aimer; ses yeux semblaient pénétrer tout mon être; & je cherchais par-tout d'autres yeux qui me fissent oublier ceux-là. . . Hélas! tous me paraissaient moins beaux, moins éloquens . . . Je cherchais des défauts à l'objet que j'adorais. Hélas! ses défauts s'anéantissaient tous, quand je passais en revue ses excellentes qualités. Je la contrariais, je la brus-

quais, pour lui déplaire. Hélas! elle ne s'en plaignait que par un silence plus expressif que tout ce qu'elle aurait pu dire . . . Je n'ai pourtant osé jusqu'ici pénétrer ses sentimens pour moi; je n'ai pas même voulu lui avouer les miens . . . O quelle contrainte! Quelle gêne horrible! Ah! mon père! Prenez pitié de ma situation! Vous avez aimé sans doute! Que le souvenir de vos félicités passées vous aide à compatir à mes maux! Dirai-je que j'aime? Et, si l'on ne m'aime pas, quelle douleur! *Père Grande-Oreille.* Sot jeune homme! jeune homme imbécille! orgueilleux jeune homme! ton silence n'est qu'égoïsme. Aimer mieux se taire & languir dans la souffrance, que de risquer un aveu d'où dépend le sort de la vie! Ah! quelle extravagance!

Mes goûts. Bouts-rimés.

J'ai vingt goûts différens; j'aime assez l' *écrévisse.*
J'entre aux Italiens, pour entendre *Clerval;*
Critiquer son talent, serait une *injustice.*
Je ne manque aucun *bal* pendant le *carnaval.*
J'aime *Saint-Huberty* sous les traits d' *Eurydice.*
Je me plais à courir en voiture, à *cheval.*
J'aime à considérer l'astre de *Bérénice.*
J'aime mieux mon barbet que tout autre *animal.*
Lorsque je vais à Rheims, c'est pour son *pain-d'épice;*

Je me crois auſſi brave & vaillant qu' *Annibal*,
Si quelqu'un en doutait, à l'inſtant *qu'il périſſe*,
Ou s'aille enſevelir dans un réduit *clauſival!* . . . .
Quelquefois je me plais à rêver à la *Suiſſe*,
Ou bien à parcourir roman *ſentimental*.
Et, tout en *crouſtillant* mon bâton de *réglisſe*,
Je me crois plus heureux que le Grand- *amiral*.

Par M. TOBIN,
Officier au Régiment de Walsh.

7.

Mort tragique de Henri II. roi de France; décrite par Brantome.

Henri II. voulant célébrer les nopces de madame ſa ſœur avec toutes les ſomptuoſitez & magnificences qu'il put, dreſſa un tournoy ſolemnel contre tous venants: & lui, monſieur de Ferrare, monſieur de Guiſe & monſieur de Nemours furent les quatre tenants.

Il portoit pour livrée, blanc & noir, qui eſtoit la ſienne ordinaire, à cauſe de la belle veufve qu'il ſervoit.

Monſieur de Guiſe, ſon blanc & incarnat, qu'il n'a jamais quitté, pour une dame que je dirois, qu'il ſervit, eſtant fille à la cour.

Monsieur de Ferrare, jaune & rouge.

Et monsieur de nemours, jaune & noir. Ces deux couleurs lui estoient très-propres, qui signifioient jouissances & fermeté, ou ferme en jouissance; car il estoit lors (ce disoit-on) jouissant d'une des belles dames du monde: & pour ce, devoit-il estre ferme & fidèle à elle pour bonne raison; car ailleurs n'eust-il sçeu mieux rencontrer & avoir.

Voilà quatre princes des bons hommes d'armes qu'on eust sçeu trouver, non pas seulement en France, mais en autres contrées, & que tout ce jour-là firent merveilles; & ne sçavoit-on à qui donner la gloire, encore que le roi fust un des meilleurs & des plus adroits à cheval de son royaume.

La mal-fortune fut que sur le soir, le tournoy quasi finy, il voulut encore rompre une lance, & pour ce manda au comte de Montgomery, qu'il comparust & se mist en lice. Il le refusa tout à plat, & y trouva toutes les excuses qu'il y put; mais le roi, faché de ses responses, lui manda absolument qu'il le vouloit. La reine lui manda & pria par deux fois, qu'il ne courust plus, pour l'amour d'elle, & que c'estoit assez. Rien pour cela; mais lui manda qu'il ne courroit que cette lance pour l'amour d'elle. Elle

prie monsieur de Savoye de l'en prier pour elle, & qu'il lui fist ce plaisir de quitter tout ce; qu'il avoit si-bien fait, qu'il n'estoit possible de faire mieux; & qu'il vinst trouver les dames. Rien moins encore.

Et pour ce, l'autre ayant comparu en lice, le roi courut. Ou fust que le malheur du général le voulust ainsi, ou son destin l'y poussant, il fut atteint du contre-coup par la teste dans l'œil, où lui demeura un grand esclat de la lance: dont aussi-tost il chancela sur la lice, & aussi-tost fut relevé de ses escuyers qui estoient là: & monsieur de Montmorency, qui servoit là d'un des mareschaux-de-camp, vint à luy, qui le trouva fort blessé. Toutesfois il ne perdit cœur & ne s'estonna point, & dit que ce n'estoit rien; & soudain pardonna audit comte de Montgomery.

Il ne faut point demander si aussi-tost la cour fust troublée, & mesme la reine. Après avoir mis toute la diligence, toute la curiosité du monde pour le faire guérir, en implorant, & l'ayde de Dieu, & des hommes, il mourut au bout de quelques jours en très-bon chrestien & très-bon catholique, qu'il estoit autant qu'aucun de ses prédécesseurs qui ayent esté: & ainsi ce grand roi, qui avoit esté en tant de guerres, & les avoit tant aymées, n'a pu y mourir, & est

mort là. Ce fut ce que dit un grand poëte latin pour lors, qui fit son tombeau, qui s'appelloit Forcatel. Pour le dernier vers, il dit:

Quem Mars non rapuit, Martis imago rapit.

C'est-à-dire:

Celui que le vrai Mars n'a pu ravir à soi, l'image & la semblance de ce Mars l'a ravy & emporté.

Le roi mourut avec un extrême regret, non seulement de la sienne, mais de toutes les nations de la chrestienté; car il estoit très-bon, & rien ne lui plaisoit tant que de monstrer & étendre sa bonté à l'endroit de toutes personnes affligées. Il avoit gagné extrêmement le cœur de tous les estrangers, tant grands que petits, qui estoient là venus pour jurer la paix, faire les nopces, & assister aux grandes magnificences qui devoient estre là: & tous ensemble ne se pouvoient saouler d'admirer sa majesté, sa grace & façon belle & royale, ses vertus & sa douce & honneste accointance; tant il les sçavoit honnestement & doucement entretenir & contenter, jusques aux moindres: mais sur-tout ils l'admiroient fort en sa belle grace qu'il avoit en ses armes & à cheval; comme de vray c'estoit le prince du monde qui avoit la meilleure grace

& la plus belle tenue, & qui sçavoit aussi-bien monstrer la vertu & la bonté d'un cheval, & en cacher le vice.

De son jeune age, il avoit toujours fort aimé cet exercice de chevaux. Aussi l'a-il continue, & en avoit tousjours une grande quantité en sa grande escurie, fust aux Tournelles, où estoit la principale, à Muns, à Saint-Léger, à Oyron chez monsieur le grand-escuyer de Boissy; & la pluspart, quasi voire les meilleurs, estoient de ses haras, qu'il se plaisoit à les bien faire entretenir. J'ai ouï conter à monsieur de Carnavalet, (qui, avec monsieur de Sipiere, avoit la principale charge de la grande escurie) qu'un jour l'empereur ayant envoyé son grand-escuyer vers le roi, lui-mesme lui fit voir tous ses grands chevaux, & dedans & dehors l'escurie, les voyant si beaux, & si-bien magniant, qu'il s'estonna, & dit que l'empereur son maistre n'avoit point d'escurie plus belle, il s'en falloit beaucoup, & la loüa en toute extrémité, & sur-tout de quoy la pluspart de ses chevaux estoient de son haras. *Ce n'est pas tout*, dit-il; *car je vous veux monstrer encore un plus beau haras:* & lui fit venir tous ses pages, qu'il avoit desjà commandé d'estre prests, tant de la chambre, de la grande escurie, de la venerie, de la fauconnerie, que d'ailleurs, qui tous pouvoient bien monter à six ou sept

vingt: *Voila*, dit-il, *mon autre haras de ces pages, que j'estime autant que les autres; car ce sont tous gentils-hommes de bonne part de mon royaume, lesquels je nourris; & tous les ans, j'en sors hors de pages une cinquantaine, que j'envoye soudain aux guerres, ou parmy l'infanterie, ou gendarmerie, ou cavalerie légere; lesquels en un tourne-main, estants ainsi gentils-hommes & bien nourris, avec les beaux exemples qu'ils voyent devant eux, se façonnent & se font bons soldats & bonnes gens de guerre: si bien qu'en partie de ceux qui l'ont faite à l'empereur vostre maistre sous moi, mes nourritures, en sont du nombre, d'autant qu'aussi à mesme temps & aussi-tost j'y en remets d'autres & les renouvelle ainsi; de sorte que je n'en perds jamais la race de ces haras, non plus que de mes chevaux.* Ce grand-escuyer, ayant entendu tout cela, s'en esbahit, & admira & estima bien autant cet haras de ces honnestes pages & jeunes gentils-hommes, comme des chevaux. Il avoit raison, car j'en ay veu sortir de braves & vaillants hommes de guerre, soldats, capitaines & gendarmes, de chevaux-légers & de gens de pied. Et le roi se baignoit d'aise, quand il entendoit de leurs prouesses, vaillances & exploits: disant aussi-tost que c'estoit de ses nourritures; car jamais il n'en perdoit la souvenance, & les reconnoissoit tousjours, comme quand ils estoient pages, & les

gratifioit tousjours par-dessus les autres de quelque-chose ou bienfait.

Or, si le roi aimoit l'exercice des chevaux pour le plaisir, il les aymoit bien autant pour la guerre, laquelle il affectoit fort, & s'y plaisoit grandement quand il y estoit; & en trouvoit (disoit-il) la vie plus plaisante que toute autre. Jamais il n'a dressé armée sur la frontière, qu'il ne l'ayt menée tousjours des premiers, commençant en mars aussi-tost que le beau printemps arrivoit, & finissoit au commencement d'octobre. C'estoit une chose ordinaire: & mettant aucuns de ces gens de guerre aux garnisons où il estoit besoin, & donnant congé aux autres pour s'aller repatrier, il s'en tournoit à tenir sa cour, là où il ne demeuroit en paresse, non plus que quand il estoit en son armée; car bien que ce fust en hyver, il s'addonnoit à la chasse & de toutes sortes. Mais sur-tout il aimoit celle du cerf & des chiens courants, dont il en avoit deux races très-bonnes: l'une de chiens gris, qui estoit ancienne, & venue de main en main des autres rois ses prédécesseurs; & l'autre de chiens blancs, qu'il avoit mise au monde, qui estoient plus roides que le gris, mais non si asseurez ny de si bonne créance que le gris, ainsi que j'ai veu & ouï des bons veneurs, & mesme de monsieur de Marconay, lieutenant de la venerie, qui estoit

un fort digne homme de son estat, & peu l'ont ressemblé, disoit-on.

Au reste, s'il n'estoit à courir le cerf, il alloit aux toilles, à la rolerie: & s'il ne montoit à cheval, il jouoit à la paulme, & très-bien; mais jamais il ne vouloit tenir le jeu, mais secondoit ou tiercoit, qui sont les deux places les plus difficiles & dangereuses: aussi estoit-il le meilleur second ou tiers (mais meilleur tiers) de son royaume, & s'y affectionnoit fort, non pour l'avarice; car ce qu'il gagnoit, il bailloit tout à ceux de sa partie; s'il perdoit, autant perdu pour lui, car il payoit pour tous: aussi les parties de ce temps n'estoient que de deux, trois, ou cinq cent escus au plus; non comme à présent, de quatre mille, six mille, & deux fois plus: mais le payement ne se fait si beau comme alors, & il faut en faire à présent force honnestes compositions.

Il se plaisoit fort, quand la reine sa femme, madame sa sœur & les dames le venoient voir joue, comme souvent elles y venoient, & qu'elles donassent leurs sentences, comme les autres, des fenestres en haut, s'il ne jouoit à la balle à emporter, ou au ballon, ou au maille, qu'il avoit bien en main; car il estoit fort & adroit

& en faisoit des très-belles & longues bottes ou coups.

S'il faisoit un grand froid, & qu'il eust fort gelé, il falloit aller glisser sur la glace, & mesme sur l'estang de Fontainebleau, où l'on voyoit faire de beaux sauts; s'il avoit fort neigé, il falloit faire des bastions, & combats à pelottes de neigé, il falloit faire des bastions, & comtes de neige. Bref, ce roi, n'estoit jamais oisif; & il falloit que tous ses exercices lui fussent communs, autant pour lui que pour les gentils-hommes de sa cour, lesquels il les y appelloit: & en deux ou trois parties qu'il les eust veus, il les connoissoit aussi-tost; car il avoit une très-belle mémoire & connoissance, & les appelloit par leurs noms qu'il vouloit sçavoir: & ceux qui faisoient bien, les louoit, si-bien que la jeunesse en un rien se façonnoit en cette cour par leurs beaux exercices, & puis estant ainsi connue de son roi, s'en alloit à la guerre, & se faisoit valoir en quelques beaux exploits, dont la connoissance & l'intelligence en venant au roi, ne les céloit aucunement, & les publioit haut & clair à sa table ou ailleurs devant tout le monde; car c'estoit le prince qui céloit le moins un service à lui fait, ny la valeur de celui qui avoit bien fait en quelque guerre; & sur-tout n'estoit point médisant, ny mocqueur;

aussi gagnoit-il par telles façons le cœur de sa noblesse; & possible n'y eut-il roi avant lui, qui l'ayt mieux possédée que luy, car il estoit fort affable & doux.

Voilà les exercices de ce grand roi, avec tant d'autres que je serois trop long à escrire, comme de courier la bague, de picquer les grands chevaux, ou les faire picquer devant lui; mais pourtant la partie ne s'en faisoit gueres sans lui, & en vouloit tousjours picquer un ou deux, trois ou quatre, voire six, tant il s'y plaisoit; & falloit tousjours convier les dames, pour voir tous ses esbats.

Quand il pleuvoit, & qu'il ne pouvoit sortir dehors, il falloit au-dedans choisir force autres passe temps, dont il n'y en avoit point manque, ou à jouer avec les dames, ou avec les gentils-hommes, tirer des armes, qu'il avoit bien en main, & trop pour monsieur de Boucard son escuyer, auquel il creva l'œil estant monsieur le dauphin, dont il lui en demanda pardon, car c'estoit un fort honneste & brave gentil-homme: depuis, en nos guerres, il se fit Huguenot.

Bref, ce prince ne fut jamais oysif. Il consumoit les matins & les soirs, en son lever & coucher, à traitter de ses affaires, & employoit

les matins deux ou trois bonnes heures, & les soirs moins ou plus, selon que les affaires le requéroient: & puis alloit ouyr sa messe fort dévotement, car il estoit fort bon catholique & dévot, & non point bigot, oyant le service & office de Dieu selon ses heures & ses jours, sans y inventer aucuns extraordinaires ny cérémonies, comme on a veu depuis aucuns.

Aussi-tost qu'il avoit disné, il s'en alloit avec sa cour dans la chambre de la reine sa femme, qu'il aimoit fort; & là, trouvant une trouppe de déesses humaines, les unes plus belles que les autres, chaque seigneur & gentil-hommè entretenoit celle qu'il aimoit le mieux. Pour parler de son exercice, pendant que le roi entretenoit la reine, madame sa sœur, la reine-dauphine, & les princesses & les princes & seigneurs qui estoient là assis auprès de lui, ce devis duroit deux heures, & puis sortoit, & alloit à ses exercices que je viens de dire, là où les dames l'alloient trouver le plus souvent, & participer du plaisir.

Les soirs après souper, ce devis avec les dames se faisoit de mesme, s'il n'y avoit bal, qui se faisoit assez souvent, mais non si fréquemment comme nous avons veu depuis au regne de nos derniers rois, lesquels la reine

leur

leur mere a voulu & entretenu à imiter leur pere en telles actions, comme ce roi Henri s'estudia de mesme à imiter le roi François son pere.

Voilà quelle fut la cour de ce grand roi & son regne, qu'on pouvoit accomparer à l'empire de César Auguste, qui fleurit si bien à Rome en toutes grandeurs, esbattements & plaisirs, après avoir mis fin aux guerres civiles. Une différence y avoit-il. Car celui de César n'a fleury qu'après la guerre; & celui de nostre roi a fleury en guerre: & la paix faite, a perdu toute sa fleur, sa valeur & son fruit, par sa malheureuse mort. Si bien que son regne & sa cour se pouvoient nommer, à bon droit, les délices de nostre âge; & lui mort, le malheur de la France.

J'ai oui conter, & le tiens de bon lieu, que quelques années avant qu'il mouruſt, (aucuns disent quelques jours,) il y eut un devin qui composa sa nativité, & la lui fut présenter. Au-dedans il trouva qu'il devoit mourir en un duel & combat singulier. Monsieur le connestable y estoit présent, à qui le roi dit: *Voyés, mon compere, quelle mort m'est présagée! Ah! Sire*, respondit monsieur le connestable, *voulés-vous croire ces marauts, qui ne sont que menteurs & bavards? Faites jetter cela au feu. Mon compere*, repliqua le roi, *pourquoi? Ils disent quelquefois*

vérité. Je ne me soucie de mourir autant de cette mort que d'une autre. Voire je l'aymerois mieux, & mourir de la main de quiconque ce soit, pourveu qu'il soit brave & vaillant, & que la gloire m'en demeure. Et sans avoir esgard à ce que lui avoit dit monsieur le connestable, il donna cette prophétie à garder à monsieur de l'Aubespine, & qu'il la serrast pour quand il la demanderoit. Hélas! ny lui, ny monsieur le connestable ne songeoient pas à ce combat singulier dont il mourut, mais d'un autre duel en champ clos & à outrance, comme duels solemnels se doivent faire: car de celui, monsieur le connestable avoit raison d'en douter, & dire que c'estoit un abus; encore que nous ayons veu plusieurs rois s'y estre appellez, comme j'espere dire.

Dieu le voulut ainsi; car trop librement & volontairement il accorda le combat de feu monsieur de la Chastaigneraye mon oncle avec le seigneur de Jarnac: &, qui pis est, lui qui l'avoit tant aymé & favorisé en son vivant, quoiqu'il combattist pour sa querelle, il ne le regretta nullement, & aima & caressa le seigneur de Jarnac tant qu'il vescut. L'on disoit qu'il falloit attribuer cela à son naturel, qui estoit de n'aymer rien, & estre peu ferme en ses amitiés.

Il aima monsieur le connestable & le mareschal de Saint-André; mais après qu'ils furent pris à Saint-Quentin, il ne les regretta gueres:

& s'ils fussent eschappez sans estre pris, j'ai oui dire qu'il leur eust fait mauvais party: & tant qu'ils furent en prison, il ne se soucioit gueres d'eux. Sinon messieurs de Guise se monstrants un peu insolents de la faveur qu'il leur faisoit, & s'en voulant deffaire, il rappella ledit monsieur le connestable & de Saint-André, c'est-à-dire, qu'il leur manda de moyenner une paix, ce qu'ils firent à nostre desavantage: & pour le leur messieurs de Guise s'en alloient chez eux. Bref, il n'estoit pas tenant, ny trop ferme en ses amitiés, comme à cheval.

Or, le roi ne fut pas plustost blessé, pansé & retiré dans sa chambre, que monsieur le connestable, se souvenant de cette prophétie appella monsieur de l'Aubespine, & lui donna charge de l'aller querir; ce qu'il fit: & aussi-tost qu'il l'eust veue & leue, les larmes lui furent aux yeux. *Ah*, dit-il, *voilà le combat & duel singulier où il devoit mourir. Cela est fait: il est mort.* Il n'estoit pas possible au devin de mieux & plus à clair parler que cela, encore que de leur naturel, ou par l'inspiration de leur esprit familier, ils sont tousjours ambigus & douteux, & ainsi ils parlent tousjours ambiguement: mais là, il parla fort ouvertement. Que maudit soit le devin qui prophétisa si au vray & si mal!

Il mourut jeune, & ne devoit mourir encore. Les Huguenots disent que Dieu le punit & le fit mourir & le blessa à la veuë, de laquelle il se vantoit & se vouloit aider à voir brusler le conseiller Anne du Bourg, à cause de l'hérésie. Les Huguenots le peuvent expliquer & condamner comme ils voudront; mais je croy que la principale occasion pour laquelle Dieu nous l'osta, c'estoit pour nous punir de nos maux qui nous doivent arriver en la France par sa mort, laquelle nous les a fait voir & sentir.

Depuis monsieur le comte de Montgomery fut fort blasmé, après l'avoir fait mourir, de n'en avoir fait plus grande repentance ny pénitence qu'il ne fit. Mais tant s'en faut, après en avoir fait quelque petit semblant, en se banissant de la France, après s'estre promené en Italie, & s'y estre donné du bon temps, la guerre civile esmeue, il s'arma contre le roi, fils du roi qu'il avoit fait mourir, assembla des forces, se saisit des places, tint Rouen contre lui, qui y estoit en personne, ce jeune enfant; puis ledit comte y fit entrer les Anglois, & s'ayda d'eux. Non content de cela, persista tousjours, & au pis qu'il pouvoit jusques à sa prise à Damfront. Aussi cela lui cousta la teste, qui lui fut trancheé à Paris: & vis la reine-mere, qui estoit alors régente, dire & jurer que s'il ce fust contenté,

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HALLE (Saale)

& eust fait autre repentance qu'il n'avoit fait, & qu'il eust eu contrition de son coup malheureux, quelle ne lui eust fait jamais mal ny bien, puis que le roi son seigneur & mari lui avoit pardonné; mais faisant tels débordements insolents & hostiles, & bandé contre les rois ses enfants, il monstroit estre aise de son coup, & pour ce digne de mort.

8.

Poésies.

Stances sur la vie.

Toi qui m'as jetté nud sur l'océan du monde,
Dieu qui t'assieds en paix sur les orbes des cieux,
Veille sur ton enfant errant au gré de l'onde,
Et rapproche le port qui recule à mes yeux.

Guide-moi dans la nuit: sur cette mer sans rives,
Je nage à la lueur des rapides éclairs;
Sous mes bras énervés les vagues fugitives,
N'offrent en se brisant que des gouffres ouverts.

Mes frères entourés de joyeuses compagnes,
Ornent de soie & d'or leurs heureux pavillons,
Et leur proue effleurant les liquides campagnes,
Vole, & me froisse encor de ses fiers avirons.

Mais tandis que je parle, au loin leur vaste flotte
Qui déployoit aux vents une forêt de mats,
En dépit des nochers, & de l'art du pilote,
Près d'un écueil caché se disperse en éclats.

Où sont ils ces vaisseaux surchargés de cordages?
Se heurtant dans leur course, ils se brisoient entr'eux,
Quand l'obscur passager qui cédoit aux orages,
Se sauve en s'accrochant à leurs débris pompeux.
Empressés, ils voguoient vers une isle inconnue,
L'un par l'autre effacés, je les vois engloutis:
Que sert contre les vents cette voile tendue,
Pour retourner aux bords dont nous sommes partis?
Moi qui n'ai sur la mer ni barque ni nacelle,
Que pourroit de mes bras l'impuissante vigueur?
Lorsque le ciel fondit en pluie universelle,
Le plus infortuné fut le meilleur nageur.
Enlace, ô ma moitié, tes mains entre les miennes;
Endormons-nous en paix sur les flots en courroux;
La foudre qui détruit les superbes antennes
Sans nous appercevoir, passera loin de nous.
Humains, pourquoi hâter le terme du voyage?
Vainement l'un de nous par l'autre est devancé?
Celui qui le premier se trouve à l'abordage,
Voudroit loin de la rade être encor repoussé.

Par M. de S. Peravi.

A Madame du Deffant.

Oui, je perds les deux yeux; vous les avez perdus:
ô sage Dudeffant, est-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
Les sots dont la terre est couverte.
Et puis tout est aveugle en cet humain séjour;
On ne va qu'à tâtons sur la machine ronde;
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour:
Plutus, la Fortune & l'Amour

Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq sens nous sommes dégarnis,
Nous en possédons quatre, & c'est un avantage
Que la nature accorde à peu de ses amis,
Lorsqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes & les rois;
Nous vivons, nous pensons, & notre ame nous reste.
Epicure & les siens prétendoient autrefois
Que ce cinquième sens étoit un don céleste
Qui les valoit tous à la fois.
Mais quand notre ame auroit des lumières parfaites,
Peut-être il seroit encor mieux
Que nous eussions gardé nos yeux,
Dussions-nous porter des lunettes.

Par M. DE VOLTAIRE.

Les Sermens.

Silvandre avoit quitté Nicette;
Il offroit a d'autres attraits
Les sons flatteurs de sa musette
Et l'hommage de ses bouquets.
Jadis à cet ingrat Silvandre
Nicette avoit donné son cœur:
Quand on l'a donné par malheur,
On a grand peine à le reprendre.
Le souvenir de ses amours
Rendoit sa douleur éternelle:
Des rubans de son infidele
Nicette formoit ses atours,

Et chantoit encor tous les jours
Les airs qu'il avoit faits pour elle:
Des consolateurs pleins de zèle
Vinrent en foule à son secours:
Mais au seul mot d'amour nouvelle,
On étoit banni pour toujours.
Damon, plus heureux ou plus sage,
Parvint à se faire écouter:
Il parloit d'un berger volage
Dont le nom sembloit révolter:
On promit de le détester,
S'il en reparloit davantage.
Mais s'aviſoit-il de conter
Quelqu'aventure de Silvandre!
N'ayant pas eu l'air de l'entendre,
On se la faisoit répéter.
Lorsqu'aux pieds d'une autre maîtresse
Il peignoit son léger rival,
On en disoit beaucoup de mal;
Mais on s'en occupoit sans ceſſe.
Enfin Damon saisit l'instant
D'ouvrir son cœur à son amie:
Il crut voir Nicette attendrie,
Et lui jura d'être constant.
Mais elle dit en sanglottant:
Hélas! penses-tu que j'oublie
Qu'un ingrat m'en juroit autant?

Par M. LEONARD.

I.

MANUSCRITS.

I.

MANUSCRITS.

Vers,

envoyés à une belle insensible avec des fleurs.

Ainsi, toujours sévère & toujours insensible,
Vous imposez la loi d'un silence éternel
A l'amour qui gémit de vous voir inflexible:
Ainsi, malgré l'ardeur d'un penchant invincible,
Il ne peut s'expliquer sans être criminel.
Combien de fois, séduit par un regard propice
Qui semblait mettre un terme à son trop long supplice,
N'a-t-il pas cru devoir enfin se dévoiler!
Mais, si pour un moment cessant d'être sévère
Un regard mal compris l'invitait à parler,
Un autre au même instant le forçait de se taire.
Brulant de mille feux & prêt à se trahir,
Le coeur, trop foible hélas! pour vous désobéir,
Retenait un aveu qui vous eût offensée;
Les yeux seuls accusoient en secret vos rigueurs,

Et parlant au défaut de la langue glacée
D'un amour délicat ils peignaient les langueurs.
Une larme coulait de leur paupière humide.
Cependant leur langage & confus & timide
Même en le désirant craignait d'être entendu,
Et bientôt réprimant une coupable audace,
L'amant à vos côtés, interdit, éperdu,
Dans vos regards muets ne cherchait plus sa grace.

Dieux! que le don de plaire est un don dangereux,
Quand, loin de partager les désirs qu'on inspire,
On ne se doute pas qu'on fait des malheureux!
Eglé, quand près de vous on languit, on soupire,
Pourquoi toujours cet air & calme & sérieux?
Faut-il, qu'indifférente à ce cruel martyre,
Seule vous ignoriez le pouvoir de vos yeux?
Mais que dis-je? à quinze ans on pourrait méconnoître,
Et l'empire flatteur qu'exerce la beauté,
Et les traits de ce dieu que Paphos a vu naître?
D'un naufrage commun sauvant sa liberté,
Eglé, tranquille au port qu'elle n'a point quitté,
Serait seule à l'abri des tourments qu'elle cause,
Et jamais un soupir chargé de volupté,
S'échappant de son sein mollement agité,
N'aurait encore erré sur ses levres de rose?
Quoi! lorsque sur sa main la main d'un tendre amant
Se posant au hasard l'échauffe de sa flamme,
Un trouble involontaire, un doux frémissement
Ne vient point altérer le repos de son ame,
Ni d'un besoin nouveau porter le sentiment
Dans son coeur étonné de ce saisissement?
Eglé, s'il est ainsi, souffrez que j'en murmure;
Cette triste froideur n'est point dans la nature:

Ceſſez d'être inſenſible, ou ceſſez de charmer.
Savoir plaire est beaucoup; aimer est davantage.
Si partout des mortels Vénus reçoit l'hommage,
C'est que pour des mortels elle a ſu s'enflammer.
Voltigeant près de vous ſon fils veut un ſourire;
Craignez de l'irriter; maitre de tous les coeurs,
Qu'un arrêt éternel ſoumet à ſon empire,
Souvent l'indifférence éprouva ſes rigueurs.
Son carquois est rempli de ces flêches cruelles
Qui vengent à la fin le mépris de ſes loix:
Leurs coups tardifs mais ſûrs ſont réſervés aux belles,
Qui dans l'age où l'on aime ont méconnu ſa voix.
Cédez, il en est temps, à cette voix preſſante.
Le voeu de la nature & ces charmes ſecrets,
Ces appas, ces tréſors d'une gorge naiſſante
Dont une pudeur douce, ingénue, innocente,
Veut envain réprimer les élans indiſcrets,
Aux jeux, à la tendreſſe, Eglé, tout vous invite.
Ces fleurs même, ces fleurs qui ſe fanent ſi vîte,
Ces fleurs de la beauté l'image & l'ornement,
Vous diſent en ſecret que l'amour est charmant.
Leurs couleurs à vos yeux paraiſſent raviſſantes:
Aujourdhui cependant, timides, languiſſantes,
Jalouſes des tréſors que renferme leur ſein,
Elles n'oſaient s'ouvrir aux rayons du matin.
Mais l'amoureux Zéphire a déployé ſes ailes;
Il s'élance, il arrive, il voltige autour d'elles;
De ſon ſouffle fécond il vient les careſſer;
Du feu de ſes baiſers ſa bouche les colore:
Heureuſes de devoir au dieu qui les adore
Cet éclat, il est vrai trop prompt à s'éclipſer,
Qui flatte nos regards ſans jamais les laſſer.

Que ces charmantes fleurs, vous servent de modèle;
Aux ordres de l'amour cessez d'être rebelle:
Mais . . . Eglé, qui sera le fortuné Zéphir
Aux doux souffle duquel votre coeur doit s'ouvrir?

II.

FRAGMENS
OU
EXTRAITS DE LIVRES.

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

9.

Le voyageur,

poéme de M. Goldſmith.

Éloigné de ma patrie & de mes amis, triste, indifférent, ſoit que je parcoure les rives du pareſſeux Escaut, les ſinuoſités du Pô, les contrées de la Carinthie dont les brusques habitants, ne connoiſant point la douce hoſpitalité, ferment leurs portes aux étrangers ſans aſyle; ou bien enfin les plaines ſi étendues & maintenant déſertes de la fertile Campanie; de quelque côté que je porte mes pas errants, mon cœur qui ne voyage pas, puisqu'il est avec toi, s'occupe ſans ceſſe de ton image, ô mon frere bien-aimé! ton ſouvenir chéri l'accable de peines que rien ne peut adoucir, & la chaîne qui l'attache à toi s'alonge & devient plus peſante à chaque pas que je fais.

Puiſſes-tu, ô mon premier ami! te voir comblé de biens éternels! & puiſſent des anges tutélaires protéger ta paiſible demeure!

Bénie soit à jamais cette heureuse portion de la terre, où de joyeux convives se rassemblent le soir, pour s'y délasser en paix des travaux de la journée!

Béni soit ce séjour où les pauvres, où les infortunés trouvent toujours un asyle assuré, & où le voyageur éprouve dans tous les temps les charmes secourables de l'hospitalité!

Bénis soient ces festins où regne l'abondance unie à la simplicité; où la fraiche santé brille sur les visages d'une jeune famille dont tour-à-tour une innocente plaisanterie excite la gaieté; où le récit d'une histoire attendrissante fait couler les larmes; & qui, sollicitant le timide étranger d'appaiser son appétit, apprend à jouir de l'inestimable & ravissant plaisir de faire le bien.

Condamné par le sort à ne jamais partager ce tranquille bonheur, & à passer mes plus beaux jours dans les agitations & les embarras des voyages; poussé par une impulsion irrésistible à poursuivre sans cesse un chimérique bien qui ne m'attire que pour se jouer de moi; ainsi que l'horizon qu'on croit pouvoir atteindre s'éloigne à chaque instant à mesure que l'on avance, mon étoile m'entraine à parcourir tout seul ce vaste univers, sans que jamais je puisse y rencontrer un coin qui m'appartienne.

Placé en ce moment dans les immenſes ſolitudes des ſommets des Alpes, je m'arrête pour conſacrer quelques heures à la méditation. Porté au-deſſus de la région des orages, je promène mes regards ſur une foule d'états qui brillent ſous mes pieds : je contemple des forêts, des lacs, des cités, pompe brillante des monarques, & de fertiles plaines, richeſſe plus modeſte des bergers.

Tandis que tous les tréſors de la création m'environnent ainſi, mon ingrat orgueil peut-il n'être pas ſatisfait au milieu de cette foule de richeſſes! & le philoſophe doit-il dédaigner un bien dont l'homme modeſte ſe glorifie!

La vanité a beau ſe le diſſimuler, il n'y a que les eſprits médiocres qui puiſſent s'enorgueillir de leurs riches poſſeſſions. Le ſage eſt celui qui ſait jouir du bonheur que le ciel répand ſur ſes ſemblables. Cités éclatantes couronnées de ſplendeur, campagnes ſurchargées d'abondantes moiſſons, lacs où l'active induſtrie profite du ſouffle inconſtant du Zéphyr, laboureurs infatigables qui parez avec tant de ſoins les vallons fleuris, c'eſt pour moi que tous vos tributs ſont deſtinés. Héritier de la création, le monde, le monde entier eſt à moi.

Tel un avare qui se dérobe à tous les yeux, courbé sur son trésor le contemple sans cesse; son ame s'épanouit à tous les sacs qu'il compte, néanmoins il soupire en songeant qu'il pourroit en avoir davantage : ainsi mon cœur éprouve tour-à-tour deux sentiments contraires. Heureux des biens que la providence nous accorde, je me plains qu'ils ne sont pas assez nombreux, puisque souvent je désire trouver sur cette immense scène du monde un seul endroit consacré au véritable bonheur, où mon ame usée puisse déposer ses trompeuses espérances, & être heureuse du bonheur de mes semblables.

Mais où le rencontrer ce lieu si fortuné ? qui peut me l'indiquer lorsque chacun prétend le posséder chez soi ?

L'habitant tout transi de la zône glaciale le réclame hardiment pour sa patrie, vante les trésors de ses mers orageuses, & ses longues nuits passées dans le repos & les plaisirs. Le brûlant Africain, qui respire avec peine sous les torrents de feu de la ligne, admire l'or de ses sables & son vin de palmier; & s'étendant à l'ardeur du soleil, ou se baignant dans des eaux toujours tièdes, bénit le ciel de tous les biens dont il jouit. Tel est par-tout l'amour de la patrie; par-tout le meilleur des pays, c'est le sien.

Cependant si on les examine, ces divers pays, & si l'on apprécie les biens dont chacun d'eux jouit en particulier, le sage trouvera que la providence leur a départi le bonheur à tous également, puisque chez tous les peuples l'art ou la nature procure des jouissances qui se compensent mutuellement. Partout la nature, mère bienfaisante, donne le bonheur pour prix du travail: elle assure au laboureur sa subsistance, au milieu des rochers déserts du Saint-Gothard comme sur les fertiles bords de l'Arno; & l'habitude convertit pour lui en lits d'un fin duvet les sommets escarpés de ces monts sourcilleux. L'art, il est vrai, multiplie nos jouissances & nous donne les richesses, le commerce, l'honneur, la liberté, l'aisance: mais tant d'avantages se nuisent & semblent se détruire l'un par l'autre. Où regnent l'opulence & l'indépendance, le doux contentement est banni; & où l'esprit de commerce triomphe, le sentiment noble de l'honneur s'affoiblit. Ainsi dans chaque pays la poursuite de l'objet favori forme le ton & l'esprit, & repousse tout ce qui ne se rapporte pas à ce goût exclusif, jusqu'à ce qu'enfin l'excès de ce même goût produit des maux réels.

Examinons ces vérités de plus près, & suivons-en la trace dans les états qui s'offrent à ma vue. Pour un moment je dépose ici mes pro-

pres peines pour déplorer celles de l'humanité, dont la foibleſſe est ſemblable à l'arbriſſeau fragile que je vois là bas jetté au haſard ſur le bord du précipice, & que le moindre ſouffle agite.

A droite, vers l'Apennin qui élève ſa tête dans les nues, l'Italie, éclatante comme l'été, étend jusqu'à la mer ſes fertiles plaines. Ses champs cultivés ornent les flancs de ſes montagnes, & ſes forêts majeſtueuſes élevées en amphithéâtres, laiſſent appercevoir de distance en diſtance des débris de temples, dont la reſpectable antiquité imprime au pays qui les entoure une grandeur vénérable.

Ah! ſi les dons de la nature pouvoient ſuffire aux deſirs de l'homme, que vous resteroit-il à ſouhaiter, ô fortunés Italiens! Vous poſſédez dans votre heureux climat les fruits de tous les autres, ceux dont la tige s'élève fièrement vers le ciel, comme ceux qui rampent en s'étendant ſur la terre. Vous raſſemblez les fleurs variées de la zône torride, qui, ſe ſuccédant ſans ceſſe, font l'ornement de toutes les ſaiſons, & les plantes ſalutaires mais plus douces des pays ſeptentrionaux, qui ſemblent n'éclore que pour mourir. Toutes ſe naturaliſent dans ce ſol favorable & s'y perfectionnent ſans le ſecours de l'art, tandis que les Zéphyrs n'agitent leurs ailes que pour

ſes rafraichir & répandre leurs doux parfums dans ces riantes campagnes.

Mais de quel prix peut être le bonheur quand on ne le doit qu'aux ſens! Hélas! cette nation n'en connoit point d'autre. Ici toutes les productions de la nature annoncent la force & la vigueur, l'homme ſeul y eſt dégénéré. Les ſentiments les plus oppoſés compoſent ſon caractere: faſtueux, quoique pauvre; vain, quoique bas; grave, mais frivole; officieux, mais faux; & jusques dans ſes actes de pénitence projettant de nouveaux péchés: tous les vices qu'une opulence paſſée entraina à ſa ſuite y corrompent encore les mœurs. Il n'eſt pas bien éloigné ce temps où l'opulence, compagne d'un commerce floriſſant, étoit leur partage. A ſa puiſſante voix on vit conſtruire de pompeux palais, relever de magnifiques colonnes depuis tant de ſiecles reléguées dans le ſein de la terre: on vit la toile reſpirer par le pouvoir de la peinture, & le marbre animé par celui de la ſculpture: la nature fut ſurpaſſée par tous les arts. Mais le commerce, plus inconſtant que l'onde & que les vents, déploya bientôt ſes tréſors ſur d'autres rives, ne laiſſant de lui pour uniques veſtiges que des villes dépeuplées & des ſouverains ſans ſujets. Alors la nation apprit, mais trop tard, que ſa ſplendeur paſſée, qu'elle avoit priſe pour

de l'embonpoint, n'étoit que de la bouffissure.

A cette opulence évanouie succedent maintenant des représentations, débris pompeux d'une antique magnificence, qui contentent des ames foibles, dégradées depuis long-temps. Des simulacres de ces triomphes jadis si imposants leur suffisent aujourd'hui, & des processions inventées pour l'amour & pour la dévotion leur procurent tour-à-tour dans leurs bosquets, tantôt une Madonne & tantôt une maîtresse.

C'est par de pareilles récréations qu'ils trompent leurs peines. Les yeux de l'enfance suffisent à un peuple d'enfants; & le sentiment d'une noble ambition, étouffé depuis long-temps sous le poids d'un joug accablant, n'échauffe plus leurs cœurs dégradés, tandis que des goûts frivoles & bas les attachent à de viles jouissances: de même que le grossier villageois, qui a établi sa hutte au milieu des ruines magnifiques du palais des Césars, ne pouvant concevoir qu'un homme ait jamais eu besoin d'un si vaste édifice, tout fier de sa noble demeure s'enorgueillit de sa triste chaumière.

Mais portons désormais nos regards vers la contrée où, sous un ciel plus rigoureux, respire

un

un peuple fier & courageux; enviſageons ce ſéjour des orages où le Suiſſe engourdi, contraint un ſol ingrat à lui donner une mince ſubſiſtance; où de ſtériles rochers ne produiſent que des ſoldats & des armes; où le gai printemps ne montre jamais ſa brillante parure; où les glaces de l'hiver ſe prolongent presque jusqu'à l'été; où de brillants météores & de ſombres tempêtes, aſſaillant ſans ceſſe leurs horribles montagnes, empêchent les doux zéphyrs de s'y faire ſentir. Cependant le contentement peut encore adoucir les rigueurs du climat: la miſère de ſes voiſins y conſole de la ſienne; le palais d'un grand n'y fait point rougir le paiſible laboureur dans ſa modeſte cabane; des feſtins où regnent le luxe & la profuſion ne l'y dégoûtent point de ſon frugal repas. Tranquille, nourri dans l'ignorance & les travaux, ſans deſirs & ſans ambitions, il ſemble avoir été formé exprès pour le lieu qu'il habite. Dès l'aube du jour, après un ſommeil court & profond, il ſe réveille pour aller reſpirer l'air pur & vif de ſes montagnes; & la gaieté l'accompagne, ſoit qu'il conduiſe hardiment ſa charrue ſur les bords d'horribles précipices, ou que, voguant en ſilence ſur la ſurface d'un lac, il attende avec patience que les poiſſons donnent dans ſes filets; ſoit enfin qu'il pourſuive à la piste, dans la neige, l'ours

ou le blaireau sauvage qu'il parvient à forcer dans leurs tanières.

Le soir, lorsque sa tâche est remplie, il rentre souverain de sa cabane, & sourit avec complaisance à ses enfants dont les visages brillent à la lueur d'un bon feu; tandis que sa compagne chérie, fière de ses provisions, étale avec propreté sa vaisselle rustique, & qu'un voyageur que le hasard a conduit dans ce lieu, paye l'hospitalité qu'il reçoit en racontant quelque histoire.

Ainsi donc tout ce qui existe dans ce séjour sauvage imprime de plus en plus dans le cœur de ses habitants l'amour de la patrie; &, jusqu'aux rigueurs du climat, tout augmente le prix de leurs minces jouissances. Leurs cabanes rempliſſent les vœux de leur cœur, & la montagne qui les élève jusqu'au sein des orages leur devient chère. De même qu'un enfant effrayé par quelque bruit presse plus fortement le sein de sa mere, ainsi les mugissements des ouragans destructeurs ne font que les attacher davantage à ces affreuses montagnes, où pour la première fois ils ont vu la lumière.

Tels sont les charmes attachés aux pays pauvres; on y connoît peu de besoins & peu de desirs. Mais ne les vantons que comme ils méri-

tent de l'être; car, s'ils ont peu de besoins, ils ont aussi peu de jouissances, puisque tout ce qui fait naître nos desirs devient la source de nos plaisirs lorsque la possibilité de les remplir nous est accordée. C'est dans les pays riches que les arts ont pris naissance, ces beaux arts par qui nos goûts sont excités & satisfaits. Les peuples livrés aux plaisirs grossiers des sens ignorent ces jouissances délicates qui sont le charme de la vie, embrasent les cœurs, & s'emparent de toutes nos facultés. Leur vie uniforme ressemble à un feu languissant qui ne jette qu'une foible chaleur, & que le défaut d'air empêche de s'allumer. Peu faits pour éprouver les mouvements impétueux de l'ame, si quelquefois ils s'animent à quelque fête solemnelle, alors leurs sens abrutis se livrent à tous les excès d'une stupide débauche.

Ainsi que leurs plaisirs leurs mœurs sont grossières, & sont transmises des peres aux enfants, sans faire aucun progrès, telles qu'ils les avoient reçues. Les sensations douces & délicates de l'amour & de l'amitié s'émoussent sur leurs cœurs endurcis. Les vertus sévères ne se rencontrent que sur les sommets de ces montagnes, de même que les aigles n'établissent leurs nids que dans les lieux les plus sauvages & les plus escarpés; mais les vertus sociales qui unissent les nations polies fuient ces âpres

climats pour aller habiter un ciel plus fortuné.

Le souvenir de ces douces vertus m'entraine à porter mes regards sur la France, ce séjour des mœurs paisibles; pays de la gaieté & du bonheur; pays toujours content de lui, toujours content des autres. Combien de fois j'ai fait danser ses joyeux payſans sur les bords de la Loire au son de mon simple flageolet, à l'ombre épaisse des ormes touffus, où les zéphyrs portoient une plus grande fraicheur de l'onde. Quoique je susse mal leurs airs, & que souvent je ne jouasse pas trop juste, la troupe gaie de ces bons villageois ne me félicitoit pas moins de mes rares talents, & ne s'appercevoit jamais en dansant de la vive chaleur de midi. Telle fut dans tous les tems le goût de tous les peuples pour cet exercice inventé par la gaieté. Chez les Grecs, les meres conduisoient la célèbre danse d'Ariane, en menant les jeunes gens à leur suite dans tous les détours du labyrinthe, tandis que les joyeux grands-peres, jadis savants dans l'art de la pantomime, sautoient encore en les suivant, malgré le poids de leurs années.

Telle est l'heureuse vie que mène ce peuple insouciant. Ses jours s'écoulent dans une activité sans objet. C'est à lui qu'appartient cet art

aimable d'unir les cœurs par les charmes de la société. L'honneur forme là dessus leur caractere. Cet honneur (tribut qu'on paie presque toujours au mérite réel, mais quelquefois cependant au mérite apparent) a cours en France ainsi que l'argent. Il circule de main en main comme un effet commerçable; passe de la cour dans les camps, & des camps dans les chaumieres. Là le goût de la louange est une passion générale. Contents les uns des autres, chacun y plaît à son tour: les François n'accordent des égards que pour qu'on leur en rende; & à force de vouloir persuader qu'ils sont heureux, ils finissent par l'être.

Mais si cet art aimable leur procure quelquefois le bonheur, il est aussi quelquefois la source de leurs inconséquences; car une soif désordonnée de louanges énerve les sentiments, & l'ame foible qui ne sait pas jouir de sa propre estime fait dépendre son bonheur du caprice d'autrui. Ainsi chez les François l'ostentation, parée de son fol éclat, brûle d'obtenir les éloges mépriſables des sots; la vanité veut copier les manieres & le luxe des grands; quelquefois même l'orgueil dérobe à la misere une subsistance journaliere pour donner une fois dans l'année un banquet splendide: & l'esprit, aussi inconstant que la mode, ne sait pas préférer à de tels plaisirs la

jouissance continuelle d'une conscience tranquille.

Mais mon imagination s'envole vers un peuple d'un caractère bien différent, vers ces Hollandois cachés au milieu de leurs eaux. Je crois voir cette nation patiente, habitante des terres marécageuses sans cesse attaquées par l'océan fougueux. Je la vois élever de redoutables digues pour résister à ses efforts. Ces solides remparts semblent croître à mes yeux, se prolonger pour contenir les vagues furieuses, & se creuser un domaine usurpé sur la mer; tandis que cette mer, resserré dans son vaste lit, s'éleve presque au niveau de ce rempart pour voir au-dessous d'elle des habitants amphibies lui sourire sans crainte; de paisibles canaux; des vallons fleuris; des rivages charmants plantés de saules verdoyants; des barques voguant avec tranquillité; des campagnes couvertes des moissons; des marchés remplis d'une foule d'habitants; enfin une création nouvelle dérobée à son empire.

Ainsi, tandis que sans cesse menacé par les flots ce peuple se voit forcé à des travaux continuels, l'habitude de l'industrie s'empare de leurs cœurs & sans cesse y fait naître l'amour du gain, qui produit à la fois les biens, compagnons ordinaires de l'opulence, & les maux,

suite inévitable de l'excès des richesses. L'or, cette idole chérie, attire chez eux l'abondance, l'élégance, les arts & tous les agréments de la vie. Mais, en examinant de plus près, on découvre parmi ce peuple la fraude, la fausseté, & tout s'y trafique, jusqu'à la liberté: l'attrait tout-puissant de l'or la fait disparoître, & la misère la met aux pieds de l'opulence.

Pays de tyrans, triste séjour d'esclaves, chez toi des malheureux viennent achever leurs jours flétris dans leur patrie, & tranquillement courbés se plient à la servitude, engourdis comme tes lacs qui ne s'agitent jamais, même pendant la tempête. Ah! que tes habitants sont dégénérés des Belges leurs ancêtres, peuple grossier, pauvre mais content, fier & indomtable, qui ne respiroit que la guerre, & dont les regards imprimoient l'amour sacré de la liberté! Qu'ils ressemblent peu aux fiers enfants d'Albion! — Albion! — A ce nom mon génie s'élance dans les airs, & se transporte dans cette heureuse Angleterre, où le printemps semble avoir été fixé; où des bocages toujours verds l'emportent sur ceux de l'antique Arcadie; où des ruisseaux plus limpides que l'Hydaspe tant vanté roulent leurs ondes transparentes: c'est là que les doux zéphyrs voltigent de toutes parts, & que des concerts mélodieux partent de chaque branche.

Tous les dons de la création semblent s'y combiner dans une juste proportion. Les extrêmes ne s'y trouvent que dans la tête des hommes, quoique la raison semble y exercer un empire absolu sur tous les esprits. Je vois passer devant moi ces souverains du monde, grands dans leurs projets, même lorsqu'ils ne sont pas assez bien combinés; fiers dans leurs démarches; hardis dans leurs regards; toujours pensifs & méditants; toujours formant de vastes desseins; n'étant jamais façonnés par l'art, mais toujours tels qu'ils sont sortis des mains de la nature; hardis, courageux par caractere; fideles à soutenir leurs prérogatives; abhorrant toute contrainte; tous, jusqu'au moindre laboureur, s'honorant de discuter leurs droits & de révérer en soi l'incomparable dignité d'Homme.

O douce liberté! c'est à toi qu'appartiennent ces biens que j'ai décrits, & tous ces charmes qui éblouissent & attachent. Nous serions trop heureux, sans doute, s'ils étoient sans mélange. Mais des maux qui naissent de toi-même en altèrent la jouissance. L'indépendance, ce bonheur suprême des Anglois, éloigne les hommes & brise entre eux les liens de la societé. Tous ces demi souverains sans maitre, & ne vivant que pour eux, ne connoissent pas ces doux rapports qui unissent les ames & répandent des

fleurs sur les épines de la vie. Liés foiblement par les nœuds de la nature, les esprits se combattent & se repoussent tour-à-tour: les troubles naissent; des factions enchaînées élèvent leurs cris tumultueux; l'ambition réprimée s'agite & débat de tous côtés, jusqu'au moment où la machine s'arrête, la fatigue ayant usé ses ressorts, ou la fureur ayant brisé ses roues.

Mais ce qui est mille fois plus malheureux encore, à mesure que les nœuds de la nature se relâchent, que les sentiments du devoir, de l'amour & de l'honneur s'affoiblissent, des liens factices, forgés par l'opulence & par la loi, se fortifient de plus en plus, & impriment un respect forcé. Tout plie devant ces idoles, les talents succombent, & le mérite ignoré gémit dans le silence. Hélas! peut-être le verrons-nous ce jour infortuné où, dépouillé de tous ses charmes, ce pays, jadis le berceau des lettres & la pepinière des guerriers, où de nobles parents transmettent à leurs enfants ce feu divin de l'amour de la patrie, où des rois sont célèbres par leurs travaux, & des poëtes par leurs plumes immortelles, où cet heureux pays, dis-je, dégradé & corrompu par une honteuse avarice, n'honorera plus les lettres, les armes ni ses rois.

Mais qu'on ne croie pas qu'en traçant ce tableau des abus de la liberté, je veuille encenser les rois ni flatter les grands. — O divine vérité qui m'inspirez, écartez de mon ame un si vil projet. Et toi, aimable liberté, ennemie de la licence comme de la tyrannie, fleur passagère qui te fanes également soit qu'on te cultive trop ou qu'on te néglige, puisses-tu régner éternellement chez ce peuple inconstant! je voudrois seulement arrêter ta croissance pour augmenter ta force. L'expérience démontre chaque jour que par-tout la classe qui pense doit gouverner celle qui travaille. Tout ce que peut atteindre le dernier effort de l'amour de la liberté, c'est de répartir dans une juste proportion les charges que chaque individu doit supporter, puisque si la balance l'emportoit en faveur des uns, il en résulteroit une surcharge ruineuse au détriment des autres.

Quel est donc l'aveuglement de ceux qui appellent liberté ce qui n'est qu'ambition? Mon ame pacifique ne songe jamais à se révolter que lorsqu'elle est animée par un danger prochain. Mais quand je vois des chefs de partis se combattre, assiéger le trône, & faire leurs efforts pour diminuer l'autorité du monarque afin d'agrandir la leur; une troupe de factieux s'accorder à donner le nom sacré de liberté à une indépendance dont tout l'avantage est pour eux; des

législateurs arrogants qui inventent de nouvelles punitions; des pauvres écrasés par des loix que les riches foulent aux pieds; les trésors des climats habités par cent nations sauvages, enlevés à ces peuples d'esclaves, pour devenir chez nous le prix de l'esclavage; la crainte, la pitié, le sentiment de la justice, l'indignation s'emparent de mon ame prête à se briser: je cherche au pied du trône un asyle contre ces mépriſables tyrans.

Cependant, ô mon frere! maudissons ensemble ce jour malheureux où pour la première fois l'ambition aspira à la royauté, & corrompant l'honneur dans sa source, répandit l'or à pleines mains pour acquérir un double empire sur les esprits. Hélas! n'avons-nous pas vu sur les rivages de notre patrie, jadis si peuplés, d'industrieux habitants échangés pour ce vil métal, & nos triomphes ne servir qu'à hâter sa ruine, comme une lumière répand plus d'éclat au moment qu'elle est prête à s'éteindre? N'avons-nous pas vu l'opulence, pour soutenir cet éclat, traîner à sa suite une morne dépopulation, & se reposer avec une pompe stérile & solitaire dans ces campagnes où jadis on voyoit de tous côtés des milliers de hameaux? O mon frere! n'avons-nous pas vu ce village aimable, pendant si long-temps séjour du bonheur & de l'innocence,

disparoître à l'impitoyable voix du luxe ; le fils tendre & respectueux, le vieillard infirme & décrépit, la vertueuse mere & la fille timide chassés de leurs paisibles foyers & chercher tristement un asyle au-delà des mers, sur les bords marécageux du sauvage Oswego, ces lieux où le terrible Niagara, précipitant ses eaux, frappe l'oreille étonnée d'un bruit semblable à celui du tonnerre.

Hélas! peut-être même en ce moment quelqu'un de ces malheureux est égaré dans les sentiers difficiles & dangereux de ces épaisses forêts, dont les bêtes féroces disputent l'empire aux humains ; où le barbare Indien décoche avec un art perfide sa fleche meurtrière, pendant que l'impétueux ouragan exerce ses fureurs, & que des hurlements affreux s'élevent de tous côtés ; l'infortuné proscrit, courbé sous le poids de sa misere, trop effrayé pour oser s'arrêter & trop exténué pour continuer sa route, jette de tristes regards du côté de sa patrie & implore sa tendre pitié pour des maux que je ressens jusqu'au fond de mon ame.

Que ma pénible recherche est vaine quand j'essaie à trouver ailleurs ce bonheur pur qui ne réside que dans le cœur! Pourquoi tant de cour-

ses? pourquoi me dérober au plaisir & aux douceurs du repos pour chercher un bien que l'on trouve chez toutes les nations, lors même que la terreur y regne & qu'un despote ou de loix tyranniques exercent un empire absolu? les peines que les différents gouvernements procurent, ou les peines qu'ils peuvent adoucir, ne sont qu'une bien petite portion de celles que le cœur de l'homme est destiné à éprouver. En tous temps, en tous lieux, par le ministere unique de notre conscience, notre félicité dépend de nous. Dans un doux repos, que la bruyante tempête ne peut jamais troubler, s'écoule tranquillement le bonheur domestique. Le glaive menaçant, les horreurs des supplices ne sont pas même connus de ceux qui, éloignés des grandeurs, passent leur vie dans une obscurité paisible. La raison, la bonne foi & une conscience toujours pure, sont à jamais leur partage.

10.

La première leçon d'amour : éclogue ; par Mlle. d'Ormoy.

Amour, amour ! quel est donc ton pouvoir ! Quoi ! sur tous les âges & à toute heure tu signales ta puissance par de nouveaux triomphes ! Zémire, cette jeune orpheline, n'a que quinze ans, & tu la fais déja soupirer. Que veux-tu de ce jeune cœur qui t'ignore, & qui s'ignore lui-même ? Prétends-tu que, sans objet, il brûle & se consume d'une flamme inutile ? Ah ! sois plus généreux : apprends-lui qui tu es, ce qu'on te doit ; fais-lui connoître la cause de ses desirs incertains ; qu'elle sache que tu l'embrases, & que Coridon l'adore : mais sur-tout, qu'instruite par toi, elle m'aime comme elle sait plaire.

C'étoit ainsi que, dans un bosquet consacré à l'amour, s'exprimoit le berger Coridon, lorsqu'au moment où il s'y attendoit le moins, le dieu des cœurs conduisit près de lui la charmante Zémire.

Chaque jour, cette bergere, après avoir mis son troupeau au paturage, venoit à l'entrée d'un bois qui bordoit la plaine, chercher du couvert

pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil, & s'abandonner à ses douces rêveries. En vain depuis un mois elle cherchoit à se rendre compte de l'état de son cœur. Tous les êtres que je vois, se disoit-elle, semblent n'exister que pour le plaisir; & moi, un secret ennui me dévore! Ces réflexions la conduisirent insensiblement, sans qu'elle s'en apperçût, auprès de Coridon, qui l'avoit devancée dans la forêt. Elle étoit déja à côté de lui, & elle ne le voyoit pas: d'un air distrait, elle fixoit le ciel, & badinoit avec une houlette qu'elle tenoit négligemment entre ses doigts plus blancs que l'ivoire. La langueur douce & aimable d'un jeune cœur qui desire vaguement de rencontrer un objet qui le remplisse, étoit peinte sur sa physionomie, & la rendoit plus touchante. Un léger corset blanc, à demi noué, un chapeau de paille, composoient toute sa parure: dans ce simple habillement, où la coquetterie n'avoit point présidé, elle plaisoit mille fois davantage que toutes ces femmes dont souvent l'art seul fait toute la beauté.

Le berger amoureux se jette aux pieds de Zémire, & la presse dans ses bras; elle sort enfin de sa rêverie. — Que me voulez-vous, berger? lui dit-elle en laissant tomber sur lui ses regards languissants. Parlez, & laissez-moi poursuivre ma promenade. — Bergere, vous êtes libre de

ne vous pas arrêter; mais me refuserez-vous un moment d'entretien ? j'ai tant de choses à vous dire — Eh quoi! — Vous allez m'entendre: asseyons-nous sous ce feuillage; ces branches touffues & courbées en dôme forment un temple, devenez-en la divinité, & que le premier je vous y adore..... — Adorer! Que voulez-vous dire? reprit Zémire étonnée. — Que je veux vous rendre le juste hommage qu'exigent vos charmes. — Mes charmes! — Oui, on puise l'amour dans vos beaux yeux. — L'amour! dit-elle en soupirant: qu'entendez-vous donc par ce mot? — Demandez-moi plutôt ce que je sens.. L'amour est un sentiment vif, doux, impétueux, qui pénètre nos ames. Est-il partagé? on goûte alors ensemble un bonheur inexprimable. Les seuls amants tendres & fideles ont des droits à la suprême félicité : oui, Zémire, on est toujours content près de l'objet qu'on aime; l'univers s'embellit, notre ame a une autre existence, & l'on ne connoît plus de chagrins que ceux de l'absence. Il est vrai que l'absence est cruelle, qu'elle cause bien des tourments; on gémit, on soupire, on languit; la nature à nos yeux perd sa beauté; elle n'a plus, même au printems, sa fraîcheur, le plus doux de ses attraits; elle semble inanimée. Mais sitôt que l'objet de nos desirs reparoît, la nature reprend tout son éclat.

Aima-

Aimable Zémire, vous m'écoutez, vous semblez satisfaite de m'entendre. — Il est vrai: j'éprouve un sentiment qui m'est inconnu; c'est un charme, un plaisir . . . Je ne saurois bien exprimer cela. Je pense à ce que vous me disiez il y a quelques instants. — Et sur quoi vos réflexions s'arrêtent-elles? — Sur . . . mais sur ce que vous m'avez dit, que l'amour, en pénétrant deux ames des mêmes feux, faisoit qu'elles se recherchoient & se réunissoient enfin pour „GOUTER ENSEMBLE UN BONHEUR INEXPRIMABLE.„ — Eh bien! Zémire, achevez, — Ah! Coridon . . . Et la bergere baissa les yeux, & n'osa plus regarder Coridon.

Zémire, belle Zémire, dit le berger en baisant la main de la bergère, songez que dans la nature rien n'est indifférent: tout aime, tout soupire . . . tout, vous dis-je. Voyez ces tendres oiseaux: les battements de leurs ailes, ces petits coups de bec redoublés, sont autant de caresses qu'ils se font; & par leurs tendres accents, il célèbrent l'amour & ses plaisirs. Jettez vos regards de ce côté, ajoute Coridon, & voyez ces troupeaux nombreux qui bondissent sur l'herbe fleurie, c'est encore l'amour qui les anime; ils paissent, mais un autre soin les occupe encore: chaque brebis a son mouton chéri; &, sans le chien fidèle qui les observe, & qui veille

sur le troupeau confié à sa garde, vous les verriez bientôt deux à deux se disperser & s'égarer. Regardez ce ruisseau qui coule à vos pieds: son doux murmure invite à rêver . . . La pente insensible qui l'entraîne pour le réunir à un autre ruisseau, est le symbole du penchant de deux cœurs qui se cherchent par le besoin qu'ils ont l'un de l'autre. Ah! Zémire, tout ce qui existe doit un tribut à l'amour: ne tardez plus à vous ranger sous ses loix. — Mais . . . je suis inquiete, dit la bergere; chaque brebis a son mouton, chaque tourterelle a son tourtereau. . . . & moi je suis seule. . . Qui voudra m'aimer? . . .

Elle n'a pas prononcé ce mot, que son front, en rougissant, annonce son trouble extrême. Elle fait quelques pas pour s'éloigner; mais le berger la retient par un charme que Zémire ne peut vaincre. — Où voulez-vous fuir, jeune bergere? Ah! que votre belle bouche me dise, JE VOUS AIME; qu'elle le répète, & que je meure de plaisir.

Zémire, interdite, n'ose parler; elle veut & ne veut pas, elle hésite. . . . Son ame, oppressé par le sentiment, fait palpiter son sein; les couleurs de son teint prennent un nouvel éclat, ses yeux sont plus vifs, & ses levers ne sont plus qu'à demi fermées. Zémire, en respi-

rant, ne croit laisser échapper qu'un soupir; mais JE VOUS AIME est prononcé: Coridon est au comble de ses vœux.

Il étoit déja tard; & Zémire, malgré toute la douceur qu'elle goûte aux instructions de Coridon, est obligée de s'arracher au plaisir de l'entendre. Elle rassemble son troupeau, se sépare du berger, & lui promet de revenir au bois dès le lendemain. Elle ne manqua point au rendez-vous. Jeunes bergeres aiment les leçons d'amour, & Zémire étoit encore à la première.

II.

Relation abrégée d'un voyage à la cime du Mont-blanc, en Aout 1787. par M. de Saussure.

Divers ouvrages périodiques ont appris au public, qu'au mois d'Août de l'année dernière, deux habitants de Chamouni, M. PACCARD, docteur en médecine, & le guide JAQUES BALMAT, parvinrent à la cime du Mont-blanc, qui jusques alors avoit été regardée comme inaccessible.

Je le fus dès le lendemain, & je partis sur le champ pour essayer de suivre leurs traces. Mais il survint des pluies & des neiges qui me forcèrent à y renoncer pour cette saison. Je laissai à JAQUES BALMAT la commission de visiter la montagne dès le commencement de Juin, & de m'avertir du moment où l'affaissement de neiges de l'hiver la rendroit accessible. Dans l'intervalle j'allai en Provence faire au bord de la mer des expériences, qui devoient servir de terme de comparaison à celles que je me proposois de tenter sur le Mont-blanc.

JAQUES BALMAT fit dans le mois de Juin deux tentatives inutiles; cependant il m'écrivit qu'il ne doutoit pas qu'on ne pût y parvenir dans les premiers jours de Juillet. Je partis alors pour Chamouni. Je rencontrai à Sallenche le courageux BALMAT qui venoit à Genève m'annoncer ses nouveaux succès; il étoit monté le 5. Juillet à la cime de la montagne avec deux autres guides, Jean-Michel CACHAT & Alexis TOURNIER. Il pleuvoit quand j'arrivai à Chamouni, & le mauvais temps dura près de quatre semaines. Mais j'étois décidé à attendre jusques à la fin de la saison plutôt que de manquer le moment favorable.

Il vint enfin, ce moment si désiré, & je me mis en marche le 1. Août, accompagné d'un domestique & de 18 guides qui portoient mes instrumens de physique & tout l'attirail dont j'avois besoin. Mon fils aîné désiroit ardemment de m'accompagner; mais je craignis qu'il ne fût pas encore assez robuste & assez exercé à des courses de ce genre. J'exigeai qu'il y renonçât. Il resta au Prieuré, où il fit avec beaucoup de soin des observations correspondantes à celles que je faisois sur la cime.

Quoiqu'il y ait à peine deux lieues & un quart en ligne droite, du prieuré de Chamouni à la cime du Mont-blanc, cette course a toujours exigé au moins 18 heures de marche, parce qu'il y a de mauvais pas, des détours & environ 1920 toises à monter.

Pour être parfaitement libre sur le choix des lieux où je passerois les nuits, je fis porter une tente, & le premier soir j'allai coucher sous cette tente au sommet de la montagne de la Côte, qui est située au midi du Prieuré, & à 779 toises au-dessus de ce village. Cette journée est exempte de peines & de dangers; on monte toujours sur le gazon ou sur le roc, & l'on fait aisément la route en cinq ou six heures. Mais de là jusques

à la cime, on ne marche plus que sur les glaces ou sur les neiges.

La seconde journée n'est pas la plus facile. Il faut d'abord traverser le glacier de la Côte pour gagner le pied d'une petite chaîne de rocs qui sont enclavés dans les neiges du Mont-blanc. Ce glacier est difficile & dangereux. Il est entrecoupé de crevasses larges, profondes & irrégulieres; & souvent on ne peut les franchir que sur des ponts de neige, qui sont quelquefois très-minces & suspendus sur ces abîmes. Un de mes guides faillit à y périr. Il étoit allé la veille avec deux autres pour reconnoître le passage: heureusement ils avoient eu la précaution de se lier les uns aux autres avec des cordes; la neige se rompit sous lui au milieu d'une large & profonde crevasse, & il demeura suspendu entre ses deux camarades. Nous passâmes tout près de l'ouverture qui s'étoit formée sous lui, & je frémis à la vue du danger qu'il avoit couru. Le passage de ce glacier est si difficile & si tortueux, qu'il nous fallut trois heures pour aller du haut de la Côte jusques aux premiers rocs de la chaîne isolée; quoiqu'il n'y ait guères plus d'un quart de lieue en ligne droite.

Après avoir atteint ces rocs, on s'en éloigne d'abord pour monter en serpentant dans un val-

lon rempli de neiges, qui va du nord au sud jusques au pied de la plus haute cime. Ces neiges sont coupés de loin en loin par d'énormes & superbes crevasses. Leur coupe vive & nette montre les neiges disposées par couches horisontales, & chacune de ces couches correspond à une année. Quelle que soit la largueur de ces crevasses, on ne peut nulle part en découvrirle fond.

Mes guides desiroient que nous passassions la nuit auprès de quelqu'un de rocs que l'on rencontre sur cette route ; mais comme les plus élevés sont encore de 6 ou 700 toises plus bas que la cime, je voulois m'élever davantage. Pour cela il falloit aller camper au milieu des neiges ; & c'est à quoi j'eus beaucoup de peine à déterminer mes compagnons de voyage. Ils s'imaginoient que pendant la nuit il règne dans ces hautes neiges un froid absolument insupportable, & ils craignoient sérieusement d'y périr. Je leur dis enfin que pour moi j'étois sûr, que nous creuserions profondément dans la neige, qu'on couvriroit cette excavation avec la toile de la tente, que nous nous y renfermerions tous ensemble, & qu'ainsi nous ne souffririons point du froid, quelque rigoureux qu'il pût être. Cet arrangement les rassura, & nous allâmes en avant.

A quatre heures du soir nous atteignîmes le second des trois grands plateaux de neige que

nous avions à traverser. C'est là que nous campâmes à 1455 toises au-dessus du Prieuré & à 1995 au-dessus de la mer, 90 toises plus haut que la cime du pic de Ténériffe. Nous n'allâmes pas jusqu'au dernier plateau, parce qu'on y est exposé aux avalanches. Le premier plateau par lequel nous venions de passer n'en est pas non plus exempt. Nous avions traversé deux de ces avalanches, tombés depuis le dernier voyage de BALMAT, & dont les débris couvroient la vallée dans toute sa largeur.

Mes guides se mirent d'abord à excaver la place dans laquelle nous devions passer la nuit; mais ils sentirent bien vite l'effet de la rareté de l'air. (Le baromètre n'étoit qu'à 17 pouces, 10 lignes $\frac{29}{32}$.) Ces hommes robustes, pour qui 7 ou 8 heures de marche que nous venions de faire ne sont absolument rien, n'avoient pas soulevé 5 ou 6 pellées de neige, qu'ils se trouvoient dans l'impossibilité de continuer; il falloit qu'ils se relayassent d'un moment à l'autre. L'un d'eux, qui étoit retourné en arrière pour prendre dans un barril de l'eau que nous avions vue dans une crevasse, se trouva mal en y allant, revint sans eau, & passa la soirée dans les angoisses les plus pénibles. Moi-même, qui suis si accoutumé à l'air des montagnes, qui me porte mieux dans cet air que dans celui de la plaine, j'étois

épuisé de fatigue en observant mes instrumens de météorologie. Ce mal-aise nous donnoit une soif ardente, & nous ne pouvions nous procurer de l'eau qu'en faisant fondre de la neige; car l'eau que nous avions vue en montant se trouva gelée quand on voulut y retourner; & le petit réchaud à charbon que j'avois fait porter servoit bien lentement 20 personnes altérées.

Du milieu de ce plateau, renfermé entre la dernière cime du Mont-blanc, au midi; ses hauts gradins à l'est & le dôme du Goûté à l'oueſt, on ne voit presque que de neiges; elles sont pures, d'une blancheur éblouissante, & sur les hautes cimes elles forment le plus singulier contraste avec le ciel presque noir de ces hautes régions. On ne voit là aucun être vivant aucune apparence de végétation; c'est le séjour du froid & du silence. Lorsque je me représentois le docteur PACCARD & Jaques BALMAT arrivant les premiers au déclin du jour dans ces déserts, sans abri, sans secours, sans avoir même la certitude que les hommes pûssent vivre dans les lieux où ils prétendoient aller, & poursuivant cependant toujours intrépidément leur carrière, j'admirois leur force d'esprit & leur courage.

Mes guides toujours préoccupés de la crainte du froid, fermèrent si exactement tous les joints de la tente, que je souffris beaucoup de la cha-

leur & de l'air corrompu par notre reſpiration. Je fus obligé de ſortir dans la nuit pour reſpirer. La lune brilloit du plus grand éclat au milieu d'un ciel d'un noir d'ébène; Jupiter ſortoit tout rayonnant auſſi de lumière, de derrière la plus haute cime à l'est du Mont-blanc, & la lumière reverbérée par tout ce baſſin de neiges étoit ſi éblouiſſante, qu'on ne pouvoit diſtinguer que les étoiles de la première & de la ſeconde grandeur. Nous commençions enfin à nous endormir, lorsque nous fûmes réveillés par le bruit d'une grande avalanche, qui couvrit une partie de la pente que nous devions gravir le lendemain. A la pointe du jour le thermomètre étoit à trois degrés au-deſſous de la congélation.

Nous ne partîmes que tard, parce qu'il fallut faire fondre de la neige pour le déjeûné & pour la route; elle étoit bue auſſitôt que fondue, & ces gens qui gardoient religieuſement le vin que j'avois fait porter, me déroboient continuellement l'eau que je mettois en réſerve.

Nous commençâmes par monter au troiſième & dernier plateau, puis nous tirâmes à gauche pour arriver ſur le rocher le plus élevé à l'est de la cime. La pente est extrêmement rapide, de 39 degrés en quelques endroits; partout elle aboutit à des précipices, & la ſurface de la neige

étoit si dure, que ceux qui marchoient les premiers ne pouvoient pas assurer leurs pas, sans la rompre avec une hache. Nous mîmes 2 heures à gravir cette pente, qui a environ 250 toises de hauteur. Parvenus au dernier rocher, nous reprîmes à droite à l'oueſt pour gravir la dernière pente, dont la hauteur perpendiculaire est à-peu-près de 150 toises. Cette pente n'est inclinée que de 28 à 29 degrés & ne présente aucun danger; mais l'air y est si rare que les forces s'épuisent avec la plus grande promptitude; près de la cime je ne pouvois faire que 15 ou 16 pas sans reprendre haleine, j'éprouvois même de temps en temps un commencemment de défaillance qui me forçoit à m'asseoir: mais à mesure que la respiration se rétablissoit, je sentois renaître mes forces; il me sembloit en me remettant en marche que je pourrois monter tout d'une traite jusqu'au sommet de la montagne. Tous mes guides, proportion gardée de leurs forces, étoient dans le même état. Nous mîmes deux heures depuis le dernier rocher jusqu'à la cime, & il en étoit onze quand nous y parvînmes.

Mes premiers regards furent sur Chamouni, où je savois ma femme & ses deux sœurs, l'œil fixé au télescope; suivant tous mes pas avec une inquiétude, trop grande sans doute, mais qui n'en étoit pas moins cruelle; & j'éprouvai un

sentiment bien doux & bien consolant, lorsque je vis flotter l'étendard qu'elles m'avoient promis d'arborer au moment où, me voyant parvenu à la cime, leurs craintes seroient au moins suspendues.

Je pus alors jouir sans regret du grand spectacle que j'avois sous les yeux. Une légère vapeur suspendue dans les régions inférieures de l'air me déroboit à la vérité la vue des objets les plus bas & les plus éloignés, tels que les plaines de la France & de la Lombardie; mais je ne regrettai pas beaucoup cette perte; ce que je venois voir, & ce que je vis avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes dont je désirois depuis si long-temps de connoître l'organisation. Je n'en croyois pas mes yeux, il me sembloit que c'étoit un rêve, lorsque je voyois sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables aiguilles, le Midi, l'Argentière, le Géant, dont les bases mêmes avoient été pour moi d'un accès si difficile & si dangereux. Je saisissois leurs rapports, leur liaison, leur structure, & un seul regard levoit des doutes que des années de travail n'avoient pu éclaircir.

Pendant ce temps-là mes guides tendoient ma tente, & y dressoient la petite table sur laquelle je devois faire l'expérience de l'ébullition

de l'eau. Mais quand il fallut me mettre à disposer mes instrumens & à les observer, je me trouvai à chaque instant obligé d'interrompre mon travail, pour ne m'occuper que du soin de respirer. Si l'on considère que le baromètre n'étoit là qu'à 16 pouces 1 ligne, & qu'ainsi l'air n'avoit guères plus de la moitié de sa densité ordinaire, on comprendra qu'il falloit suppléer à la densité par la fréquence des inspirations. Or, cette fréquence des inspirations. Or, cette fréquence accéléroit le mouvement du sang, d'autant plus que les artères n'étoient plus contrebandées au dehors par une pression égale à celle qu'elles éprouvent à l'ordinaire. Aussi avions-nous tous la fièvre, comme on le verra dans le détail des observations.

Lorsque je demeurois parfaitement tranquille, je n'éprouvois qu'un peu de mal-aise, une légère disposition au mal de cœur. Mais lorsque je prenois de la peine, ou que je fixois mon attention pendant quelques momens de suite, & sur-tout lorsqu'en me baissant je comprimois ma poitrine, il falloit me reposer & haleter pendant deux ou trois minutes. Mes guides éprouvoient des sensations analogues. Ils n'avoient aucun appétit; & à la vérité nos vivres, qui s'étoient tous gelés en route, n'étoient pas bien propres à l'exciter; ils ne se soucioient pas même

du vin & de l'eau-de-vie. En effet, ils avoient éprouvé que les liqueurs fortes augmentent cette indisposition, sans doute, en accélérant encore la vitesse de la circulation. Il n'y avoit que l'eau fraîche qui fit du bien & du plaisir, & il fallut du temps & de la peine pour allumer du feu, sans lequel nous ne pouvions point en avoir.

Je restai cependant sur la cime jusqu'à 3 heures & demie, & quoique je ne perdisse pas un seul moment, je ne pus pas faire dans ces 4 heures & demie toutes les expériences que j'ai fréquemment achevées en moins de 3 heures au bord de la mer. Je fis cependant avec soin celles qui étoient les plus essentielles.

Je descendis beaucoup plus aisément que je ne l'avois espéré. Comme le mouvement que l'on fait en descendant ne comprime point le diaphragme, il ne gêne pas la respiration, & l'on n'est point obligé de reprendre haleine. La descente du rocher au premier plateau, étoit cependant bien pénible par sa rapidité; & le soleil éclairoit si vivement les précipices que nous avions sous nos pieds, qu'il falloit avoir la tête bonne pour n'en être pas effrayé. Je vins coucher encore sur la neige a 200 toises plus bas que la nuit précédente. Ce fut là que j'achevai de me convaincre que c'étoit bien la rareté de l'air qui

nous incommodoit sur la cime ; car si c'eut été la fatigue, nous aurions été beaucoup plus malades, après cette longue & pénible descente ; & au contraire nous soupâmes de bon appétit, & je fis mes observations sans aucun sentiment de mal-aise. Je crois même que la hauteur où commence cette indisposition est parfaitement tranchée pour chaque individu. Je suis très-bien jusqu'à 1900 toises au-dessus de la mer, mais je commence à être incommodé lorsque je m'élève davantage.

Le lendemain, nous trouvâmes le glacier de la Côte changé par la chaleur de ces deux jours, & plus difficile encore à traverser qu'il ne l'étoit en montant. Nous fûmes obligés de descendre une pente de neige, inclinée de 50 degrés, pour éviter une crevasse qui s'étoit ouverte pendant notre voyage. Enfin, à 9 heures & demie nous abordâmes à la montagne de la Côte, très-contens de nous retrouver sur un terrain que nous ne craignons pas de voir s'enfoncer sous nos pieds.

Je rencontrai là M. Bourrit qui vouloit engager quelques-uns de mes guides à remonter sur le champ avec lui ; mais ils se trouvèrent trop fatigués, & voulurent aller se reposer à Chamouni. Nous descendîmes donc tous ensem-

ble gaiement au Prieuré où nous arrivâmes pour dîner. J'eus un grand plaisir à les ramener tous sains & saufs, avec leurs yeux & leur visage dans le meilleur état. Les crêpes noirs dont je m'étois pourvu & dont nous nous étions tous enveloppé le visage, nous avoient parfaitement préservés; au lieu que nos prédécesseurs étoient revenus presqu'aveugles, & avec le viage brûlé & gercé jusqu'au sang par la reverbération des neiges.

Notice des observations & des expériences faites sur la cime du Mont-Blanc, le 3. Août 1787.

Forme de la cime. On ne trouve point de plaine sur cette cime, c'est une arrête alongée, à-peu-près horisontale dans sa partie la plus élevée dirigée du levant au couchant, & descendant de part & d'autre dans ces deux directions sous des angles de 28 à 30 degrés. Du côté du midi la pente est fort douce, de 15 à 20 degrés, mais de 45 à 50 du côté du nord. Cette arrête est tout-à-fait étroite, & presque tranchante à son sommet, au point que deux personnes ne pourroient pas y marcher de front; mais elle s'arrondit en descendant du côté de l'est, & elle prend du côté de l'ouest la forme d'un avant-toit saillant au nord. Toute cette sommité est entièrement

rement couverte de neige, on n'en voit sortir aucun rocher, si ce n'est à 60 ou 70 toises au-dessous de la cime.

Neige de la cime. Sa surface est écailleuse, couverte en quelques endroits d'un vernis de glace; sa consistance est ferme, on y enfonce cependant un bâton, mais avec quelque difficulté. Les pentes de la cime sont couvertes d'une croûte de neige gelée, qui se rompt fréquemment sous les pieds, & au-dessous de cette croûte on trouve une neige folle & sans cohérence.

Rochers. Les plus élevés sont tous de granit; ceux du côté de l'est son mélangés d'un peu de stéatite, ceux du midi & de l'ouest contiennent beaucoup de schorl, & un peu de pierre de corne. Un des plus élevés à l'est présente des couches bien prononcées & à-peu-près verticales. M. le docteur Paccard avoit déjà fait cette observation. Les plus hauts que l'on rencontre, sont deux petits rocs de granit très-rapprochés l'un de l'autre, situés à l'est de la cime, & à 60 ou 70 toises au-dessous d'elle. On ne peut pas douter que le plus élevé des deux n'ait été depuis peu fracassé par la foudre; nous trouvâmes ses fragmens épars de tous côtés sur la neige nouvelle, à plusieurs pieds de distance. Je ne pus cependant y découvrir aucune bulle vitreuse,

sans doute, parce que toutes ses parties constituantes sont très réfractaires. Le rocher inférieur présente la forme d'une table horizontale lisse par-dessus. Cette table s'enfonce dans la neige du côté d'enhaut, mais elles s'élève au-dessus de sa surface du côté d'en-bas ou de l'est, de 4 pieds 8 pouces 6 lignes. Cette mesure exacte servira à décider dans la suite si ces neiges augmentent ou diminuent.

Animaux. Nous n'avons vu d'autres animaux que deux papillons, l'un étoit une petite phalène grise qui traversoit le premier plateau, l'autre étoit un papillon de jour que je crois être le *Myrtil;* il traversoit la dernière pente du Mont-Blanc à environ 100 toises au-dessous de la cime. Vraisemblablement ils avoient été portés là par les vents.

Végétaux. La plante parfaite, ou à fleurs distinctes que j'ai rencontrée à la plus grande hauteur, c'est la *Silene acaulis* ou le *Carnillet mousſier* de M. de la Marck: j'en trouvai une touffe fleurie dans le roc, près duquel je couchai à mon retour, environ à 1780 toises au-dessus de la mer. Mais j'ai vu de petits lichens tuberculés, jusques sur les rochers les plus élevés; & entr'autres le *ſulphureus* & le *rupeſtris* de *Hoffmann Enumerat. lichenum.*

Baromètre. J'avois pris pour ce voyage trois barometres, j'en laiſſai un au prieuré de Chamouni, à mon fils, pour qu'il fit des obſervations correſpondantes, & aux miennes, & à celles que M. SENEBIER avoit bien voulu ſe charger de faire à Genève. Je fis porter les deux autres ſur le Mont-Blanc, pour qu'ils ſe contrôlaſſent réciproquement. Le 3. Août, à midi, à 3 pieds au-deſſous de la cime du Montblanc ils étoient à 16 pouces, 0 ligne $\frac{144}{160}$ de ligne, correction faite de la condenſation du mercure par le froid, & de la petite différence qu'il y avoit entre les deux inſtrumens. Dans le même moment le baromètre de M. SENEBIER à Genève étoit, toute correction faite, à 27, 2. $\frac{1085}{1600}$. Le thermomètre à l'ombre étoit ſur le Mont-Blanc à 2 degrés 3 dixièmes au-deſſous de la congélation, & à Genève à 22, 6 au-deſſus. D'après ces hauteurs relatives du baromètre & du thermomètre, ſi l'on calcule la hauteur de la montagne ſuivant la formule de M. DE LUC, on trouvera 2218 toiſes au-deſſus du cabinet de M. SENEBIER au-deſſus du lac, c'eſt-à-dire, environ 13 toiſes. Donc la hauteur du Mont-Blanc ſur le lac ſeroit de 2231 toiſes ſuivant la première formule, & de 2285 ſuivant la ſeconde. Or, la meſure trigonométrique du chevalier SCHUCKBURCH, plus haute de 19 toiſes que celle de M. PICTET, donne au Mont-Blanc une hauteur in-

termédiaire entre ces deux, savoir 2257 toises au-dessus du lac. Ici donc, comme à l'ordinaire, la formule de M. DE LUC diminue trop la hauteur donnée par les logarithmes, & si dans ce cas-ci celle de M. TREMBLEY ne la diminue pas assez, la raison en est évidente. La couche d'air supérieure est beaucoup plus froide autour du Mont-Blanc qu'autour des autres montagnes, à cause des neiges & des glaces qui l'entourent presque dès sa base. Il faut donc pour lui une correction un peu plus grande que pour les autres montagnes. Au reste le chevalier SCHUCKBURCH n'a mesuré le Mont-Blanc que d'après des bases extrêmement petites, & même la plus grande de ces bases donne au Mont-Blanc 2261 toises, ce qui augmente l'écart de M. DE LUC, & diminue celui de M. TREMBLEY.

Le résultat de l'observation faite à Chamouni, par mon fils, se rapproche encore plus de la mesure du chevalier SCHUCKBURGH, lorsqu'on calcule cette observation d'après la formule de M. TREMBLEY. Une seconde observation que je fis à deux heures sur le Mont-Blanc, ne s'écarte pas non plus sensiblement de la première. On peut conclure de-là que le Mont-Blanc ne s'éloigne pas beaucoup de la hauteur que lui donne le chevalier SCHUCKBURGH: savoir, 2450 toises au-dessus de la mer.

Thermomètre de mercure, a boule isolée, suspendu à quatre pieds au-dessus de la cime à midi au soleil — 1, 3, à la même hauteur, mais à l'ombre du bâton auquel il étoit suspendu — 2, 3, & un autre thermomètre dont la boule étoit teinte en noir + 1, 9.

Les mêmes au même lieu à deux heures; au soleil — 1, 3, à l'ombre —, 2, 5, & le noir au soleil + 1, 9.

Hygromètre. J'en avois deux, je commençai par les renfermer dans une boëte humectée; ils vinrent comme dans la plaine à leur terme d'humidité extrême. Je les placai ensuite comme les thermomètres, l'un au soleil & l'autre à l'ombre du bâton auquel ils étoient suspendus. A midi au soleil, 44, a l'ombre 51. Cette différence est ici beaucoup plus grande qu'elle ne l'est ordinairement dans la plaine. A trois heures au soleil 46, à l'ombre 52. A Genève l'hygromètre étoit à midi à 76, 7, & au Prieuré à 73, 4.

Il suit de-là que sur le Mont-Blanc l'air contenoit six fois moins d'humidité qu'à Genève. Car d'après mes tables (*Essais sur l'Hygrométrie*, §. 180) un pied cube d'air à la température de — 2, 6 & au degré de sécheresse de 57 ° ne contient qu'un grain $\frac{7}{10}$ d'eau réduite en vapeur;

tandis que ce même pied cube à la température de 22, 6 & au degré de séchereſſe de 76, 7, en contient un peu plus de 10. Cette extrême ſéchereſſe de l'air étoit ſans doute une des cauſes de la ſoif ardente que nous éprouvions.

Electrometre. Les boules divergeoient de trois lignes, l'électricité étoit poſitive. Je fus étonné de ne pas la trouver plus forte; cela vient vraiſemblablement de la ſéchereſſe de l'air.

Ebullition de l'eau. L'eau bout a 68 degrés 993 millièmes d'un thermomètre armé d'un micromètre, où le mercure monte à 80 degrés lorſque le baromètre eſt à 27 pouces. L'eau est renfermée dans une bouilloire qui ſe chauffe par une lampe à eſprit de vin, conſtruite ſur les principes de M. ARGAND. Tout cet appareil a été conſtruit par M. PAUL avec la plus grande exactitude. Il fallut ſur le Mont-Blanc une demi-heure pour faire bouillir l'eau, tandis, qu'il ne faut à Genève que 15 à 16 minutes & au bord de la mer 12 ou 13. Dans le même appareil l'eau prit au bord de la mer le 22. Avril de cette année une chaleur de 81 °, 299; le baromètre corrigé à 28 pouces 7 lignes $\frac{82}{100}$ de ligne, ce qui fait 12 degrés 306 millièmes de différence.

Couleur du ciel. J'avois teint des bandes de papier avec du bleu d'azur de seize nuances différentes, depuis la plus foncée que j'avois nottée Nr. 1, jusques à la plus pâle possible, nottée Nr. 16; j'avois pris sur chacune de ces bandes trois quarrés égaux, & j'avois ainsi formé trois suites parfaitement semblables de ces nuances, je laissai l'une de ces suites à M. SENEBIER, l'autre à mon fils, & j'emportai la troisième. Le 3. Août à midi, le ciel au zénith à Genève paroissoit de la 7*me* nuance, à Chamouni entre la 5*me* & la 6*me*, & sur le Mont-Blanc entre la 1*ere* & la 2*me*, c'est-à-dire tout près du bleu de roi le plus foncé.

Vent. A la cime du Mont-Blanc il venoit directement du Nord, & il étoit incommode par son froid lorsqu'on étoit sur le tranchant de la cime, mais pour peu qu'on descendît du côté du midi; on ne le sentoit absolument point, on jouissoit d'une température agréable, & la plupart de mes guides dormoient ou se reposoient sur leurs sacs étendus sur le neige.

Déclinaison de l'aiguille aimantée. La même qu'au Prieuré.

Eau de chaux. Je la mêlai avec parties égales d'eau distillée, pour que s'il paroissoit une crême

de chaux, on ne fût pas dans le doute si elle étoit due à l'air fixe ou au rapprochement produit par l'évaporation. J'en remplis deux petits verres que je posai sur la cime, loin de la place que nous occupions, & en prenant bien garde à ne pas diriger sur eux ma respiration. Au bout d'une heure & trois quarts, je trouvai dans chacun des verres une pellicule couleur d'iris nageant à la surface de l'eau, qui commençoit à se geler sur les bords. Près de la mer, dans le même espace de temps, il se formit une croûte beaucoup plus épaisse.

Alkali caustique. Je trempai des bandes de papier dans de l'alkali végétal caustique, préparé par mon fils avec le plus grand soin; ces bandes en sortant de la bouteille ne faisoient aucune effervescence dans les acides; mais lorsqu'elles eurent été exposées à l'air sur la cime de la montagne pendant une heure & demie, elles se trouvèrent déssechées & firent alors une très-vive effervescence. J'avois cependant pris pour elles les mêmes précautions que pour l'eau de chaux. On ne peut donc pas douter qu'à cette hauteur l'air atmosphérique ne soit encore mélangé d'air fixe.

Ombres. Sans couleur.

L'odorat & le goût avoient là toute leur perfection: nous trouvâmes tous au vin & à nos alimens le même goût & la même odeur que nous leur avions trouvé au pied de la montagne.

Son. Un coup de piſtolet tiré ſur la cime ne fit pas plus de bruit qu'un petit pétard de la Chine n'en fait dans une chambre.

Viteſſe du pouls. Après 4 heures de ſéjour & de repos ſur la cime, le pouls de Pierre BALMAT battoit 98 pulſations par minute, celui de TETU mon domeſtique 112, & le mien 100. A Chamouni les mêmes dans le même ordre, 49, 60, 72.

Hauteur relative de la cime du Mont-Blanc. Les ſommités les plus élevées que je pûſſe découvrir, étoient le Schreckhorn dans le Grindelwald & le Mont-Roſa en Piémont; je les voyois l'un & l'autre ſous un angle de 30 minutes au-deſſous de l'horizon: or malgré l'abaiſſement du niveau vrai au-deſſous du niveau apparent, cet angle laiſſe encore au Mont-Blanc une ſupériorité décidée.

Je rapportai des flacons remplis d'air pris ſur ſa cime; mais je n'ai pas pu encore l'analyſer. Je pris auſſi de la neige dans le même deſſein.

Je me faisois le plus grand plaisir de répéter les belles expériences de M. Berthollet, & d'éprouver combien la vivacité de la lumière accélèreroit la décomposition de l'acide marin déphlogistiqué : nous en avions préparé de très-concentré, & j'en avois pris des flacons : avec quelque soin que je les eusse fermés, le gas s'échappa au point de décolorer le papier bleu dont je les avois enveloppés.

Je ne pus point faire d'expérience sur l'évaporation de l'eau, parce qu'elle se geloit même au soleil, & celle de l'éther exige des attentions soutenues qui ont échappé à ceux qui l'ont tentée, & que je n'étois pas en état de prendre.

Je fus obligé par la même raison de renoncer à des expériences nouvelles que j'avois projetées sur la transparence de l'air. Mais j'espère de réparer ces omissions. M. Exchaquet a découvert, à l'est du Mont-Blanc, un grand plateau élevé de 18 à 1900 toises, & dans une situation très-avantageuse pour des expériences. On trouve sur ces bords quelques rochers où l'on pourra se construire des abris; & comme à cette hauteur je ne suis point incommodé par la rareté de l'air, j'irai m'y établir avec mon fils; nous préparerons là sur-le-champ notre acide marin; nous y passerons quelques jours, & nous espérons d'y faire diverses observations intéressantes.

POST-SCRIPTUM.

Je n'ai point vu la Mer du haut du Mont-Blanc; mais comme plusieurs personnes m'ont demandé si je l'avois vue, j'ai eu la curiosité d'examiner si cela possible. Le Mont-Blanc étant élevé de 2450 toises, sa cime doit être visible, abstraction faite de la réfraction, à la distance de 126600 toises, ou de 63 petites lieues de France. La réfraction augmente cette distance d'environ 5 lieues & la porte ainsi à 68. Or les bords du golfe de Gênes où la mer se rapproche le plus du Mont-Blanc en sont éloignés d'environ 112000 toises. On pourroit donc voir, non-seulement le bord de la mer, mais jusques à 12 lieues au-delà s'il n'y avoit que des plaines entre le Mont-Blanc & la mer, & si, ce qui n'est guères probable, l'œil pouvoit distinguer l'eau de la terre à la distance de 56 lieues. Mais comme tout ce golfe est bordé de montagnes, j'ose assurer qu'il est impossible qu'on découvre la mer. Quant aux montagnes qui la bordent on peut certainement les voir; car j'ai bien cru reconnoître le Mont-Blanc du haut de la montagne de Caume située à 2 lieues au nord de Toulon. Il est vrai que cette montagne, d'après mon observation du baromètre, est élevée au moins de 400 toises au-dessus du niveau de la mer.

Voici les noms des guides qui m'ont accompagné à la cime du Mont-Blanc.

Jaques Balmat, dit *le Mont-Blanc.*
Pierre Balmat } mes guides ordinaires.
Marie Coutet }
Jaques Balmat, domestique de Mde. Couteran.
Jean-Michel Cachat, dit *le Géant.*
Jean-Baptiste Lombard, dit *Joraſſe.*
Alexis Tournier.
Alexis Balmat.
Jean-Louis Dévouaſſou.
Jean-Michel }
Michel }
François } Dévouaſſou, frères.
Pierre }
François Coutet.
. . . Ravanet.
Pierre-François Favret.
Jean-Pierre Cachat.
Jean-Michel Tournier.

12.

Mélanges.

Lettre de M. le comte de Buffon, à Mad. la marquise de Sillery.

Ma noble fille!

Je viens de lire votre nouvel ouvrage avec tout l'empressement de l'amitié, & cette curiosité qui se renouvelle à chaque article d'un livre fait de main de maître. Prédicateur aussi persuasif qu'éloquent, lorsque vous présentez la religion & toutes les vertus avec le stile de Fénélon & la majesté des livres inspirés par Dieu-même, vous êtes un ange de lumiere; & lorsque vous descendez aux choses de ce monde, vous êtes la premiere des femmes & la plus aimable des philosophes. J'ai lu avec attendrissement les éloges dont-vous me comblez, & j'accepte avec bien de la reconnoissance cette place que vous avez créée pour moi seul; mais j'en rends l'hommage tout entier à cette amitié qui fait ma gloire & le désespoir de mes rivaux.

Lorsque vous avez peint certains prétendus philosophes, vous n'avez pas laissé échapper un seul des traits qui les caractérisent; vous avez mis

dans l'ombre tout ce qui devoit y être. Voilà, mon adorable & noble fille, ce que je pense de votre ouvrage. Je vous en félicite avec cette sincérité & cette tendre & respectueuse affection, que je vous ai vouée pour la vie.

Il y a tout au plus quelques mois, qu'un laboureur du village de Lambre, à une demi-lieue de Douay, du côté de la route de Cambray, alla se promener seul sur ses terres. A l'aspect d'un beau tapis de verdure, qu'ombrageait un bois touffu, il s'asseoit, fait une lecture & s'endort. Il y avait un quart-d'heure qu'il goûtait sur ce gazon la douceur du sommeil, lorsqu'une piquure à la joue droite le réveilla en sursaut; la douleur fut vive pour l'instant; mais elle cessa bientôt, & fit place à une légère démangeaison. Le dormeur, en se réveillant, porta la main brusquement, quoiqu'encore tout assoupi, à l'endroit où il se sentit blessé; il regarda autour de lui & ne vit rien, d'où il conjectura qu'une mouche pouvait être l'auteur de ce mal. Il se lève, & retourne chez lui, en continuant sa lecture. Sa femme & ses enfans, appercevant une petite tache violette sur sa joue, lui demandent ce qu'il a, d'où cela peut lui venir. — Oh! ce n'est rien, mes enfans, ce n'est rien, une mouche m'aura piqué; je n'en sais pas davantage. Il

soupe tranquillement avec sa famille, & va se coucher. Le lendemain matin, comme on était accoutumé à le voir levé avant tous les autres, on est étonné de son silence; on monte à sa chambre, & on l'apperçoit, étendu sur son lit, exhalant déja les soupirs de la mort; sa tête était augmentée des trois quarts; & tout le corps s'enflait à vue d'œil; ses enfans, effrayés, envoyent chercher chirurgiens & médecins. . . „Que faites vous, leur dit-il d'une voix embar„rassée? qu'on aille chercher mon confesseur, „& sur le champ; c'est tout ce qu'il me faut „maintenant.„ Le confesseur arrive; &, dans le même instant, le malade expire dans des tourmens affreux. A peine est-il mort, que son corps tombe en lambeaux; la visite des médecins n'éclaircit pas le mystère; les uns crurent qu'une vipère avait causé cette catastrophe; les autres l'attribuèrent à un scorpion; tous s'accordèrent à dire que l'insecte, quel qu'il fût, avait attaqué une veine, & que le poison, s'insinuant dans la masse du sang, l'avait corrompue en peu d'heures. . . Cette malheureuse victime d'une imprudence ordinaire à tant d'autres, était un des plus riches fermiers de la Flandres, chéri de sa famille, & regretté de tous ceux qui avaient affaire à lui; son nom est Carpenrier; cet évènement, tout nouveau, vaudra mieux qu'une dissertation éloquente pour empêcher les promeneurs qui

auraient envie de dormir sur l'herbe, en pleine campagne, de succomber à la tentation.

Un curé des environs de Lille, très-économe, & Gascon d'origine, fut visité par trois de ses compatriotes, officiers de dragons; qui, étant venus en garnison dans cette ville, & apprenant qu'un ecclésiastique de leur pays avait une cure en Flandres, allèrent lui demander à dîner. Ce curé n'avait qu'un défaut; c'est l'avarice. En voyant arriver son monde, il dit à Marie-Jeanne. „Marie-Jeanne! dis à ces messieurs que je suis „absent; je vais me cacher.„ Il monte aussi-tôt à son grenier, s'enfonce sous un tas de mesures d'avoine, s'y couche tout de son long, de sorte qu'on ne lui voyait plus que la tête; pour parer à cet inconvénient, il prend le picotin, qui sert à mesurer l'avoine, & le met sur sa tête en guise de chapeau, de manière que ce picotin paraissait naturellement renversé sur l'avoine, & que le curé était caché sous l'avoine, des pieds jusqu'à la tête. . . Les trois officiers n'en croyent point ce que leur dit Marie Jeanne. „Oh! c'est une „ruse; il y est sûrement; nous allons le chercher „par-tout.„ Et les voilà à fureter de la cave au grenier; c'est ici que nous les attendons; pendant qu'ils mettent tout sens dessus dessous dans ce grenier, voilà le curé, à qui il prend envie d'eter-

d'éternuer; voilà le Picotin qui éternue; voilà le curé trahi & reconnu. „Ah! le voilà donc, „ce curé! Voyez sa lésinerie! qu'est-ce qu'il fait-„là? . . — Mille pardons, messieurs, de mon „impolitesse; mais je suis incommodé d'une at-„taqué de nerfs; mon médecin m'avait ordonné „un bain, & jé prénais un bain d'avoine.„

Le chevalier & le jockei.

Le *chevalier.* Où avez-vous servi, mon ami? Le *jockei.* Chez une actrice insolente, mais insolente comme on ne l'est pas. — Pourquoi en êtes-vous sorti? — Parce que j'ai été rossé par plusieurs auteurs en colère. — De quoi étaient-ils en colère? — De ce que l'actrice faisait la grande dame avec eux. — Erait-ce votre faute, à vous? — C'est que madame n'était pas si fière avec moi. — Comment donc? — Elle feignait d'être au dessus d'un duc & pair, & elle était fort-aise d'aller de pair avec moi; elle faisait semblant de protéger les talents, & elle ne trouvait de conversation analogue à son esprit, que la mienne & celle de quelques autres laquais, ses meilleurs amis. — Bon! vous mentez! — Je dis la pure vérité. — Que savez-vous faire? — Me tenir debout dans l'antichambre. — Et puis? — Porter des billets doux à six soupirants à la fois. — Et puis? — Recevoir des

gratifications pour ma maîtresse & pour moi. — Et puis? — Monter derrière un cabriolet. — Et puis? — Voir la foule des honnêtes gens à pied, saisis d'épouvante, s'écarter devant la voiture, & maudire de bon cœur une invention, qu'ils appellent *infernale*. — Savez-vous passer de sang-froid sur le corps d'un malheureux piéton? Et sentiriez-vous sous la roue un bras ou une jambe se rompre & se briser, sans vous déferrer, sans quitter votre poste? — Il est certain que cela cause d'abord un certain bouleversement dans la machine; mais on s'y fait. Tout ce que je crains souvent, c'est le ressentiment d'un fantassin, qui pourrait faire retomber sur mon dos ce qui convient au dos du maître. — Qu'avez-vous à craindre? On ne peut pas raisonnablement s'en prendre à vous; c'est vous, qui criez *garre*, mais c'est moi, qui écrase. — Si vous vouliez, monsieur, me montrer votre privilège!

L'abbé * * * est dans les prisons de Vénise: il a été arrêté à la suite d'un vol avec effraction. C'est celui qui assassina son frère à Paris l'année dernière. On ajoute qu'il a assassiné sa maîtresse, sa complice, & fugitive avec lui. Un inspecteur de police vient de partir pour aller chercher ce

monstre. Il a ordre de l'amener à *Pierre Encise*, où il sera enterré vivant dans un cachot.

Un colporteur de Paris, en publiant l'arrêt de rappel du parlement, s'étoit avisé d'orner son chapeau d'un laurier fané, attaché avec des rubans bleus, blancs & rouges. Bientôt parurent les marchands de chansons avec des branches de laurier bien vert, & mille nœuds de rubans de trois couleurs.

Les vues patriotiques de *Louis XVI.* ont dicté cet ingénieux *rebus*.

Les vertus de Henri 4.
La bienfaisance de Louis 14.
Se trouvent en Louis 16.

13.

De l'origine des langues.

„Qui a-t-il de si étonnant, nous dit Lucrece, „que l'espèce humaine se serve de la langue & „de la voix, pour peindre les diverses impressions „faites sur les organes de ses sens, puisque les „animaux les plus sauvages savent diversifier „leurs tons, selon les passions de crainte, de „douleur, de joie, de plaisir qui les agitent. „Entendez les sons moîleux de cette meute ani„mée par les fumées de l'animal; voyez-la dé„couvrir le brillant émail de ses dents. Que cette „expression du plaisir, diffère de ces cris per„çans, de ces aboiemens terribles, par lesquels „ces dogues exhaloient leur fureur! Regardez „cette mère caresser ses petits d'une langue lé„gère, les agiter mollement, les relever, les re„lever, les tenir suspendus, les mordre sans les „blesser: écoutez ces sons demiformés, expres„sion de sa joie, de sa tendresse maternelle. Ce „n'est pas ainsi que, frappée par un homme bar„bare, ou cherchant son maître sous des voûtes „désertes, ses sons plaintifs, ses aboiemens aigus, „exprimoient sa douleur. Admirez l'impatience „de cette cavale, à l'aspect de l'époux qui lui est „destiné, tandis que le feu s'exhale des narines

„de son jeune amant, que ses jarrets nerveux „frappent & la terre & les arbres qui l'environ„nent. Observez les nuances diverses des sons „qui peignent le désir, & de ceux qui accom„pagnent la jouissance. Combien l'expression de „l'amour est elle différente de ces frémissemens „hardis, par lesquels il sembloit provoquer les „dangers, quand ses vastes narines s'ouvroient „au bruit des armes! Parmi l'immense variété „des oiseaux, distinguez les éperviers, les oiseaux „de proie, les plongeons, qui cherchent leur vie „dans les abîmes de l'onde salée; observez les „diverses modulations de leurs voix, quand ils „se disputent la nourriture, s'efforçant de rete„nir la proie qu'on veut leur ravir, ou que partie „d'entr'eux qui changent de climat avec les sai„sons, annoncent, par des sons rauques, la pro„ximité de leur départ; voyez l'éternelle cor„neille, & les troupes nombreuses des corbeaux, „demander la pluie, & quelquefois appeler les „tempêtes.„

„La voix est, dans tous les animaux, le signe des sensations; mais dans l'homme, elle est encore celui de la pensée, de la volonté.

Reportons-nous à la première société de ces deux êtres jetés par le créateur sur la surface du globe, destinés à se consoler dans leurs tra-

vaux, à partager leurs plaisirs, doués l'un & l'autre de la faculté de combiner leurs sensations, de les comparer, de choisir entre les motifs qui les déterminent. Etonnés de leur existence, ils jetent l'un sur l'autre de tendres regards; les signes sont les premiers organes de leurs pensées, & de leurs désirs.

„Ainsi l'enfant montre avec le doigt, & semble s'élancer sur l'objet de ses vœux.„

Cette langue des signes nous est commune avec les autres animaux, „car chaque être connoit sa force, avant de pouvoir en abuser. Le „jeune taureau sent les armes que la nature lui „destine, avant qu'elles s'élevent sur son front; „il frappe la terre à coups redoublés, & comprime les membranes qui s'opposent à la sortie „de ses cornes; les petits des lions & des panteres aiguisent leurs dents & leurs ongles à peine „formés; l'oiseau agite ses ailes encore couvertes d'un léger duvet, & semble hâter, par ses „désirs, le secours que la nature lui destine.„ Mais l'être intelligent ne tarde pas à peindre, par des sons articulés, tous les objets de la nature.

Telle est la sublime idée que la plus ancienne histoire, qui soit parvenue jusqu'à nous, nous

fournit avec cette majeſtueuſe ſimplicité qui la caractériſe.

„Le Seigneur-Dieu, ayant formé du limon „de la terre tous les animaux, tous les oiſeaux du „ciel, les amena à Adam, pour qu'il leur don„nât des noms; car tous les noms qu'Adam „donna aux animaux, ſont ceux qui leur con„viennent.„

Remarquez la liaiſon intime de l'uſage de cette faculté, avec cette autre vérité conſolante pour l'humanité, qui nous apprend que tous les hommes ſont freres, qu'ils ſortent tous d'une même tige, dont les branches ſe ſont étendues ſur la ſurface de la terre.

Que le philoſophe de Genève, copiant Horace, peigne les hommes errans dans les forêts épars ſur la ſurface du globe comme de vils troupeaux, ſe nourriſſant de glands, ſillonnant la terre avec leurs ongles pour ſe creuſer des repaires qui les mettent à l'abri de l'intempérie des ſaiſons, parvenant avec lenteur à s'aider des branches des arbres, pour combattre les bêtes féroces, pour leur enlever leur proie, pluſieurs ſiecles écoulés avant qu'ils ſoient parvenus à s'entendre, à ſe communiquer leurs ſentimens, leurs penſées, leurs volontés, déterminés enfin,

par le besoin de secours réciproques, à vivre en société, la paix affermie sur des fondemens solides, des cités puissantes élevées au sein de la confusion universelle, des loix établies pour assurer les propriétés, pour réprimer la violence par l'autorité publique, pour effrayer l'assassin, le voleur, l'adultère, j'admire, dans ce tableau, la fertile imagination du poëte; mais ce langage est-il celui du philosophe, de l'observateur de la nature?

Ce n'est pas moi, mais le plus fidéle disciple d'Epicure qui répondra à votre système. "Si l'ex-„pression des sensations, des pensées, des volon-„tés, étoit postérieure à la multiplication de „l'espece humaine, si elle étoit due au génie d'un „inventeur, comment cet homme isolé fût-il „parvenu à réunir ses semblables? comment les „eût-il déterminés à adopter les noms qu'il lui „eût plu de donner à tous les êtres? La persua-„sion a-t-elle accès dans des ames obstruées par „une incurable sur dité? les hommes se fussent-„ils laissés étourdir par de vains sons, dont ils „n'eussent connu ni l'application, ni l'usage?„

Conclurons-nous de ce raisonnement avec Lucrece, qu'il existe une langue innée, aussi naturelle à l'homme, pour exprimer le sentiment, la pensée, la volonté, que les cris le sont aux

animaux ? Non ſans doute. Comment cette langue, ſi elle eût exiſté, ſe ſeroit-elle perdue? comment les traces s'en ſeroient-elles effacées?

La nature nous a d'autant moins donné, qu'elle nous a mis en état de plus acquérir. Il n'eſt point d'idées innées ; nous n'apportons, en naiſſant, que la faculté de combiner nos ſenſations, de les comparer, de déterminer notre volonté par les motifs que le jugement & la réflexion nous fourniſſent ; il n'est donc point de langue naturelle, autrement l'effet exiſteroit avant la cauſe, le ſigne avant l'objet qu'il est deſtiné à repréſenter. Mais il fut une langue primitive, que la néceſſité d'exprimer les objets de leurs deſirs, de ſe communiquer leurs ſenſations, leurs penſées, leurs volontés, inſpira à ces deux êtres, que l'auteur de la nature avoit placé ſur la terre pour devenir la tige commune de toutes les races d'hommes, langue oubliée peut-être aujourd'hui, méconnoiſſable par les modifications qu'elles a éprouvées, dont toutefois nos langues modernes elles-mêmes conſervent l'empreinte. Delà, ces ſons imitatifs qu'on rencontre dans toutes ; delà, cette ſorte de généalogie des langues anciennes & modernes, que notre inſuffiſance, pour remonter à leur ſource, nous empêche ſeule de reconnoître. Comment cette langue primitive s'est-elle perdue?

Par l'effet naturel de la dispersion des enfans d'Adam, par l'influence des climats sur l'organe de la parole, par celle des mœurs & des coutumes sur les idées, sur les pensées, sur les désirs, sur les volontés. Des sensations plus fines, des idées moins vives, des mœurs plus adoucies, souvent la ruse substituée à la force, entraînèrent l'altération des mots nouveaux devenue nécessaire pour exprimer des idées neuves, occasionna des mélanges, des compositions; c'est la cause de la pauvreté des langues des sauvages, de leur énergie, & de la richesse, du nombre, de l'harmonie, quelquefois de la mollesse des langues des peuples policés. Si la figure des hommes a éprouvé des variétés, des altérations telles que l'observateur attentif a peine à démêler, dans cette confusion, le type primordial de la nature, comment l'organe de la parole si flexible & si tendre, comment ces signes si légers produits par les sons, n'eussent-ils pas éprouvé des altération plus difficiles à reconnoître!

„Tous les hommes n'avoient qu'une „langue, . . . venez, dit l'éternel, renversons „leurs projets, confondons leur langage, qu'ils „ne s'entendent plus l'un l'autre.„

O vous, que l'amour de l'humanité a engagé dans un travail immense, pour faire germer les

connoissances utiles dans ces êtres que la privation de deux sens sembloit réduire à une incurable imbécillité, vous, dont le génie a reconnu & classé ces signes primitifs, à l'aide desquels, chez tous les peuples, dans toutes les langues, nos premiers instituteurs appliquent aux mots les idées intellectuelles, c'est à vous qu'il appartiendroit de nous dire comment la parole matérielle parvint à exprimer le passé, le présent, le futur, les pensées, les desirs, les volontés; c'est à vous qu'il appartiendroit de nous découvrir les erreurs dans lesquelles nous engage trop souvent l'impossibilité de peindre de tels objets, que par approximation de ceux qui tombent sous nos sens.

Ainsi, dans toutes les langues, ces mots, *sensibilité*, *sentiment*, *sensation*, & ceux qui leur correspondent, expriment & l'impression faite sur l'organe de nos sensations, & le sentiment excité dans le centre unique, indivisible, qui les réunit, qui les compare, qui les juge, confondrai-je, par cette raison, le mécanisme de mes organes avec le sentiment qu'il excite en moi?

14.

Hiſtoire des quatre Sultanes, de Citor.

Baſſiry venoit de monter ſur le trône de Citor, & après avoir donné ſes premiers ſoins aux affaires de ſes états & au bonheur de ſes peuples, il ſe délaſſoit dans l'entretien des ſavans & des voyageurs, & récompenſoit magnifiquement tous ceux qui lui apportoient quelque rareté digne d'orner le plus riche cabinet que jamais roi eût poſſédé.

Un jour qu'il donnoit audience, un homme d'une figure vénérable ſe préſente devant lui, ſuivi de deux eſclaves qui portoient une caiſſe de cedre, où étoit renfermée une ſtatue d'albâtre : l'étranger lui en vanta les merveilleuſes propriétés, & irrita tellement la curioſité du monarque, qu'il ſe hâta de terminer l'audience & fit paſſer cet homme dans ſon cabinet : les deux eſclaves ouvrirent la caiſſe, placèrent la ſtatute ſur une table d'or, & ſe retirèrent; Baſſiry le preſſa de ſatisfaire à ſon empreſſement, & l'étranger qui ſe nommoit, Abouzanam, prit la parole en ces termes :

Seigneur, un manuscrit Arabe m'apprit, il y a deux ans qu'un roi de l'Arabie maître d'un puissant empire & possesseur des plus grandes richesses, avoit tellement irrité la colere de Dieu par son orgueil, qu'un ange exterminateur avoit fait en un moment périr ce prince avec tout son peuple, & rendu invisible la ville qu'il habitoit, se réservant seulement de la faire voir de tems en tems à quelque fidele, pour conserver la mémoire d'une si terrible punition.

A cette lecture, j'éprouvai un violent désir de voir cette ville, & pour cet effet j'entrepris le voyage de la Mecque, espérant obtenir dans ces saints lieux cette grace signalée de notre saint prophete; mon espérance ne fut point trompée; après avoit adoré Dieu sur le tombeau de Mahomet, je me rendis sur la montagne d'Ararat, pour visiter un saint Musulman dont la réputation s'étendoit dans toute l'Arabie.

Aussi-tôt qu'il me vit: Abouzanam, me dit-il, je sais le sujet de ton voyage: notre prophete a exaucé ta priere, j'ai ordre de te conduire à la ville bâtie par Schédan: partons, sans différer un moment. Nous prîmes aussi tôt le chemin de la plaine d'Ader, & après avoir marché longtems, la fatigue & la chaleur nous obligerent de nous coucher à l'ombre d'un petit buisson, où le sommeil ne tarda pas à nous surprendre.

A notre réveil, nous nous trouvâmes avec surprise aux portes d'une ville que nous ne connoissions pas, mais que nous reconnûmes bientôt pour celle que nous cherchions: après avoir parcouru les rues désertes, mais remplies d'édifices superbes, nous arrivâmes au palais du roi: tout y étinceloit d'or & de pierreries; ce qui fixa le plus mon admiration, ce fut un cabinet d'une richesse immense, où l'on remarquoit tous les ouvrages merveilleux faits par les génies: cette statue d'albâtre frappa mes régards par sa simplicité; le saint Musulman devinant alors ma pensée, fors, me dit-il Abouzanam, fors de ton erreur: cette statue n'est pas aussi peu importante que tu le penses: elle est au contraire un des plus précieux ouvrages qui soient dans ce palais: ennemi de la flatterie & du mensonge, elle rougit lorsqu'elle entend flatter le vice, comme une jeune vierge dont une pudeur touchante colore les joues à l'aspect d'un homme, & se met à rire au moindre mensonge que l'on profère devant elle: il seroit à souhaiter que tous les rois de la terre en eussent une pareille; ils connoîtroient plus souvent la vérité qui craint de se montrer devant eux.

Je brûlois, seigneur, du désir de posséder cette statue, & le bon Musulman m'apprit que notre grand prophete permettoit à tous ceux qui

avoient le privilége d'entrer dans cette ville, d'emporter quelque curiosité : cette permission me combla de joie ; quelque pesante que fût la statue, je la chargeai sur mes épaules, & je l'emportai chez moi ; elle n'a point démenti ce que m'en avoit dit le saint hermite : mais j'ai fait réflexion qu'elle pouvoit être plus utile aux rois qu'à un simple particulier, & la réputation de prudence & d'amour pour la vérité qui distingue votre majesté, m'a déterminé à venir vous l'offrir.

Bassiry ne savoit comment payer un si rare présent : mais le généreux Abouzanam ne voulut rien accepter, & se contenta de demander au prince la permission de rester auprès de lui, pour admirer sa sagesse & ses vertus : le roi de Citor, encore plus surpris de son désintéressement, fut charmé de s'attacher un homme aussi sage, & le fit son premier visir.

Après plusieurs épreuves dont il fut satisfait, Bassiry, sans faire connoître à personne la vertu, de la statue, la fit poser dans un grand sallon carré où il donnoit ses audiences, & dont chaque angle étoit terminé par un pavillon : le premier avoit vue sur un fleuve, l'autre sur les écuries du troisième on appercevoit la cour des cuisines, & du quatrième le corps de logis où logeoient ses gardes.

La ſtatue augmenta encore la réputation de ſageſſe dont jouiſſoit le roi de Citor, & ſes peuples, heureux ſous ſon régne, & dèſirant de voir ſa poſtérité ſe perpétuer ſur le trône, le preſſerent de leur donner une reine; Baſſiry ſe rendit à leurs inſtances, & ſon ſerrail fut bientôt rempli des plus belles filles de l'Aſie qui, par l'ordre du ſouverain, furent préſentées devant lui ſans faſte & ſans parure, mais toutes habillées en blanc, & les cheveux nattés d'un ruban de la même couleur.

Trois de ce jeunes filles fixerent le choix de Baſſiry, qui voulut encore en recevoir une de la main d'Abouzanam, & les quatre Sultanes furent remiſes ſur le champ entre les mains de leurs eunuques & de leurs femmes, & menées chacune dans un des pavillons.

Il avoit réſolu, avant de prendre une épouſe, de conſulter ſon oracle: & pendant trois mois il n'eut pas lieu de ſe repentir de ſon choix; il ne vit rire ni rougir la ſtatue: mais un jour étant avec Sumboul, une des quatre Sultanes, il lui jetta en badinant une poignée de roſes; à l'inſtant Sumboul tombe évanouie: le roi allarmé de ſon état, eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ſes eſprits, enfin elle rouvre les yeux, & le monarque lui demande ſi elle avoit pour les roſes une antipathie ſi violente que l'odeur la fit trouver

ver mal: Sumboul répondit d'un air enfantin, que ce n'étoit point averſion, mais délicateſſe: ces feuilles de roſe l'avoient bleſſée, & une entr'autres l'avoit frappée ſi rudement à la tempe, que la mort avoit penſé ſuccéder à l'évanouiſſement.

Sumboul ſoutint avec un très grand ſérieux ce qu'elle venoit d'avancer, & l'étonnement du roi redoubla, lorsqu'il la vit ſe couvrir précipitamment le viſage, comme ſi cette ſtatue eût été une perſonne animée: Baſſiry en ce moment jetta les yeux ſur la ſtatue, & la voyant rire, ne douta plus de la fourberie de cette femme: il diſſimula cependant, & réſolut de l'éprouver à la premiere occaſion; il la renvoya à ſon appartement qui donnoit ſur les écuries.

Cinq ou ſix jours après ce monarque fit appeller Uzum, la ſeconde de ces femmes: elle n'étoit pas moins délicate; car elle prétendit s'être cruellement piquée à un des poils de la robe bordée d'hermine que portoit le roi; puis affectant de prendre la repréſentation du prince dans une glace pour un autre que lui, elle ſe cacha promptement avec un éventail garni de plumes: pour le coup Baſſiry n'eut pas beſoin du témoignage de la ſtatue, & la renvoya dans

le pavillon d'où l'on appercevoit la cour des cuisines.

Il n'eut pas lieu d'être plus content de la troisième, qui s'appelloit Fonduk: elle vint vers lui, de l'air le plus tendre & le plus empressé, & le trouva à une fenêtre du sallon d'où il s'amusoit à jetter du pain dans un bassin rempli de gros poissons: elle paroissoit fort occupée à les considérer, lorsqu'elle baissa tout d'un coup son voile avec précipitation: Bassiry étonné, lui en demanda la cause: elle lui répondit, qu'un gros brochet mâle venoit de la regarder avec attention, & que sa pudeur souffroit d'être vue par d'autres yeux que ceux de sa majesté: les ris de la statue prouverent au roi que Fonduk ne valoit pas mieux que les deux autres: il ne lui témoigna pourtant aucun soupçon sur le rafinement de ses scrupules, & Fonduk rentra dans son appartement, dont la vue donnoit sur le fleuve.

La quatrieme sultane, nommée Abelmesche, avoit été choisie par le visir Abouzanam, & l'épreuve fut plus heureuse pour elle que pour les autres: le roi eut tout sujet d'être content de sa sagesse & de sa douceur, & la statue ne fit aucun mouvement: convaincu de la sincérité de son attachement, il résolut de l'épouser

après avoir renvoyé les trois autres & ce qui lui arriva bien-tôt, acheva d'éteindre dans son cœur l'affection qu'il leur avoit portée.

Une nuit que Sumboul étoit auprès de lui, le roi s'endormit d'un profond sommeil : en se réveillant, il ne la vit plus à ses côtés: toutes les portes de l'appartement étoient fermées, la fenêtre seule pouvoit lui avoir donné un passage : le roi s'apperçut bientôt qu'elle n'étoit que poussée légèrement, & y trouvant une échelle de soie, il s'en servit pour descendre, & vit de loin de la lumière dans ses écuries dont il s'approcha.

Oserons-nous bien dire ce que le roi de Citor y trouva? c'étoit l'indigne Sumboul qui étoit sortie des bras d'un prince jeune & aimable, pour passer dans ceux d'un vil palfrenier; le premier mouvement du monarque irrité, fut de mettre en pièces cette malheureuse, & son amant: mais différant sa vengeance, il retourna dans son lit, feignit de dormir, & fut bientôt rejoint par Sumboul, qui vint se coucher sans faire de bruit.

Uzum n'étoit pas plus sage, & la nuit suivante, Bassiry, qui affectoit un profond sommeil, la vit se relever doucement, prendre une

ſimple robe de gaze, & deſcendre par un petit eſcalier dont il croyoit ſeul avoir la clef: il la ſuivit pas à pas, & trouva qu'un eſclave noir, des plus affreux, employé aux plus baſſes fonctions de la cuiſine, étoit le galant qui le doubloit: il eut la même modération, & ſe retira ſans troubler leurs plaiſirs.

Le prince uſa du même moyen, pour juger de la vertu de Fonduk: elle ſe leva, comme les deux autres, & ouvrit une petite porte qui donnoit ſur le fleuve: là dépouillant une légère robe de taffetas, elle s'attacha ſous les bras une paire de calebaſſes qu'elle tira de deſſous un rozier, & ſe jettant en ſimple caleçon dans le fleuve, elle le traverſa, & ſe rendit à une petite cabane, où demeuroit un jeune pêcheur.

Baſſiry la ſuivit, paſſa le fleuve à la nage & ne put douter de ſon déshonneur. Reſtoit Abelmeſche la quatrieme ſultane, & le roi, réſolu de l'éprouver, reſſentoit quelque inquiétude: elle redoubla lorsqu'il la vit la nuit ſuivante ſe lever d'auprès de lui: mais ce fut pour paſſer dans un cabinet, où elle ſe mit en prieres pendant près d'une heure, & pour revenir enſuite trouver le roi: alors le ſultan perſuadé de ſa vertu, prit la réſolution de l'épouſer, après avoir fait périr les trois perfides ſultanes d'un genre de mort fort extraordinaire.

Sumboul, pour aller trouver son amant étoit obligée de passer par une petite écurie, où l'on tenoit attaché un mulet d'une force & d'une fureur effrayante: le roi ordonna de le laisser en liberté dans son écurie, & fit retenir, sous quelque prétexte, le vil objet de la tendresse de la sultane: elle ne passoit guère de nuit sans aller trouver sont amant: elle s'y rendit la nuit suivante: mais le mulet détaché se jetta sur elle & la déchira en morceaux.

Les deux autres n'eurent pas un meilleur sort: le roi de Citor fit enlever les marches de l'escalier qui conduisoit aux cuisines; & Uzum en voulant descendre, se rompit le col dans l'obscurité. Il avoit remarqué le lieu où Fonduk alloit prendre ses calebasses: il les perça en plusieurs endroits: à peine la malheureuse se fut-elle abandonnée au fleuve, qu'elle fut engloutie, & alla éteindre dans les eaux ses criminelles ardeurs.

Le souverain de Citor, bien vengé, fit assembler son Divan, apprit à ses Visirs la conduite des trois sultanes, leur punition & la sagesse d'Abelmesche, la prit pour épouse, & pendant un long regne qui ne vit jamais sa vertu se démentir, eut d'elle une nombreuse postérité qui hérita de sa prudence & de son discernement.

graces à la propriété merveilleuse de la statue. Enfin ce merveilleux ouvrage se perdit sous un de ses successeurs, & on ne lit nulle part qu'il ait jamais été retrouvé.

15.

Mariages des Chinois.

La décence publique est assez constamment respectée à la Chine, parce qu'elle est constamment surveillée. Le mariage, ce lien si nécessaire, si favorable au bon ordre, recommandé, encouragé par tous les grands législateurs, est sur tout protégé à la Chine. Rarement le mariage y donne lieu à ces scandales qui en troublent les douceurs dans d'autres contrées; disons mieux, qui le font plus craindre que rechercher. Les loix prononcent des peines terribles contre le perturbateur du repos d'un ménage. On est puni de mort pour avoir suborné une femme, & la peine est communément la même pour avoir séduit une fille. Il est vrai que dans cette double circonstance les précautions dictées par l'usage viennent au secours de la loi, & la rendent presque superflue.

Les femmes de la Chine sont, à peu près, condamnées à ne voir jamais le jour hors de chez elles. Voici quelque chose de plus fort: un Chinois se marie, sans avoir même encore apperçu celle qu'il épouse. Il ne connoît ses traits & sa taille que sur le rapport d'une parente ou de quelque autre femme, qui, en pareil cas, fait l'office d'entremetteuse. Il est vrai que si on lui en impose, il peut recourir au divorce. Ici la loi vient à son tour corriger les abus de l'usage.

Les mêmes matrones qui négocient un mariage, conviennent de la somme que donnera le futur aux parens de l'épousée; car, à la Chine, ce n'est pas le pere qui dote sa fille, c'est le mari qui dote sa femme, ou, pour mieux dire, il l'achete; elle devient sa propriété à double titre.

Ce sont les parens de la fille qui fixent le jour de la célébration. Ils ont soin de consulter le calendrier pour choisir un jour heureux; car ils en admettent de deux espèces. Durant cet intervalle, les deux familles se font des présens réciproques. Le futur envoie à celle qu'il doit épouser, quelques bijoux, tels que des bagues, des pendans d'oreilles, &c. On s'écrit des deux parts; mais on ne se voit point encore; le tout est porté par des mains tierces.

Le jour de la cérémonie étant arrivé, on place la fiancée dans une chaise ou dans un palanquin fermé. Tout ce qui compose sa dot la précede & la suit, porté par différentes personnes des deux sexes: d'autres l'entourent avec des torches & des flambeaux, même en plein midi. Une troupe de musiciens, fifres, hautbois, tambours, précede sa chaise & sa famille la suit. La clef qui la renferme dans sa chaise est entre les mains d'un domestique de confiance: il ne doit la remettre qu'au mari. Celui-ci, richement vêtu, attend à sa porte l'arrivée du cortége. On lui remet cette clef; il ouvre avec empressement la chaise; &, du premier coup-dœil, il peut apprécier sa chance, il voit si on l'a bien ou mal servi. Il arrive quelquefois que l'époux mécontent referme subitement la chaise & renvoie la fiancée chez elle. Il lui en coute seulement, pour s'en débarrasser, la somme qu'il a donnée pour l'obtenir.

Si l'épouse est agréée, elle descend de sa chaise, & entre avec l'épouse, suivis l'un & l'autre de leurs parens, dans une salle où le couple nouvellement uni salue quatre fois le *Tien*, & ensuite les parens de l'époux. Aussi-tôt la mariée est remise entre les mains des femmes qu'on a invitées à la cérémonie. Elle leur donne une fête qui dure tout le jour. Le nouveau marié

en uſe de même avec ſes convives. C'est ce qui arrive dans tous les grands repas Chinois; les femmes s'amuſent entre elles, & les hommes ſe traitent de leur côté.

Nous parlons ici des cérémonies du mariage uſitées pour les perſonnes d'un rang mitoyen. Le faſte augmente en proportion du rang & des richeſſes des deux conjoints; il diminue dans la même proportion.

On a vu, dans le chapitre des loix civiles, qu'un Chinois ne pouvoit avoir qu'une femme légitime, & pouvoit, en même temps, acheter pluſieurs concubines. Les anciens peuples n'établirent cet uſage qu'en faveur de la population. C'eſt auſſi le motif dont ſe ſert tout Chinois qui affecte de garder quelques ménagemens avec ſa femme. Il lui fait ſur-tout entendre que, s'il prend des concubines, c'eſt dans la vûe de lui procurer un plus grand nombre de femmes pour la ſervir.

Elles ſont en effet ſes ſervantes plutôt que ſes rivales en autorité. La ſienne s'étend ſur elles comme ſur les ſimples domeſtiques de la maiſon. Les enfans qu'elles font ſont même ſuppoſés lui appartenir, être les ſiens; mais auſſi ils partagent avec les ſiens propres la ſucceſſion

paternelle. Vient-elle à mourir? ils sont obligés de porter son deuil durant trois ans, de s'absenter des examens, de quitter leurs charges, leurs emplois. Ils peuvent s'en dispenser à l'égard de leur propre mère; mais il est rare qu'ils s'en dispensent.

D'autres maris, curieux de se procurer un enfant mâle, que leur femme legitime n'a pu leur donner, prennent par ce seul motif une concubine, & la congédient aussi-tôt que cet objet est rempli: ils lui rendent la liberté d'épouser qui elle voudra; le plus souvent même ils lui procurent un mari.

Un mari, devenu veuf, élève quelquefois sa concubine favorite au rang de sa femme légitime. Il n'est plus obligé, comme la première fois, d'examiner si le rang de celle qu'il épouse se rapproche du sien; il se dispense aussi des formalités préliminaires dont nous avons parlé.

Ces concubines sont presque toutes tirées des villes d'*Yang-tcheou* & de *Sou-tcheou*. Elles y sont élevées dans l'art de se rendre agréables dans tous les exercices qui distinguent les filles de qualité, le chant, le jeu des instrumens, &c. La plupart ont été achetées ailleurs, pour être

ensuite revendues. C'est la branche de commerce qui distingue ces deux villes.

Disons tout ; le droit que s'arrogent de simples particuliers d'avoir une concubine est simplement toléré par l'usage, & non autorisé par la loi. Elle n'accorde ce privilége qu'à l'empereur, aux princes du sang & aux mandarins. Elle n'accorde même qu'à l'empereur seul le droit d'avoir plusieurs concubines.

Il est rare qu'une veuve, d'un état au dessus du commun, passe à de secondes noces, lorsqu'elle a des enfans. D'autres portent bien plus loin la délicatesse : n'eussent-elles été que simplement promises, c'en est assez pour les faire renoncer à tout engagement, si celui qu'elles devoient épouser est mort dans cet intervalle. Les veuves, nées dans la classe ordinaire, & qui ont des enfans, usent communément de la liberté qu'elles ont de prendre un autre mari. Les plus pauvres n'ont point celle du choix, on les vend au profit des parens du défunt.

Aussi-tôt que le marché est conclu, arrive une chaise à porteur, conduite par nombre de gens affidés. On enferme la veuve dans cette chaise, & on la porte à son nouveau mari.

Les maîtres sont, en général, très-empressés à marier leurs esclaves, quoi qu'en dise l'auteur des *recherches philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois*, qui ose, bien mal à propos, affirmer le contraire. Ils ont même de fortes raisons pour encourager ces mariages; les enfans qui en résultent leur appartiennent; c'est une nouvelle propriété qu'ils acquièrent; c'est aussi un nouveau lien qui leur attache de plus en plus le pere & la mere de ces enfans.

Les femmes Chinoises, même le plus qualifiées, ne sortent presque jamais de leur appartement. Il est situé dans le lieu le plus retiré de la maison; & leur société la plus ordinaire est celle de leurs domestiques. Le livre des *rites* exige qu'il y ait deux appartemens dans chaque maison, l'un extérieur pour le mari, l'autre intérieur pour la femme. Un mur ou une forte cloison doit les séparer, & la porte en doit être gardée soigneusement. Le mari n'entrera point dans l'appartement intérieur, & la femme, ajoute ce livre, n'est point maîtresse d'elle-même; elle n'a rien en sa disposition; elle n'a d'ordre à donner que dans l'enceinte de son appartement; c'est là que réside toute son autorité. Il paroîtra sans doute un peu extraordinaire, que le même livre des rites place le babil d'une femme au nombre des causes, qui peuvent la faire répudier.

Mais elle n'est plus répudiable, pour aucun motif, si elle a perdu ses parens depuis son mariage, ou si elle a porté le deuil triennal pour la mort du pere ou de la mere de son mari.

16.

Le cardinal Ximenès.

Ximenès n'étoit fils que d'un procureur de Tortelaguna dans la vieille Castille. Dans sa jeunesse il se mit chez les cordeliers, où la réforme n'étoit pas introduite, & la seule considération de son mérite l'éleva aux charges de gardien & de provincial de son ordre. Il exerçoit la dernière de ces charges, lorsque la reine Isabelle, femme de Ferdinand-le-catholique, le choisit pour son confesseur en 1495. Il tâcha de s'en dispenser, & ne l'accepta, que parce que cette princesse s'obstina à vouloir qu'il fût le dépositaire de ce qu'elle avoit de plus secret. Les qualités du dehors s'accordoient parfaitement dans Ximenès avec celles du dedans. Sa taille étoit haute, son corps bien proportionné, sa santé robuste, sa démarche ferme, sa voix forte, son visage long & sec, ses yeux petits & enfoncés, son nez long & aquilin, les dents de devant fort avancées, sa contenance

grave. La reine qui connoiſſoit déja l'étendue & l'habileté de ſon génie, réſolut de le nommer à la première dignité eccléſiaſtique de l'Eſpagne.

Le cardinal Huttlado de Mendoſe, archevêque de Tolede, étant tombé malade, & les médecins déſeſpérant de ſa guériſon, la reine Iſabelle lui fit l'honneur de le viſiter, & le pria en particulier de lui dire ingénument quel étoit le ſujet qu'il deſireroit avoir pour ſucceſſeur; le cardinal répondit, qu'il ne lui importoit pas, pourvu que le ſucceſſeur fût digne de ce grand ſiége. Iſabelle inſiſta & le conjura de lui nommer celui des Caſtillans qu'il en jugeroit le plus digne, & le cardinal répondit ſans héſiter, que c'étoit Ximenès: Iſabelle ravie de ce témoignage non ſuſpect qui lui donnoit le droit d'élever ſon confeſſeur à l'archevêché de Tolede, ſans que le roi s'en formaliſât, lui en fit expédier le brevet après la mort du cardinal, & l'introduiſit, peu de temps après, dans le conſeil d'état; il acquit bientôt la plus haute réputation, ſur ce que tous les avis qu'il ouvroit, ou qu'il appuyoit, ne manquoient presque jamais de réuſſir, comme au contraire, ceux qu'il rejettoit étoient d'ordinaire ſuivis de mauvais conſeils; mais en revanche il s'attira pour ennemis les grands de Caſtille & d'Arragon. Il poſſédoit en un plus haut degré qu'aucun des autres miniſtres d'Eſpagne, la vertu, ſi eſſentielle dans un homme

d'état, que l'ecriture-sainte appelle: *Faim & soif de la justice.* Il ne pouvoit souffrir que les grands opprimassent leurs vassaux; & quand un simple payſan s'adressoit à lui pour demander justice des excès de son seigneur, il la rendoit sur le champ, si elle dépendoit uniquement de lui, & la procuroit de tout son crédit, si elle n'en dépendoit pas, sans se mettre en peine de ce qui en pourroit arriver. Le murmure des nobles en étoit d'autant plus grand, qu'ils se trouvoient depuis plusieurs siècles en possession de traiter selon leur caprice, ceux qui leur étoient inférieurs.

Les rois de Castille & d'Arragon avoient toujours eu de l'indulgence pour les petits tyrans, dans l'appréhension d'exciter à la révolte les grands, qui n'y étoient d'ailleurs que trop sujets. Ainsi ceux-ci se plaignirent plus d'une fois du cardinal à la reine Isabelle, & la pressèrent de le renvoyer à son église, où ils prétendoient qu'il ne leur seroit plus si contraire. Mais Isabelle éluda toujours leur requête, en disant que ce prélat lui étoit très-nécessaire; & si elle ne les renvoyoit contens, elle leur ôtoit du moins le prétexte de se soulever sur son refus. Ils se séparoient ainsi, & retournoient dans leurs châteaux sans oser attenter à la personne de Ximenès: car, outre qu'il étoit plus puissant qu'aucun d'eux, il ne marchoit jamais qu'au milieu de plusieurs gens de main; & d'ailleurs les peuples

qui le reconnoissoient pour leur protecteur, étoient partout si bien disposés à son égard, qu'ils n'eussent pas fait difficulté d'hasarder leur vie pour sauver la sienne. Il s'étoit maintenu de cette sorte jusqu'à la mort de sa bienfaitrice; & depuis il s'étoit rendu si nécessaire sous le règne de Philippe d'Autriche (qui fut le père de Charles-Quint,) pour l'accommoder avec Ferdinand, son beau-père, que ce prince n'avoit osé entreprendre de le disgracier; mais après la mort de Philippe d'Autriche, sa majesté catholique crut que, pour acquérir universellement l'amitié des grands, elle n'avoit qu'à leur sacrifier Ximenès.

Après avoir pensé long-temps aux moyens de venir à bout de son dessein, elle lui fit dire, qu'il avoit trop d'esprit pour ne s'être pas apperçu que la haine des grands de Castille pour lui, étoit irréconciliable, & qu'elle ne manqueroit pas d'éclater en tems & lieu; que ce qui l'avoit jusques-là retenu, étoit la considération qu'ils avoient témoigné pour Philippe d'Autriche; mais que ce prince étant mort, & sa veuve ayant perdu l'esprit, sans espérance de le recouvrer, lui Ferdinand ne regnoit en Castille qu'à titre de roi précaire; c'est-à-dire, d'administrateur de cette monarchie durant le bas-âge de ses petits-fils, il osoit se promettre de le protéger désormais contre une multitude de puissans ennemis; qu'il seroit néanmoins au désespoir d'y avoir manqué, à cause

cause de grandes obligations qu'il lui avoit; qu'il n'y avoit point d'autre remède à cet inconvénient, que la translation de Ximenès du premier siége des églises de Castille, au premier siége des églises d'Arragon, où l'autorité royale étoit absolue, & qu'on pouvoit obliger l'archevêque de Saragosse à permuter avec lui.

Ximenès ne connut que trop que Ferdinan en vouloit à son bénéfice, il répondit, qu'il n'avoit pas beaucoup estimé la vie, puisqu'il avoit pris & exécuté le dessein de la passer toute entière dans les cloitres des cordeliers; que sa majesté catholique savoit bien qu'on l'en avoit arraché pour lui faire épouser l'eglise de Tolede. & qu'elle pouvoit bien se souvenir qu'il avoit plus d'une fois protesté à la reine Isabelle, lorsqu'elle lui avoit ordonné de prendre une telle femme, qu'il ne la quitteroit qu'à la mort; qu'il étoit donc inutile de lui parler de permutation; que si les grands de Castille l'attaquoient séparément, ils n'y trouveroient pas leur compte; & s'ils s'unissoient contre lui, il étoit assez puissant pour l'empêcher d'être opprimé, & pour attendre le secours du roi, son maitre, Charles d'Autriche, dit l'archiduc; que si cette assistance ne lui manquoit pas, comme il avoit sujet de l'espérer, il rangeroit aisément ses ennemis à la raison. Ximenès ne s'en tint point à cette réponse vigoureuse, il écrivit à l'empereur & à l'archiduc

Charles d'Autriche, que l'on travailloit à le chaſſer de ſon archevêché, pour le punir d'avoir été le premier de Caſtillans à reconnoître Philippe d'Autriche, & parce que l'on déſeſpéroit, tant qu'il ſeroit primat d'Eſpagne, d'y élever ſur le trône un des fils naturels de Ferdinand, au préjudice dès enfans de ſa fille légitime. Il ajoutoit dans une lettre adreſſée à Chièvres, gouverneur de l'archiduc, que l'archiduc avoit un intérêt particulier qu'il demeurât à la tête du clergé, & par conſéquent des états de Caſtille, puisque Ferdinand n'auroit pas plutôt perdu l'eſpérance d'élever ſon fils naturel ſur les trônes de Caſtille & d'Arragon, qu'il penſeroit à y faire monter le cadet de ſes petits fils, au préjudice de l'ainé.

Ximenès renouvelloit enſuite les proteſtations de fidélité à l'archiduc, & perſuadoit ſi fortement ſon gouverneur de la néceſſité qu'il y avoit de le maintenir dans ſon archevêché que Chièvres porta l'empereur & l'archiduc à prendre des meſures pour le protéger contre le roi catholique. En effet, ces deux princes écrivirent de concert à Ferdinand, qu'il y alloit de la réputation de la reine Iſabelle, que l'on n'abaiſſât point la ſeule perſonne qu'elle avoit beaucoup élevée. Ces lettres arrêtèrent tout court Ferdinand, & désarmèrent ſon reſſentiment; il prévit que, puisqu'il n'avoit point d'enfans mâles légitimes, il feroit une faute irréparable de ne pas ſe contenter de l'uſufruit de la

Castille, & de n'y pas regner en paix le reste de sa vie; qu'en voulant pousser à bout Ximenès, il l'embarrasseroit dans une querelle qui dureroit pour le moins autant que lui. Il se réconcilia donc avec lui, & de fort bonne grace. Ximenès, surpris de se voir si promptement hors d'une affaire si fâcheuse, & ne se fiant pas trop à Ferdinand, pensa à sa propre sûreté. Il ne trouva point de meilleur expédient pour se mettre à couvert de la jalousie de Ferdinand, que de lever à ses propres dépens & sur son crédit, une armée de seize mille hommes, & de la mener en personne à la conquête des ports de Barbarie, qui étoient le plus à la bienséance des Espagnols. Il pensa que Ferdinand n'auroit point lieu de porter envie à ses grands revenus, ni de l'accuser d'en mal user, & qu'il mériteroit par-là l'approbation universelle des chrétiens.

Ainsi Ximenès leva des troupes, équipa des vaisseaux, s'arma de pied-en-cap, & passa heureusement en Barbarie. La profession militaire lui étoit nouvelle, & il n'en sçavoit que ce qu'il avoit entendue dire dans le conseil d'Espagne; cependant il lui arriva ce que l'histoire Romaine rapporte de Lucullus: il devint capitaine dans le peu de tems qu'il employa à passer le bras de la Méditerranée qui sépare l'Espagne de l'Afrique, & en pratiqua d'abord la fonction la plus difficile, qui consiste à appaiser par sa seule autorité

les séditions toutes formées. A peine fut-il débarqué, que les plus déterminés de ses soldats, qui ne s'étoient pas fait un petit honneur de s'enrôler sous ses enseigne, eurent honte de servir sous un homme d'église. Ils demandèrent qu'on les ramenât en Espagne. Ximenès ne s'étonna ni de leur multitude, ni de leur révolte; il s'alla mettre au milieu d'eux, il saisit au collet le plus audacieux de la troupe; il le fit exécuter à mort sur le champ, & intimida les autres, de sorte qu'il ne leur arriva plus de se soulever.

La ville d'Oran fut ensuite attaquée & emportée d'assaut; celle de Bugie, où étoit l'université des Maures, ne coûta pas plus à conquérir. Les corsaires d'Alger qui avoient jusques-là ruiné impunément les flottes chrétiennes, se soumirent à payer un tribut à l'exemple de ceux de Bugie. Enfin, les Espagnols, par un excès de bonheur, s'emparèrent du royaume de Tripoli, & Ximenès s'en retourna en Espagne avec tant de gloire & de dépouilles, que Ferdinand n'osa plus lui nuire.

Après la mort de Ferdinand, les grands d'Espagne tentèrent de nouvelles entreprises pour faire ôter à Ximenès l'administration des affaires. Ayant été avertis par les amis qu'ils avoient à la cour de Flandres, que Ximenès n'y étoit pas si bien qu'ils pensoient, & que bien loin d'augmenter le pouvoir que lui avoit laissé le roi ca-

tholique le nouveau roi Charles d'Autriche avoit eu beaucoup de peine à le confirmer, ils saisirent cette occasion; & s'étant assemblés, ils résolurent que les trois plus qualifiés d'entr'eux, qui étoient le duc de l'Infantado, le connétable de Castille & le duc de Benevent, iroient trouver Ximenès, & lui demanderoient en vertu de quoi lui, qui n'étoit qu'un prêtre, & qui ne tenoit la régence que d'un simple usufruitier de la Castille, y disposoit néanmoins de toutes choses avec autant d'empire que s'il eût été l'archiduc.

Ximenès, qui avoit des espions auprès d'eux, fut averti de la députation aussi-tôt qu'elle eut été résolue, & se prépara pour l'éluder. Il faut observer qu'il n'avoit pas voulu exercer la régence dans la ville de Burgos, à cause qu'il avoit prévu que sa personne n'y seroit point en sûreté, & il lui avoit préféré Madrid, dont la propriété appartenoit à l'archevêché de Tolede: il s'y étoit mis en état de résister à une insulte. Les trois grands nommés ci dessus l'y allèrent trouver, & s'acquittèrent de leur commission à leur mode; c'est-à-dire, d'un ton extraordinairement fier. Ximenès se fit une grande violence pour ne pas leur répartir de même: il se contenta de leur dire civilement, qu'il tenoit son pouvoir du feu roi, de glorieuse mémoire, à qui la monarchie d'Espagne étoit assez redevable pour accomplir

exactement ses dernières volontés, quoiqu'il n'eût été qu'un usufruitier de la Castille. Les grands répliquèrent, que le testament dont ils parloient, ne l'autorisoit point assez pour gouverner d'une manière plus absolue que n'avoit fait le roi catholique, pour ne proposer que superficiellement les matières dans le conseil d'etat, & par manière d'acquit, & pour les résoudre ensuite seul & sans égard à la pluralité des suffrages.

Ximenès, sans s'échauffer, répliqua, que puisque l'ordre du feu roi, leur commun maître, ne paroissoit pas suffisant, il en alloit montrer un autre. En achevant ces mots, il les mena vers une fenètre de la salle des audiences, d'où l'on pouvoit découvrir ce qu'il y avoit dans la cour du derrière de son palais, & leur y fit voir dix ou douze gros canons sur leurs affuts, & toute sorte d'armes à feu prêtes à tirer. Il n'en eut pas plutôt donné le signal, que ceux qui l'attendoient y mirent la feu, & l'on entendit durant plus d'un quart-d'heure, un tintamarre horrible: Ximenès & les grands changèrent alors de contenance. Le cardinal prit un visage où l'on voyoit toutes les marques de la colère; il ne proféra pas une parole, mais ses yeux étincelans suppléoient assez à l'usage de la langue, & donnoient à connoître qu'on l'avoit étrangement irrité.

Les grands étoient d'autant plus humiliés, qu'ils avoient auparavant plus de fierté: ils ne

parloient pas plus que le cardinal; mais leur silence venoit d'un autre principe. Ils s'étoient déclarés ses ennemis, ils avoient poussé sa patience à bout; ils étoient venus chez lui demander compte de sa conduite, & se croyoient d'autant plus proches de la mort, qu'ils en entendoient les avant-coureurs les plus étonnans; mais après que le bruit eut cessé, Ximenès les rassura en leur expliquant d'un ton de maitre, que l'artillerie qu'ils voyoient, étoit le pouvoir plus ample qu'il avoit à leur montrer; que ceux qui le laisseroient agir dans toute l'étendue nécessaire pour le bien de l'Espagne en général, & pour les intérêts de l'archiduc en particulier, n'auroient rien à craindre, mais qu'il vouloit bien leur apprendre & les avertir, que ces armes dont ils venoient d'ouïr le fracas, étoient pour foudroyer ceux qui, n'ayant point de titre suffisant pour lui demander compte de sa conduite, s'ingéreroient de le faire. Là-dessus il congédia les trois grands, & cette action d'un homme élevé parmi les cordeliers, la plus hardie qui soit dans l'histoire d'Espagne, n'eut aucune suite fâcheuse pour son auteur.

Ximenès servit Charles avec autant d'application, que s'il lui avoit été redevable de la régence. Il obligea les grands de Castille à recevoir ses ordres, & à les exécuter d'une manière aussi prompte & aussi soumise, que s'ils eussent vu leur roi au milieu de l'Espagne, & il fit observer de si près ceux d'entr'eux qui avoient dessein de se révolter qu'il ne leur ôta pas moins les occasions d'entreprendre contre son administration, que les sujets de se plaindre de lui.

Cependant les grands le supportoient avec d'autant plus d'impatience, qu'il agissoit à leur égard avec une fierté extraordinaire; & comme ils ne pouvoient s'en défaire par la force ouverte,

ils eurent recours à l'artifice, & lui firent donner un poiſon lent. En ayant été averti il prit du contre-poiſon, qui ne le tira pas d'affaire, mais qui allongea ſeulement ſa vie de quelques mois; il ne laiſſa pas, ſe voyant proche de la mort, d'entreprendre la plus hardie de ſes actions, en ôtant à l'Infant tous ſes domeſtiques, à la réſerve d'un ſeul, & la choſe ſe paſſa ſans tumulte. Le roi catholique étant arrivé en Eſpagne, les courtiſans de ſa majeſté ne demandoient pas mieux que de gagner l'amitié des Ximenès; mais ſa fierté leur en ôta les moyens. Il s'obſtina à ſolliciter le roi, ſon maître, à exclure tous les Flammands du conſeil d'Eſpagne; ce qui porta ces derniers à le faire diſgracier, ce qu'ils obtinrent. La nouvelle qu'il en reçut lui fut ſi ſenſible, qu'il mourut au bout de quelques heures, le 9. décembre 1517.

Ses ennemis avouèrent, auſſi bien que ſes amis, qu'il étoit le plus célèbre miniſtre d'état de l'Europe: car en vingt-deux mois ſeulement que dura ſon adminiſtration, il ſoumit à une entière obéiſſance la haute nobleſſe d'Eſpagne, il appaiſa les tumultes de l'Andalouſie; il ôta l'eſpérance à Jean d'Albret de recouvrer la Navarre; il punit hautement la rébellion des Malaguins: il trouva le ſecret de tenir dans la Caſtille & l'Arragon des troupes prêtes ſans qu'il en coûtât rien au roi, ni à l'etat; il nétoya les côtes d'Eſpagne, aſſiégea Alger avec des forces capables de le prendre, ſi elles euſſent été bien conduites; il défendit Bugie, Mélille, & le Pegnon de Velez contre les furieuſes attaques de l'ainé Barberouſe; il conſerva la forteresſe d'Arſille à la couronne de Portugal, & paya les dettes immenſes de Ferdinand & d'Iſabelle, ſans avoir mis aucune impoſition ſur le peuple.

I.

MANUSCRITS.

La boîte à montre:

traduit de l'anglois par une dame allemande.

HENRI à CAROLINE.

Ne vous attendez pas ma chere & bien aimée Caroline, à des remerciments en termes choisis; (les paroles sont la moindre partie de l'amour, & la dernière occupation d'un amant,) mais je dirai le moindre petit mot qui me soit dicté par ma tendresse, pour vous remercier d'un présent si cher à mon coeur, que l'est votre charmante montre.*) Je sens cependant trop bien que tout ce que je pourrois dire n'exprimera que foiblement la reconnoissance & la joye que j'éprouve. J'avoue que ce présent surpasse mon attente par sa magnificence & sa tendresse, & bien que je le mérite par mon amour & ma constance, je n'osois jamais espérer de

*) Voyez les premiers numéros des C. d. L. de la présente année.

recevoir un si grand témoignage de votre tendresse. L'ouvrage est sublime, les matériaux exquis, & le mouvement très exact; il donne des loix à mon coeur, qui observera scrupuleusement tout ce que Cupidon me marque; jusqu'aux minutes que je compterai par mes soupirs, bien que je ne doive soupirer qu'à chaque demi-heure.

Vous me dites belle Caroline de préserver soigneusement cette montre, & cependant vous me l'envoyez sans boite. Mais pour vous obéir exactement & garder ce cher présent autant que je vivrai, je ferai une boîte de ma façon; elle conviendra parfaitement à la montre & j'y emploirai les mêmes matériaux. Mais parceque je souhaite que l'ouvrage réussisse parfaitement bien, vous me permettrez de vous consulter dans une affaire de si grande conséquence.

La figure de la boîte.

Je lui donnerai celle d'un cœur. Et ma Caroline, m'est-ce pas au cœur que votre montre donne des loix? Votre coeur l'a imaginé, vous le consultiez; c'est lui qui vous l'a si bien fait achever. Le coeur n'agit jamais sans raison, & on exécute volontiers tout ce qu'il inspire.

Votre montre, aimable Caroline, m'a fait connoître mille petits secrets de l'amour; en connoissez vous un endroit qui puisse mieux renfermer ces idées sacrées que le cœur, qui recèle tous les secrets de l'âme, & où l'amour seul ose pénétrer; c'est de là qu'il tire ses soupirs & ses larmes, & tous les petits arts de plaire, toutes ses idées sublimes, & tous ses transports; rien n'est plus digne qu'un cœur à conserver votre montre, & il y a trop de mes intérêts pour n'être pas extrêmement soigneux d'un semblable trésor: croyez moi mon aimable Caroline je ne m'en séparerai jamais.

Après vous avoir dit que je renfermerai votre montre dans un cœur, je dois vous conter maintenant comment je veux l'orner. Ce sera avec des chiffres couronnés: je ne parle point de ces couronnes emblémes de la vanité, qu'on employe sans goût & sans choix; non, j'en veux avoir qui me distinguent de la foule, & qui expliquent nettement ce que je veux donner à entendre. Mes quatre chiffres seront couronnés de quatre guirlandes, savoir d'olivier, de laurier, de myrthes & de roses. Les lettres initiales des noms de Caroline & Henri formeront les chiffres; cependant je les entrelacerai de plusieurs autres lettres dont je vous donnerai l'explication.

Premier chiffre.

Le premier chiffre est composé d'un C et d'un H entrelacés par un A & un T qui signifie amour tendre : c'est très juste mon adorable Caroline! que l'amour soit mêlé avec nos chiffres, & qu'il les unisse.

L'amour seul a le droit de referrer le noeud sacré; l'amour ce grand maitre de tous les arts: ce chiffre doit vous apprendre qu'il unit les noms tout comme les coeurs.

Nos ames ne sauroient se communiquer sans cette charmante union ces douceurs inexprimables, qui complettent le bonheur des amants, & que les expressions les plus tendres & les plus passionnées n'expriment que foiblement. Mais pour moi, charmante Caroline, je me contente du plaisir que je ressens en vous aimant tendrement, sans me tourmenter à vous l'exprimer, étant persuadé que vous me croyez sans que je le dise; car j'avoue franchement que je ne trouverois pas plaisir à vous adorer, si vous n'en étiez pleinement convaincu. En si vous m'aimiez même, sans me croire constant & fidèle, je languirois & je m'affligerois tout autant que si vous mépriisiez mon amour. Il est plus doux de donner que de recevoir, & c'est là la seule

qualité qui nous égale aux dieux. Je souhaite donc que vous croyiez ma passion aussi grande qu'elle l'est réellement, & comme il faut qu'elle soit, pour oser lui donner le nom d'amour, qui, lorsqu'il n'est pas porté à un certain degré, ne mérite que le titre d'affection indifférente. Et c'est par nos chiffres que tout le monde doit apprendre à connoître la noble force d'une passion aussi délicieuse que la nôtre ; car ma Caroline! qu'est-ce que l'amour signifieroit, si nous ne nous aimions tendrement? Il est un amour entre frères & soeurs, entre amis & parents; mais lorsque les ames s'entendent, lorsque les cœurs sont remplis de souhaits toujours nouveaux & doux, ah! c'est alors qu'on ressent un excès de plaisir qu'on ne sauroit exprimer.

Vos regards, vos discours obligeans, & vos charmantes lettres m'ont assez persuadé de votre tendresse ; & vous connoîtrez la mienne, par mes soins, mes soupirs & une soumission aveugle à vos volontés. Je ne pense jamais à Caroline, sans que mon cœur ne s'agite & ne palpite violemment, & ne fasse connoître sa tendresse par mille transports; ceux qui donnent le nom d'amour à des passions tranquilles & foibles, ont grand tort. Ces attachements ne sont tout au plus que des parents éloignés du véritable amour, & un coeur qui les ressent n'ose se mettre sur le

rang des victimes, qui s'offrent au pied des autels consacrés au fils de Vénus. Mais nos cœurs ma Caroline, brûlent d'une flamme bien plus glorieuse qui nous éclaire & nous conduit au delà de la probabilité de nous quitter un jour. Voilà ce qui flatte mes espérances, voilà ce qui me donne l'audace de me croire digne de vous. Une passion aussi vraie, aussi tendre ne mérite-elle pas d'être couronnée? & vous étonnerez-vous de voir au dessus de ces chiffres une guirlande de mirthes, arbrisseau consacré à la déesse d'amour, & à ses adorateurs? C'est de ces guirlandes qu'on couronne ceux qui savent aimer fidèlement.

Les ris, les grâces, & les jeux qui demeurent dans les bois solitaires, sont couronnées de mirthes. L'amour quoiqu'il soit un dieu orne son front d'une guirlande de mirthes; ces feuilles sacrées valent mieux aux yeux des amants que les richesses enfouies dans le sein de la terre; & des couronnes d'or reveillent moins leur ambition que ces diadêmes d'amour.

(La suite au cahier suivant.)

Couplets pour le jour anniversaire de la naissance de Mme. RENELLE, directrice d'un institut d'éducation de jeunes dames. Le 15. mai 1787.

Air du confiteor.

Nous sommes ici réunis,
Pour fêter une aimable dame:
En bonnes gens, en bons amis,
Chantons-la de toute notre ame. — bis
Quelle est celle que je vous dis? } refrain.
C'est la maitresse du logis. — bis }

Assise parmi les savans,
De son sexe elle obtient la pomme:
Elle en a tous les agrémens,
Et par son bon coeur elle est homme. — bis
Quelle est celle &c.

Le pédant mugit de fureur,
De voir l'éclat dont elle brille,
Et qu'elle sache, avec grandeur,
Marier la plume à l'aiguille. — bis
Quelle est celle &c.

Quand elle instruit les jeunes coeurs,
Les jeux folâtrent sur ses traces.
C'est Minerve, qui sous des fleurs
Explique la sagesse aux Grâces. — bis
Quelle est celle &c.

Bonne Maman! c'est le surnom
Que lui donne cette jeunesse:
Elle mérite bien ce nom
Par ses soins & par sa tendresse. — bis
Une mère pour ses enfans, } refrain.
N'a pas de soins plus bienfaisans. — bis }

C'eſt de même avec ſes amis;
C'eſt une ame ſincère & pure:
Pour captiver tous les eſprits,
De Venus elle a la ceinture. — bis
Quelle eſt celle que je vous dis?
C'eſt la maîtreſſe du logis. — bis } refrain.

Le ton modeſte, au vrai talent,
En tout tems ſervit de langage;
Eh bien! de ſon coeur excellent
Ce ton eſt le noble appanage. — bis
Quoiqu'elle ſache, elle ſe dit
On ne peut trop s'orner l'eſprit. — bis } refrain.

Des dons qui la font tant chérir
Si je vous faiſais la peinture,
Avant que je puiſſe finir,
Phébus doreroit la nature. — bis
Quelle eſt celle que je vous dis?
C'eſt la maîtreſſe du logis. — bis } refrain.

Si l'on vous demande jamais
Quelque Mentor pour la jeuneſſe;
Je viens de vous peindre ſes traits;
Il n'eſt point qu'on ne la connoiſſe. — bis
Quelle eſt celle &c.

Heureux ſont ceux que l'amitié
Avec elle unit de ſa chaîne!
L'amour voudroit bien de moitié
Partager ſi charmante aubaine. — bis
Il oſe bien par ci, par là,
Voltiger, mais il s'en tient là — bis } refrain.

Conduit par l'amitié, Bacchus
Nous dit, en dieu de bonne tête,
Que nous devons avec ſon jus
Couronner ce beau jour de fête. — bis
Ainſi buvons en bons amis
A la maîtreſſe du logis — bis } refrain.

Par L. B. D. N.
membre de pluſieurs académies.

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

17.

L'hiver:

poême par M. Léonard.

Le Centaure a fait place à l'humide Amalthée,
Et l'urne épand ses flots sur la terre attristée.
Aux limites des cieux le soleil abaissé
Ne donne qu'un jour terne, obliquement lancé:
Son globe large, éteint, couvert d'un voile sombre,
Borde un moment le sud & disparoît dans l'ombre.
O bel astre! on diroit que tu fuis pour toujours!
Il semble qu'avec toi mon bonheur me délaisse!
Je voudrois que le tems s'arrêtât dans son cours.
Ton départ me saisit d'une amère tristesse.
Quel tumulte! quel bruit! quels longs gémissemens
Rempliſſent tous ces lieux que j'ai vu si charmans!
Où sont ces lits de fleurs, ces gasons, ce feuillage!
O Dieu conservateur! est-ce-là ton ouvrage?
La terre abandonnée aux fureurs du verseau
Reçoit de tous les maux l'influence ennemie.
L'ame languit; la vie est pour elle un fardeau!
Ses pensers sont plus noirs que la mélancolie.

L'hiver morne & plaintif ſe traîne en ſoupirant,
Le long des bois déſerts & des froids marécages;
Et dans les antres ſourds, peuplés de noirs préſages,
L'écho répond au bruit du ruiſſeau murmurant.
Une pluie aſſidue, obſcure & malfaiſante,
Aſſaillit les rochers & la forêt tremblante;
La plaine diſparoît & n'est plus qu'une mer;
D'intariſſables flots, appeſantis ſur l'air,
Ramènent, dès l'aurore, une nuit déſolante.
Le coq a fait rentrer ſon cortège mouillé;
Tout fuit, hors les oiſeaux dont l'aile courageuſe
Aime à fendre des cieux la vapeur orageuſe.
Au bruit de l'ouragan, le chaſſeur éveillé
Pour écarter les eaux de ſon lit ſolitaire,
Dans les trous de ſa hutte, entaſſe la bruyère.
Cependant, au hameau, l'antique villageois,
Conte, pour amuſer la jeuneſſe folâtre,
Des récits du vieux tems qu'il a redits cent fois
Et les pieds allongés ſur les tiſons de l'âtre,
Rit des vents furieux qui font gémir les toits

Moteur de l'univers! puiſſance infatigable,
Qui tournes les ſaiſons dans leur cercle inconſtant!
Que ta création est belle & redoutable!
Quelle douce terreur m'agite en te chantant!
Et vous, brillantes eaux dont les ſources cachées
Sont, en fleuves féconds, ſur la terre épanchées!
Qui me dévoilera vos abîmes ſecrets?
Viens, Muſe! oſons percer dans cette nuit obſcure;
Offre-moi des rochers l'étonnante ſtructure;
Vole aux Alpes; renverſe, arrache leurs forêts;
Qu'à ta voix le Taurus quitte ſa chevelure;
Montre à mes yeux l'Olympe ondoyant de verdure

Où ſont tant de ruiſſeaux & de boccages frais;
Les monts qui vont au pôle enfermer la nature,
Et ceux que le Tartare aſſiége de ſes traits:
Que je foule avec toi les neiges du Riphée
Où l'Ebre appelle encor la compagne d'Orphée:
Ordonne au vieux Atlas qui ſuporte les cieux
De découvrir au jour ſes antres merveilleux;
Laiſſe loin, ſous ton vol, ces géans de la terre,
Ces maſſes de rochers qui preſſent l'Abiſſin,
Ces Andes que la ligne embraſſe dans ſon ſein,
Et dont le front s'élance au-deſſus du tonnerre!
J'ai dit: tout obéit! ô ſpectacles pompeux!
Je découvre des eaux le berceau ténébreux:
Je les vois travailler à s'ouvrir une route;
Parmi des lits de ſable inclinés avec art,
Les crévaſſes des monts expriment goûte à goûte
Et la pluie, & la neige & l'humide brouillard:
Le roc, dans des ſiphons d'une vaste étendue,
Boit les pleurs bienfaiſans, échappés de la nue;
Dans de frais réſervoirs leur tréſor est porté;
Là, des canaux d'argile, errans en labirinthe,
Au ruiſſeau fugitif préſentent leur enceinte;
Il ſort, il coule enfin ſur le ſable agité,
Tombe du haut des monts, ou du fond des collines,
Verſe en effuſion ſes ondes criſtallines.
Alors le dieu du jour pompe l'humidité;
L'air la reſout en pluie, & le flanc des montagnes,
Par un cours éternel, la renvoie aux campagnes.

Quand le ſoleil deſcend du pâle firmament,
Ceint de rayons pourprés, & voilé triſtement,
On voit nager dans l'air ces vapeurs condenſées,
Les étoiles s'éteindre, & l'aſtre de Phébé,

Couronnant de blancheur ſes cornes émouſſées,
Monter languiſſament dans l'orient plombé.
Les vents font tournoyer les feuilles vagabondes,
Et la plume légère est le jouet des ondes.
Le taureau, l'œil au ciel & les nâſeaux ouverts,
Annonce la tempête & la ſent dans les airs.
La matrone filant s'arrête inquiétée
Par le pétillement de ſa lampe agitée.
L'univers effrayé ſe tait, & dans les bois,
On entend ſeulement de prophétiques voix.
Soudain le ciel s'ébranle, & la force éthérée
Fait mugir ſous ſon poids la mer décolorée.
Les flots tumultueux, dans une nuit d'horreur,
Semblent, ſous mille flots, ſe débattre en fureur.
L'onde brûle, s'entaſſe, & tantôt monte aux nues,
Tantôt ouvre un abîme aux vagues ſuſpendues.
Les rochers de ſes bords pouſſent d'horribles cris;
Le chêne tourmenté jusque dans ſa racine
Perd ce qui lui reſtoit de ſes honneurs flétris,
Et les fiers aquilons, de colline en colline,
De ſon corps gigantesque emportent les débris.

Les nuages pouſſés par les vents de l'aurore
Autour de l'horiſon ſe promenent encore;
Ils roulent peſament des flocons nébuleux:
La neige, dans l'air calme, avec lenteur s'abaiſſe;
Elle vole bientôt, plus promte & plus épaiſſe,
Et de ſon flux rapide elle obſcurcit les cieux.
Un vêtement d'hiver est jetté ſur les plaines,
Et cache des forêts la triſte nudité.
Tout brille de blancheur, hors le bord des fontaines:
Avant que le ſoleil ait éteint ſa clarté,
La ſurface des champs, profondément couverte,

Est

Est une solitude, une plage déserte,
Sauvage, éblouissante, où le regard perdu
Ne voit qu'un long tapis sur la terre étendu.
Le troupeau languissant, & la tête penchée,
Cherche à travers la neige une herbe desséchée.
L'oiseau, près de vanneurs, accourt sans s'effrayer,
Et reclame sa part de leur grain nourricier.
Le rouge-gorge, ami des tranquilles chaumières,
Quitte ses compagnons tremblans sur les bruyères,
Pour confier son sort à l'homme hospitalier:
Autour de la fenêtre, il vole & bat de l'aile;
Bientôt apprivoisé par la saison cruelle,
Il vient en becquetant jusqu'auprès du foyer,
Regarde à ses côtés la troupe souriante,
S'éloigne, approche encore, & rendu familier,
Il ose enfin paroître à leur table indigente.

Souvent nous avons vu, dans de tems orageux,
Les aquilons rouler un tourbillon neigeux.
Des vallons & des bois le vaste amphithéatre
S'enfle & s'élève alors comme un rocher d'albâtre.
Ces monts resplendissans, sous un ciel obscurci,
Epouvantent les yeux du voyageur transi.
Malheureux le pasteur errant dans les campagnes!
Il ne sait où porter ses regards incertains.
La route est disparue: il voit d'autres montagnes;
Il méconnoît le champ cultivé de ses mains;
Il ne distingue plus ni l'onde qui serpente,
Ni le bois qui se perd sous la neige éclatante.
Des côteaux aux vallons, toujours plus égaré,
Impatient d'atteindre à son toît désiré,
Pour s'ouvrir un chemin dans ces monceaux mobiles,
Il s'épuise longtems en efforts inutiles.

O ciel! que son esprit est frappé de terreur,
Lorsqu'au lieu de ce toit qu'un moment de prestige
Lui montroit, comme une ombre au sein de la blancheur
Il ne voit qu'un désert sans forme & sans vestige!
La nuit & la tempête augmentent sa frayeur.
C'est alors que troublé d'images menaçantes,
De chûtes, de marais déguisés sous ses pas,
Et d'abîmes comblés par les neiges tombantes,
Il croit déja sentir l'atteinte du trépas.
Une épouse attentive, envain, dans sa chaumière,
Prépare un feu brillant & de chauds vêtemens;
En vain, fixant de l'œil la plaine solitaire,
Ses enfans inquiets redemandent leur pere,
Avec des cris plaintifs & des pleurs innocens;
L'impitoyable hiver glace, engourdit ses sens,
Et le laisse sans vie, étendu sur la terre,
Comme un tronc qui blanchit au souffle des autans.

Les enfans de Plutus songent peu dans leurs fêtes,
Au milieu des festins, des danses, des concerts,
Combien d'infortunés périssent dans les mers,
Déplorables jouets des vents & des tempêtes;
Combien d'autres, courbés sous la nécessité,
Gémissent dans les fers d'une prison obscure;
Combien, dans le réduit de l'humble pauvreté,
D'autres souffrent aux champs la mortelle froidure,
Versent de pleurs amers qui coulent sans témoin,
Et n'ont pour aliment que le pain du besoin,
Ou penchés sur le lit d'un ami, d'une amante,
Recueillent les soupirs de leur bouche mourante!

L'hiver n'a de rigueur que pour les malheureux,
Et pour les animaux qui sont errans comme eux.

Loin des fléaux cruels qui leur livrent la guerre,
Muse! abaisse ton vol chez les dieux de la terre!
Les rayons du midi pénètrent les volets,
Et vont dorer l'alcove où la jeune Eliante
Respiroit du sommeil la vapeur bienfaisante;
La sonnette argentée appelle ses valets:
Doucement étendue au sein de la molesse,
Elle a peine à quitter la plume enchanteresse,
Quand les vents & la grêle assiégent son palais,
Et que dans ses trumeaux la neige répétée
Se présente d'abord à sa vue attristeé.
Mais d'élégantes mains vont orner ses attraits;
Déjà de ses cheveux l'art compose la tresse.
Debout, près de l'autel, est une humble prêtresse
Que la beauté consacre à ses rites secrets.
Le goût industrieux préside au sacrifice,
Tandis que les amours, les soins, le doux caprice,
Confondent, au hasard, les billets, les rubans,
La poudre, les pompons, le rouge & les romans.
Le soir, elle s'unit, dans les jeux du théatre,
Aux applaudissemens d'une foule idolâtre,
Nobles illusions! eh! qui peut, sans transports,
Entendre Phédre en pleurs exhaler ses remords?
Ailleurs, le bal commence, & des essaims de belles,
De ces cercles mouvans sont les divinités:
L'or, l'éclat des flambeaux, les parures nouvelles,
Tout le luxe des arts, toutes les voluptés,
Dans ce brillant concours, se rassemblent pour elles.
Enfin le peuple agile, escorté par les ris,
Va boire le nectar dans des vases fleuris,
Et l'aurore s'étonne, en montant sur les nues,
De voir ces déités qui lui sont inconnues.

Le village m'invite à ſes joyeux ébats:
Là, de jeunes amans, beaux comme l'innocence,
Aux ſons des chalumeaux entrelâçant leurs bras,
Developent, ſans art, les graces de la danſe.
Le vieillard réjoui cadence encor ſes pas;
Sa moitié, d'un long chant traine la mélodie:
A leurs côtés, le rire & ſes bruyans éclats,
Un tendre badinage, une faveur crueillie
Sur les levres d'Iris qui feint d'être endormie,
Tout fait à ces bergers oublier les frimats.

Habitant des cités! fuis tes demeures ſombres
Où le ciel ne paroit qu'environné des ombres:
Viens voir ſur les côteaux, ſur les bois d'alentour,
Le givre etinceler aux rayons d'un beau jour!
Les glaces, il eſt vrai, chargent le front du hêtre,
Et le fleuve enchaîné s'arrête ſur ſes bords:
Mais fais couler le vin dans un repas champêtre,
Et laiſſe la triſteſſe à l'empire des morts!
Chaque jour qui nous luit est un bienfait céleſte.
Nous avons les plaiſirs, les arts voluptueux,
Les ſoins de l'amitié, les muſes & les jeux;
Aux caprices du ſort abandonnons le reſte!
Les fleurs & le printems ne durent pas toujours.
Pourquoi de longs projets pour des momens ſi courts!
De tant d'arbres, hélas! qua notre main cultive,
Le ſeul cyprès nous ſuit ſur l'infernale rive!
Content d'un mets frugal & d'un aſile obſcur,
Ni craintes, ni deſirs ne tourmentent ma vie:
Heureux dans les frimats, comme ſous un ciel pur,
Les roſes, dans l'hiver ne me font point envie.
L'égalité paiſible est mon plus cher tréſor;
Elle amene la joie & Vénus & les Grâces:

La Fortune, à son gré, pourra prendre l'essor:
Et si l'amour me fuit, j'irai peut-être encor,
En secret & sans bruit, soupirer sur ses traces.

Venez me consoler, esprits mélodieux,
Poëtes enchanteurs dont je fais mon étude!
Quand d'amers souvenirs troublent ma solitude,
Sur vos livres chéris, j'aime à porter mes yeux.
Je crois voir s'avancer la Muse de Virgile;
Elle vient sur tes pas, chantre divin d'Achile!
Je vois autour de vous, pleines du même feu,
Les ombres de Milton, de Voltaire & du Tasse.
Rousseau chante les rois sur la lyre d'Horace,
Et Tibulle sourit aux couplets de Chaulieu.
Mais toi, peintre du cœur! quelle grace t'inspire!
O Racine! à ta voix, le jeune amant soupire:
La douceur de tes vers fait palpiter son sein;
Seul & mélancolique, il va, ton livre en main,
Rêver au dieu charmant qui te faisoit écrire.

O! combien de guerriers, de sages, de héros,
S'élevent, devant moi, de la nuit des tombeaux!
Je reconnois d'abord le vertueux Socrate,
Qui mourut immolé par une ville ingrate,
Laissant un beau modèle à la postérité,
Du respect pour les loix & pour la vérité;
Aristide, aussi pur que la justice même,
Et Licurgue & Solon, ces grands législateurs,
Qui, sur l'humanité, la raison & les mœurs,
De leur code immortel fondèrent le système.
Auprès de Romulus, paroît un peuple roi.
Voyez-vous ce Brutus dédaignant d'être pere,
Sacrifier ses fils avec un front sévere?

La liberté publique est sa premiere loi!
Et quels noms de mes vers sollicitent l'hommage!
C'est Camille vengeant son pays qui l'outrage;
Régulus expirant, victime de sa foi;
Scipion qui sut vaincre & lui-même & Carthage;
Et l'austere Caton se déchirant le sein;
Et Cicéron, de Rome arrêtant le destin!
Délicieuses nuits, où je retrouve encore
Avec un ami gai, doux, complaisant & sûr,
Et près de quelques mets connus de Pitagore,
Le tableau ravissant des banquets de Tibur!
Nous disons en versant une liqueur joyeuse,
Non des héros du jour l'histoire scandaleuse,
Mais comment le bonheur est né de la vertu,
Comment par l'infortune on n'est point abattu:
Parcourant une vie innocente & tranquille,
Nous cherchons comme on peut, dans un rustique asyle,
A l'ombre de ses bois, sur l'émail de ses prés
Gouter des jours sereins & des biens ignorés.
D'autres fois, ébloui des beautés de l'aurore,
Je me crois ramené dans la saison de Flore.
J'aime à voir des rubis pendre en festons brillans,
Et jouer, au soleil, sur les rameaux tremblans.
La riviere paisible, unie & transparente,
Murmure sourdement sous la glace naissante.
Un vent piquant & froid, vers le déclin du jour,
Du firmament rougi dégage le contour:
Il vient de la nature affermir le théatre.
Déja l'étang présente une écorce bleuâtre;
Le ruisseau s'amoncèle aux saules de ses bords,
Et repose, couvert de leurs feuillages morts.
La gelée a formé son invisible chaine;
D'abord elle obéit au courant qui l'entraîne,
S'attache autour des joncs qui percent le canal,

Cimente au pied des rocs un pavé de cristal,
Et le fleuve, preſſé de l'une à l'autre rive,
Dort enfin ſous la voûte où ſon onde est captive.
Le champ glacé réſonne, & l'écho reproduit
Les jappemens du chien, protecteur de la nuit.
On entend retentir la cascade lointaine,
Et les pas du berger qui marche dans la plaine,
Et le mugiſſement du troupeau qui le ſuit.
L'azur des cieux semé d'éclatantes étoiles,
Dans ſon immenſité, ſe découvre ſans voiles.
Au milieu de la nuit, le nître dans les airs,
Se répand en ſilence & ſaiſit l'univers:
Il enveloppe tout de ſa trame ſubtile;
Jusqu'au matin tardif où l'œil peut contempler
Les ouvrages brillans, nés de la nuit tranquille,
Les toîts ceints de glaçons, la cascade immobile,
Et le torrent oiſif qui semble encor couler.

Maintenant les paſteurs ſe livrent à la joie:
Dans les jeux du hameau la vigueur ſe déploie.
L'air est plus reſſerré; ſes froids embraſſemens,
Des membres animés hâtent les mouvemens.
Le repos de l'hiver attire un peuple libre
Vers les lieux où le Rhin étend ſes longs canaux;
Sur des patins bruyans, il gliſſe en équilibre,
Et raſe, comme un trait, la ſurface des eaux.
Dans les plaines du nord, une ardente jeuneſſe,
Aux courſes de traîneaux, diſpute de viteſſe:
La jeune Scandinave, objet de ces combats,
S'y montre, ſous l'hermine, avec tous ſes appas.
Sur les bords du Volga, dans les champs de Norvège,
Les daims, pour s'échauffer, s'entaſſent ſur la neige:
Les ours mornes, peſans, & rendus plus hideux

Par d'énormes criſtaux qui pendent autour d'eux,
Font leur lit ſur la glace, & d'un cœur indomptable,
Supportent fiérement l'hiver qui les accable.
Là, ſont des régions où le Ruſſe exilé
Pénétre avec horreur des priſons ſans limite,
Où pendant de longs mois, les ombres qu'il habite
Environnent des cieux le domaine étoilé.
Rien n'y frappe ſes yeux que de pâles campagnes,
Des fleuves arrêtés qui ſemblent des montagnes,
S'étendant triſtement le long de ces déſerts
Jusqu'au pôle enfermé par d'effroyables mers,
Et dans l'éloignement, quelques pauvres cabanes,
Dont l'habitant n'apprend que par les caravanes
Si la guerre ou la paix ſe fait dans l'univers.
Cependant au milieu de ſes forêts ſauvages,
La froide Laponie enferme un peuple heureux:
Il aime ſon climat, & chante ſes orages:
Tant l'amour du pays embellit tous les lieux!
Enfin l'humide auster tempère la ſoirée:
Les rochers ont perdu leur ſplendeur azurée:
L'air au fond des vallons, s'adoucit quelque fois,
Déja même, au retour de l'aurore tremblante,
La neige en pelotons, ſe détache des bois;
Elle tombe, & répand une clarté brillante.
Le ſommet des côteaux ſe découvre aux regards,
Et la glace, en dégel, coule de toutes parts.
Le fleuve débordé traine un affreux mélange
D'arbres, de rocs briſés, de fruits & de moiſſons.
Mille torrens tombans de la cime des monts,
Sur les champs amollis, précipitent leur fange.
La nuit reprend ſon ſceptre, & l'hiver déchaîné
Porte les derniers coups au monde conſterné.
Arrête-toi, mortel qu'égare un vain délire!

Sur tes ans fugitifs, reporte ici tes yeux!
Vois ton printems fleuri, ton été vigoureux,
L'automne où tout languit, l'hiver où tout expire!
Là vont s'évanouir ces rêves de grandeur,
Et cette ambition de gloire, de bonheur,
Et ces soins inquiets, ces flottantes pensées
Qui promenoient ton cœur du vice à la vertu,
Et ces nuits de plaisir follement dépensées,
Et ces pénibles jours d'un travail assidu!
Lorsqu'éloigné du bruit, dans ma douce tristesse,
Je médite, aux lueurs du nocturne flambeau,
Tout ce qui fut jadis l'objet de ma tendresse
Repasse devant moi comme un léger tableau.
Je songe à mes amis que le tombeau rassemble;
Je regrette le tems où nous étions ensemble.
Qu'en nous réunissant nous serons attendris!
Je croirai revenir d'une terre étrangère!
Que de fois, occupé de ces mortels chéris,
J'exhalai dans la nuit ma douleur solitaire!
Je disois: où sont-ils? quel coin de l'univers,
Quel lieu, de leur passage a conservé la trace?
Les voilà disparus! leur mémoire s'efface;
Leur cendre abandonnée est le jouet des airs.
Mais si d'un beau matin notre vie est l'aurore,
Si dans un meilleur monde on peut aimer encore,
Peut être mon Eglé répond à mes soupirs,
Peut être elle descend de la voûte éthérée,
Belle comme autrefois, de ses graces parée,
Livrant sa chevelure au souffle des zéphits.
O jours! ô doux momens présens à ma mémoire!
Parmi tous les humains, Eglé m'avoit choisi;
Elle ornoit ma raison, m'enflammoit pour la gloire,

Et de mon front paisible écartoit le souci:
J'allois passer près d'elle une heure fortunée;
Je ne souhaitois rien que l'entendre & la voir.
Hélas! le seul projet de la chercher le soir,
Fit souvent le bonheur de toute ma journée.
A peine je l'ai vue! ainsi fuit un beau jour:
Ainsi, pendant l'été, nous voyons sur les plaines
Le soleil promener les ombres incertaines.
Les tems irréparable emporte sans retour,
Ces heures du plaisir doucement disparues
Qui se suivoient sans bruit & sans être apperçues.
Libres dans nos repas, loin de l'œil des jaloux,
Les coudes appuyés sur la table champêtre,
Occupés de nous seuls, gais sans penser à l'être,
Le reste de la terre étoit perdu pour nous.
Souvent assis près d'elle, aux jeux de Melpomène,
J'aimois à retrouver ses vertus sur la scène.
Souvent près de sa sœur, dans les soirs de l'été,
Au pied d'un vieux tilleul, elle venoit m'attendre:
C'étoit-là que du sort trompant la cruauté,
Nous puisions dans les maux un sentiment plus tendre

Errant sur les tombeaux de ceux que j'ai perdus,
Délaissé maintenant, & plein de leur image,
Je traverse le monde où je ne les vois plus,
Et je confie aux bois mes regrets superflus,
Comme le tourtereau qui gémit sous l'ombrage.

A mes sens désolés, viens-tu rendre la paix,
O divine amitié dont j'adore les charmes!
Viens! ne me quitte plus! ne me quitte jamais!
Ton seul aspect tarit la source de mes larmes;
La nuit a plus d'attraits; le zéphir est plus pur;

Ces astres ont brillé d'une clarté nouvelle;
Le ciel s'est décoré d'un plus superbe azur.
Amitié! près de toi que la nature est belle!
Souvent le désespoir, le remords, la douleur
Accompagnent l'amour sous des berceaux de roses,
Mais deux cœurs ingénus te suivent sans frayeur,
Et tu portes le calme aux lieux où tu reposes.

18.

Extrait des voyages dans les montagnes de la Suisse par J. J. Rousseau.

Chatitre I.

Des habitans des hautes montagnes.

Les habitans des hautes montagnes ont une constitution forte & heureuse, grace aux avantages singuliers que leur situation leur donne pour le moral & pour le physique. Ils respirent un air assez calme & toujours froid, bien transparent, bien pur & bien rare. Leur pays fournit des plantes d'une grande vertu; & l'abondance des troupeaux les met en état de se borner au lait & au fromage, pour toute nourriture. Ils sont robustes & froids comme les hommes

du Nord; mais ils ont les sens plus fins. Leur sang doit circuler avec lenteur, ne fût-ce qu'à cause de la légéreté de l'air qui presse moins les parois de vaisseaux; mais l'esprit animal abonde chez eux, à cause de la vertu balsamique des plantes, qui se fait sentir jusque dans le laitage, & qui parfume l'air pendant l'été. D'ailleurs, l'action d'un air toujours libre, & la pente des côteaux qui laissent échapper lex eaux, suppriment toutes les causes qui pourroient les rendre trop flegmatiques. Ils ont donc l'avantage de la force & de la tranquillité, sans déroger à la finesse des sens & du jugement. Les causes morales, réunies avec les physiques, sont pour eux un rempart invincible contre l'intempérie des passions. Ils ont une puberté très-tardive, & ne font qu'à l'hymen le sacrifice de leur virginité.

Chapitre II.

Influence du climat sur le caractère des peuples.

Le seul aspect des grands objets qui les frappent, contribue certainement à les priver d'idées lascives ou tumultueuses. De noires forêts de sapins qui retentissent du cri des aigles, le fracas des cascades écumantes qui entraînent des masses de rochers dans les abymes, d'énormes troncs desséchés, qui tombent en poussiere, des cimes cachées sous une voûte de glace éternelle, des lacs transparens, qui ajoutent à la majesté

du payſage, en doublant l'image des énormes ſommets qui les entourent: tout y eſt varié, quoique tranquille; tout y est frappant, ſans mignardiſe dans les détails. C'est le ſanctuaire de la nature; ce ſont des pyramides dont la hauteur rend témoignage à la puiſſance qui les créa. Leurs eſcarpemens & leurs ruines portent auſſi l'empreinte du cahos, & ſemblent atteſter que le monde actuel a été rebâti ſur des ruines. Un ſpectacle ſi grand peut occuper ces peuples, & les rendre ſérieux. Je me doute bien que l'habitude les empêche d'y réfléchir; mais il est ſûr qu'ils en ont toujours une admiration implicite, & je les ai vu quelquefois s'en occuper.

En général, l'eſprit ſe monte au ton des objets qui le frappent; tout peuple prend des inclinations analogues au climat ſous lequel il vit. Entre cent peuples, je choiſis le Japonois pour exemple. Le gouvernement, les arts, les uſages, la religion même, ſemblent les rapprocher des Chinois, qui ſont doux, menteurs & poltrons. Les Japonois, au contraire, ſont généreux, véhémens & cruels; ces deux peuples diffèrent préciſément comme les deux climats: celui de la Chine est tempéré & fertile; mais les Japonois ont ſur la tête un ciel toujours troublé par l'ouragan & par le tonnerre. Le ſol ébranlé par les volcans, ne ceſſe de trembler

& de mugir, tandis que les rivages sont tourmentés par les secousses d'une mer orageuse.

Chapitre III.

Peinture des habitans des montagnes de la Suisse.

Me pardonnera-t-on de dire quelques mots sur les habitans des montagnes que j'ai parcourues dans la Suisse, & particuliérement dans les cantons de Lucerne & d'Undervald? Ceux qui habitent dans la région la plus élevée, m'ont tous paru grands & robustes, & très bien faits; j'en ai même vu dont la physionomie étoit très-intéressante. Ils sont libres par la constitution du gouvernement, & le seront peut-être toujours grace à leur tempérance & leurs précipices. Toute leur occupation se réduit à conduire des troupeaux, & à faire du fromage: les jours de fêtes se passent à chasser, à sauter & à gravir. Le laitage fait leur unique nourriture pendant l'été; ils mangent rarement du pain, presque jamais de viande, & ne connoissent pas le vin: aussi ont-ils le teint très-frais & très-vermeil. Ils sont très-chastes, & passent des saisons entières sans voir leurs femmes, qui se tiennent dans des vallées plus tempérées & plus basses.

Ils méconnoissent toute priorité de rang & de naissance: ils s'étonnent à la vue des étrangers, les reçoivent humainement, & ne les ca-

ressent pas. Leurs enfans sont très-gais & très-remuans; ce qui vient de ce qu'on les élève hors de la contrainte : on les voit folâtrer avec des hommes de trente ans, qui ne dédaignent pas de se prêter à leurs jeux.

Ils paroissent sentir la beauté des grands objets qui les environnent; ils m'en ont fait admirer quelques-uns; & je me souviens que l'un d'eux me demandoit, d'un ton très-satisfait, si mon pays produisoit des sapins aussi beaux que ceux du sien? Ils ont une connoissance météorologique assez étendue & savent prévoir le temps.

On ne connut jamais parmi eux ni le vol, ni l'homicide, ni l'adultere; les exercices de religion se font presque tous en commun. J'ai vu l'habitant le plus haut élevée du mont Pilate, sortir de sa cabane, à nuit close, & se servir d'une espece de porte-voix pour exhorter ses camarades à la priere; toutes les cabanes lui répondirent par des acclamations, & le nom de Dien retentit cent & cent fois dans les rochers. Aussitôt que ce cri fut cessé, le silence le plus profond regna sur la montagne. Ce pontife rustique eût fait un discours éloquent, qu'il ne m'auroit pas plus édifié.

Tous ces Montagnards sont heureux, & méritent de l'être. Innocence & liberté, voilà ce qui leur donne tant d'attachement pour les antres sauvages, & pour les sommets de neige & de glace. Ils sont contens de leur sort, & méprisent les habitans de la plaine, qu'ils croient surpasser en raison & en mérite, autant qu'ils l'emportent en élévation sur l'horizon. Cet orgueil est bien pardonnable à des hommes qui savent honorer ce titre, & qui s'en contentent. Leur félicité sera constante & solide comme les monts sur lesquels ils habitent, parce qu'elle a été préparée des mains de la nature. La structure de la terre, & les qualités de l'air semblent concourir à dessein pour les rendre heureux. On diroit que l'élévation qui les approche du ciel, les met plus à portée d'en recueillir les faveurs; c'est d'eux que Virgile auroit pu dire:

. . . . . *extrema per illos*
Justitia excedens terris vestigia fecit.

Chapitre IV.

Description du Pays du Valais.

Je gravissois lentement & à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour mon guide, & dans lequel, durant toute la route, j'eus plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, & j'en étoit toujours détour-

détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendoient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes cascades, m'inondoient de leur épais brouillard; tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu; quelquefois en sortant d'un goufre, une agréable prairie réjouissoit tout-à-coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage & de la nature cultivée, montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais penétré. A côté d'une caverne on trouvoit des maisons: on voyoit des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces; des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, & des champs dans les précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges si bizarrement contrastés : la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant, les fleurs du printemps; au midi, les fruits de l'automne; au nord, les glaces de l'hiver; elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant,

tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plantes & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairés, le clair-obscur du soleil & des ombres, & tous les accidens de lumière qui en résultoit le matin & le soir: vous aurez quelqu'idée des scenes continuelles qui ne cessent d'attirer mon admiration, & qui sembloient m'être offerte en un vrai théâtre; car la perspective des monts étant verticale; frappe les yeux tout à la fois, & bien plus puissamment que celle des plaines qui ne se voit qu'obliquement en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'arrivai sur les montagnes les moins élevées, & je parcours ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages; j'atteignis un séjour plus serein, d'où l'on voit, dans la saison, le tonnerre & l'orage se former au-dessous de soi.

Chapitre V.

Réflexions philosophiques sur le séjour des montagnes.

Ce fut-là que je démêlai sensiblement, dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable

cause du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis si long-temps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent les hommes, que sur les hautes montagnes où l'air est plus pur & plus subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légéreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit; les méditations y prennent, je ne sais quel caractère grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille, qui n'a rien d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas & terrestres; & qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être & de penser: tous les désirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère & douce; & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui sont ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeur pût tenir contre un séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes, ne soient pas un des grands remedes de la médecine & de la morale.

Qui non palazzi, non theatro, o loggia;
Ma'n lor vece un abete, un faggio, un pino;
Tra l'erba verde, e'l bel Monte vicino,
Levan di terra al ciel noſtr' intellete.

„Il n'y a ici ni palais, ni theâtre, ni portique;
„mais un hêtre, un pin, la verdure des vallées,
„le voiſinage d'une montagne, tout élève l'ame
„jusqu'au ciel."

Suppoſez les impreſſions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelqu'idée de la ſituation délicieuſe où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans ſpectacles, le plaiſir de ne voir autour de ſoi que des objets tout nouveaux, des oiſeaux étranges, des plantes bizarres & inconnues, d'obſerver, en quelque ſorte, une autre nature, & de ſe trouver dans un nouveau monde; tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue; les diſtances paroiſſent moins que dans les plaines, où l'épaiſſeur de l'air couvre la terre d'un voile; l'horizon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir. Enfin, le ſpectacle a je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel, qui ravit l'eſprit &

les sens: on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

Chapitre VI.

Mœurs de Valaisains.

J'aurois passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du payſage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur égalité d'ame, & de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines, plutôt que par le goût des plaisirs: mais ce que je n'ai pu vous peindre, & qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée, & leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent parmi eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne, & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur.

Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étois embarrassé du choix; & celui qui obtenoit la préférence, en paroissoit si content, que, la première fois, je pris cette ardeur pour de l'avidité; mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu

près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a été par-tout de même: ainsi, c'étoit le pur amour de l'hospitalité, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que, dans tout le voyage, je n'ai pu trouver à placer un patagon, (écu du pays). En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun mendiant? Cependant l'argent est fort rare dans le Haut-Valais; mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise: car les denrées y sont abondantes, sans aucun débouché au-dehors, sans consommation de luxe au-dedans, & sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront plus pauvres: ils ont la sagesse de le sentir, & il y a, dans le pays, des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du Bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers, & j'avois peine à concilier, dans un même peuple, des manières si différentes. Un Valaisain m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-

il, les étrangers qui passent, sont des marchands & d'autres gens uniquement occupés de leur gain: il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres; mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes surs que leur voyage est désintéressé; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent, parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, & peu de gens s'avisent d'en profiter . . . Eh! je le crois, lui dis-je: que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner, ni pour briller? Hommes heureux & dignes de l'être! j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose, pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroissoit de plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne, ni pour eux, ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître dont on dépend, au moins en

cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur manière: je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement.

Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions frères, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux, comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrassèrent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entr'eux avec la même simplicité: les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs peres; les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres. La même liberté regne dans les maisons & dans la république, & la famille est l'image de l'état.

Chapitre VII.

Leurs repas.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté, étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table; mais, quand j'y étois une fois, il y falloit rester une partie de la journée, & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme & un Suisse n'aimât pas à boire? En effet, j'a-

voue que le bon vin me paroît une excellente chose, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force point. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres, & la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précedent l'ivresse; mais il faut savoir s'arrêter, & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guère possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisains, de vins aussi violens que ceux du pays, & sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage, à fâcher de si bonnes gens? Je m'enivrois donc par reconnoissance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payois de ma raison.

Un autre usage, qui ne me gênoit guère moins, c'étoit de voir, même chez des magistrats, la femme & les filles de la maison, debout derrière ma chaise, servir à table comme des domestiques. La galanterie Françoise se feroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaisaines, des servantes même rendroient leurs services embarrassans. Vous pouvez m'en croire; elles sont jolies, puisqu'elles m'ont paru telles: des yeux

accoutumés à voir Julie, ſont difficiles en beauté.

Pour moi, qui reſpecte encore plus les uſages du pays où je vis, que ceux de la galanterie, je recevois leurs ſervices en ſilence, avec autant de gravité que Dom Quichotte chez la ducheſſe. J'oppoſois quelquefois, en ſouriant, les grandes barbes & l'air groſſier des convives, au teint éblouiſſant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faiſoit rougir, & ne me rendoit que plus agréables.

Je remarquerai un grand défaut dans l'habillement des Valaiſaines: c'eſt d'avoir des corps de robes ſi élevés par derrière, qu'elles en paroiſſent boſſues. Cela fait un effet ſingulier avec leurs petites coiffures noires, & le reſte de leur ajuſtement, qui ne manque au ſurplus ni de ſimplicité ni d'élégance.

Chapitre VIII.

Leurs talens & leurs occupations.

Je me ſouviens d'avoir vu, dans ma jeuneſſe, aux environs de Neufchâtel, un ſpectacle aſſez agréable, & peut-être unique ſur la terre. Une montagne entière couverte d'habitations, dont chacune fait le centre des terres qui en dépen-

dent; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la société. Ces heureux paysans, tous à leur aise, francs de taille, d'impôts, de subdélégués, de corvées, cultivent, avec tout le soin possible, des biens dont le produit est pour eux, & emploient le loisir que cette culture leur laisse, à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donna la nature. L'hiver, sur-tout, temps où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun, renfermé bien chaudement, avec sa nombreuse famille, dans sa jolie & propre maison de bois, qu'il a bâti lui-même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son asile, & ajoutent à son bien-être. Jamais menuisier, serrurier, vitrier, tourneur de profession, n'entra dans le pays : tous le font pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui. Dans la multitude de meubles commodes, & même élégans, qui composent leurs ménages, & parent leurs logemens, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer mille instrumens divers d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris, entr'autres,

ces petites horloges de bois, qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font auſſi de fer: ils font même des montres; & ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui ſeul toutes les profeſſions diverſes dans leſquelles ſe ſubdiviſe l'horlogerie, & fait tous ſes outils lui-même.

Ce n'eſt pas tout: ils ont des livres utiles, & ſont paſſablement inſtruits; ils raiſonnent ſenſément de toutes choſes, & de pluſieurs avec eſprit. Ils font des ſyphons, des aimans, des lunettes, des pompes, des barometres, des chambres noires. Leurs tapiſſeries ſont des multitudes d'inſtrumens de toute eſpèce. Vous prendriez le poële d'un payſan pour un attelier de mécanique, & pour un cabinet de phyſique expérimentale. Tous ſavent un peu deſſiner, peindre, chiffrer; la plupart jouent de la flûte, pluſieurs ont un peu de muſique, & chantent juſte. Ces arts ne leurs ſont point enſeignés par des maîtres, mais leur paſſent, pour ainſi dire, par tradition. De ceux que j'ai vu ſavoir la muſique, l'un me diſoit l'avoir appriſe de ſon père, un autre de ſa tante, un autre de ſon couſin; quelques-uns croyoient l'avoir toujours ſue. Un de leurs plus fréquens amuſemens, eſt de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les pſeaumes à quatre parties; & l'on eſt tout étonné d'entendre ſortir de ces ca-

banes ruſtiques l'harmonie forte & mâle de Goudimet, depuis ſi long-temps oubliée de nos ſavans artiſtes.

Je ne pouvois non plus me laſſer de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hoſpitalité. Malheureuſement j'étois jeune: ma curioſité n'étoit que celle d'un enfant, & je ſongeois plus à m'amuſer qu'à m'inſtruire. Depuis trente ans, le peu d'obſervations que je fis ſe ſont effacées de ma mémoire; je me ſouviens ſeulement que j'admirois ſans ceſſe, en ces hommes ſinguliers, un mélange étonnant de fineſſe & de ſimplicité, qu'on croiroit preſqu'incompatible, & que je n'ai plus obſervé nulle part: du reſte, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur ſociété, de leur caractère. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays? Hélas! il eſt ſur la route du mien!

19.

Lettre à une jeune demoiſelle, ſur le reſpect que les hommes témoignent aux femmes.

C'est pour notre propre bien, mademoiſelle, & par un rafinement de volupté, que nous ſommes aſtreints à tant d'égards & de reſpects pour les dames. La nature nous ayant fait plus forts qu'elles, ſi nous voulions agir en maîtres, nous croirions n'être redevables qu'à la crainte ou à une obéiſſance intéreſſée des plaiſirs qu'elles nous procurent. Nous avons pris le parti de les ériger en divinités, pour avoir la ſatisfaction d'en être exaucés dans nos prières : nous nous perſuadons enſuite que nous devons nos ſuccès à notre mérite ; & nous éprouvons qu'il est infiniment plus doux d'obtenir de cette façon, que de prendre par force ou par autorité.

Il y a bien auſſi un peu de généroſité dans notre fait : les femmes étant plus foibles que nous, il y auroit de la lâcheté à abuſer de notre ſupériorité. Puiſqu'elles doivent être nos compagnes, nous avons voulu remettre les choſes dans une eſpèce d'égalité ; en les fortifiant par

les loix de la politeſſe, lesquelles après tout ne nous impoſent point de contrainte bien gênante.

Enfin, nous avons remarqué que vous êtes de petits anges, extrêmement aimables quand on vous careſſe & vous flatte, & fort doux lorſqu'on fait tout à votre gré: le meilleur moyen de tirer parti de vous a donc été de vous prendre par la douceur; rappellez-vous, mademoiſelle, comment maman en uſoit il y a peu d'années, quand elle vouloit vous porter à faire quelque choſe de bonne grâce; elle vous prenoit ſur ſes genoux: *ma fille, je te prie, fais cela, tu ſeras bien aimable, je t'aimerai de tout mon cœur.* Vous faiſiez ce qu'elle vouloit, & elle en reſſentoit un tout autre plaiſir que ſi elle l'eût obtenu par force. Figurez-vous encore comment vous feriez vous-même, ſi vous aviez un joli ſerin, bien inſtruit, mais un peu fantaſque; vous le careſſeriez, vous lui donneriez du ſucre, vous le baiſeriez, & vous en obtiendriez tout de ſuite un air mélodieux, au lieu qu'il s'effaroucheroit ſi vous vouliez le gronder.

L'uſage dont je vous parle n'a pas toujours régné, voyez-en la preuve chez les payſans; les hommes parmi eux ſont brutalement les maîtres; trop groſſiers pour ſe faire des plaiſirs délicats, ils n'uſent ni de politeſſe ni de galan-

terie envers les femmes, & leurs enfans n'ont ni poupées ni serins. Les Romains, qui donnèrent leurs loix & leurs mœurs à la plus grande partie de l'Europe, avoient déjà appris dans les beaux siècles de la république à traiter les femmes avec politesse. Mais ces hommes politiques & guerriers ne les admettoient point dans toutes leurs assemblées; elles ne faisoient pas, comme aujourd'hui, le lien de la société. Trop occupés des affaires, pour passer le tems dans des compagnies galantes, ce n'étoit guères que dans le tête-à-tête que les Romains cherchoient auprès des dames un agréable délassement; delà, beaucoup de complaisance, de soins tendres & prevenans, mais point de ces honneurs, de ces respects cérémonieux, qui ne servent que pour la représentation & sur le grand theâtre du monde.

Sur la fin de l'empire Romain des flots de barbares inondèrent l'Europe, & y éteignirent le goût des belles choses. L'histoire ne parle point de la galanterie des Goths; si elle ressembloit à leur architecture, vous ne perdez rien à l'ignorer: il y a toute apparence que chez eux votre sexe ne jouoit pas un rôle brillant. A qui devez-vous le rétablissement de vos droits, ou plutôt la fondation de votre empire? c'est à des disciples de Mahomet: oui, mademoiselle, de Maho-

Mahomet, de ce fameux législateur, que l'on regarde communément comme si peu favorable au beau sexe. Les Arabes, passionnés pour les femmes, les traitèrent différemment suivant les mœurs des pays dans lesquels ils se répandirent. Ceux qui envahirent l'Orient, livrés à la jalousie que le climat semble inspirer, les tinrent renfermées. Mahomet leur avoit promis un paradis, dont les femmes devoient faire les principales délices; ils essayèrent de se faire d'avance un paradis terrestre dans leur sérail, & voulurent suppléer par le nombre à ce qui manquoit à leurs femmes pour être des Houris. Les Maures, qui conquirent l'Espagne, y trouvèrent les femmes libres; c'eût été les effaroucher que de les reduire en esclavage. Obligés de gagner leur cœur par de tendres soins, leur passion pour elles & la vivacité de leur imagination, les amenèrent bientôt à cette galanterie rafinée qui fut la source de la chevalerie. Un guerrier se déclaroit l'adorateur d'une belle, & son défenseur envers & contre tous; il étoit doux à une femme de soumettre un cœur fier & indomptable, de s'en voir servie avec zèle: il étoit flatteur pour le chevalier de rendre sa maîtresse respectable; il la déifioit, pour ainsi dire; il rapportoit à elle ses entreprises, & lui faisoit hommage de sa gloire; c'étoit un mélange continuel de guerre & d'amour. L'Europe devint plus tranquille,

on oublia un peu les aventures guerrières; l'amour resta, mais il prit les manières de la paix; il perdit ses giganteſques idées d'héroïſme, il devint pas moins cérémonieux; dès-lors, comme vous le voyez dans les vieux romans, il fallut soupirer des années avant que d'oſer déclarer ses feux; on trembla devant sa maîtreſſe, on se trouva *trop heureux de la ſervir & de mourir pour elle*: les reſpects & les adorations s'étendoient à tout le sexe, ils devinrent la marque d'une bonne éducation; mais les déeſſes ne surent pas se maintenir dans ce haut degré de vénération; elles se familiariſèrent trop avec leurs adorateurs. Le ſervice se relâcha, les romans s'abrégèrent, on en vint aux hiſtoriettes, puis aux aventures d'un jour, enfin parut, mais pour un très-petit nombre de gens, le ſiècle de la raiſon & du goût. Je vais faire ma paix avec vous, mademoiſelle; & c'eſt en vous peignant la galanterie des honnêtes gens, que je vous expoſerai mes véritables ſentimens ſur la forme & les raiſons des égards que les hommes bien nés ont pour les femmes.

La force, le courage, l'audace ſont le partage des hommes; la modeſtie, les graces, la douceur ſont les plus précieux ornemens du beau sexe: on cherche à plaire à ce qu'on aime, rien n'est plus naturel; on est bien aiſe auſſi de lui conſerver tous ses charmes; c'est une ſage éco-

nomie de plaisirs. Quel spectacle plus flatteur offriroit-on à une jolie femme, que celui d'un cœur fier & courageux, adouci par ses charmes, prêt à tout faire pour elle? de-là les tendres soins, les services empressés; d'un autre côté, la douceur & la modestie ne sont dans un jour éclatant que chez une personne respectée; dans une autre, elles ressemblent à la timidité, à la crainte servile. Un homme de goût & de bon sens se gardera bien de déparer ou d'avilir l'objet de son amour, au contraire il s'étudiera à le rendre respectable à ses yeux & aux yeux des autres: une personne estimée & considérée est pour son amant une source de plaisirs purs & délicats. Que sa douceur & sa modestie sont aimables & touchantes! Que sa tendresse est précieuse! Je vous l'ai déja dit, mademoiselle, nous trouvons bien notre compte dans les honneurs que nous rendons à votre sexe: voilà, je pense, la vraie source de ces déférences, de ces égards, de ces respects qu'on lui témoigne dans le monde poli. Si nous tombions avec les femmes dans une grossière familiarité, si nous cessions de les respecter, nous nous priverions mal habilement de nos plaisirs les plus délicats, semblables à un homme qui rempliroit de boue une source d'eau vive & pure, l'ornement de ses jardins. Un trop grand nombre d'époux vous en fourniront la preuve: l'union conjugale devroit faire le bonheur de deux

amans ; elle est presque toujours le tombeau de l'amour. Je conviendrai de tous les torts des maris ; mais ne dissimulons point non plus ceux des femmes : on reproche à la plupart des hommes & des femmes une inconstance naturelle, laquelle, en effet, n'est que trop commune ; mais il est dans le mariage des causes particulières de cette inconstance, & celle qui vient à mon sujet est une des plus ordinaires. On cesse bientôt de se respecter après l'hymen, de se traiter avec politesse ; l'indolence, une familiarité grossière, prennent la place & des tendres soins d'un amant & des attentions délicates d'un amante ; l'un ne s'étudie plus à plaire, l'autre ne sait pas conserver à sa tendresse ce qui en faisoit le prix : bientôt l'amour expire ; & pourquoi s'aimeroit-on encore ? on n'est plus aimable l'un pour l'autre.

N'allez pas croire cependant, mademoiselle, que deux époux devroient vivre toujours en amans, cette erreur a perdu plus d'une femme aimable & tendre : l'amour conservera sans doute ses droits, après l'hymen, dans un mari tendre & raisonnable, mais il prendra un caractère différent ; autres sont les symptômes de l'amour satisfait ; autres ceux de l'amour qui aspire & qui poursuit. Cette ardeur inquiète, ces respects, ces adorations, ces soins vifs & continuels sont

bons, tant que le feu des désirs & de l'espérance les soutient; ils deviendroient insupportables à la longue, dans le calme de la possession; cependant une épouse délicate, mais sans lumière & sans expérience, voit-elle disparoître ce cortège flatteur, elle s'imagine que son mari ne l'aime plus; le chagrin ou l'indifférence est le fruit de son illusion, & une femme froide ou chagrine n'est pas propre à se faire aimer; alors un mari se souvient trop de la supériorité de son sexe: je suis le maître, dit-il; c'est à ma femme d'obéir & de se soumettre: le beau ménage, grands Dieux!

Qu'ils se souviennent des vues de la nature, & qu'ils s'y conforment, on ne peut suivre un meilleur guide: l'homme est visiblement destiné à être le protecteur de la femme; qu'il le soit avec tendresse & générosité: sa compagne est faite pour lui plaire, pour adoucir son cœur par les impressions les plus tendres; ses armes sont les graces, toute autre lui sied mal, & lui réussit plus mal encore: que chacun d'eux se tienne dans son caractère; & s'ils ne sont pas absolument mal assortis, ils vivront heureux ensemble. Je voudrois que l'épouse n'oubliât point ce qu'elle a promis solemnellement à la face des autels; que celui-ci toujours tendre & délicat, chérit & ménageât dans sa compagne la source de son bon-

heur ; que sans cesser d'être le chef de la famille, il fût assez généreux pour attendre tout de la tendresse d'un épouse plutôt que de la soumission. Figurez-vous une fille bien née avec un père tendre & raisonnable ; ajoutez-y plus d'enjouement & de familiarité, Que le ciel me donne une pareille union ! Essayez, mademoiselle, de ces maximes, si quelque jour vous vous associez à un galant homme, & je vous promets que vous ferez également son bonheur & le vôtre.

20.

Indiens de la nouvelle Ecosse.

Ces Indiens, ignorans l'art de l'agriculture & celui du commerce, excepté dans le sens le plus limité, c'est dans le plaisir & les fatigues de la chasse qu'ils trouvent leur nourriture & leurs vêtemens ; &, en donnant une idée de leurs mœurs de la manière la plus concise, nous éviterons les spéculations abstraites, les conjectures improbables, & les relations fondées sur des *oüi-dire*.

L'immense territoire qui est à présent devant nous, offre d'abord la perspective d'une sombre

& épaisse forêt presque impénétrable, environnée de tous côtés par les eaux de l'océan, entrecoupée de sources innombrables & de vastes marais qui, n'ayant jamais été cultivés, servent d'abris à plusieurs bêtes sauvages, & à un grand nombre d'animaux utiles. Quand on l'examine de plus près, on découvre plusieurs petites tribus ou de simples familles de l'espèce humaine, dispersées sur la côte, errant de place en place, vivant dans un état de guerre avec les bêtes des forêts, dépendant de leur destruction pour se procurer leur subsistance, ne s'attachant à aucune sorte de culture, ou à aucun des arts qui sont si nécessaires aux aisances & même à l'existence de l'homme dans un état plus civilisé.

Ce sont les restes des anciennes nations qui habitoient autrefois cette partie de la côte de l'Amérique septentrionale, & qui, par leur passion pour la guerre, & leur attachement aux colons François qui étoient établis parmi eux, s'étoient rendus formidables à tous ceux qui les avoient approchés. Cette passion, si indigne d'une créature raisonnable, & qui dégénère souvent en barbarie, quand elle possède les hommes qui sont dans l'état de nature, devenoit encore plus terrible par l'enthousiasme que leur inspiroient les prêtres, dont les dogmes, correspondant trop souvent avec les sentimens des sauvages,

irritoient leur férocité naturelle, & les excitoient continuellement à répandre le sang de gens qui, outre le crime d'être ennemis, étoient aussi représentés comme hérétiques.

Heureusement ces scènes ont disparu; le fanatisme & le carnage se sont évanouis en même-tems; la rage des Indiens a diminué avec leur nombre, & rien n'engage à présent leur attention que la chasse & la pêche, ce qui, à cause de leur conduite pacifique, est avantageux à la colonie. Quelques-uns d'entr'eux ont, à la vérité, fait paroître du mécontentement, parce que le grand nombre de blancs qui s'est établi depuis peu dans la province, a nécessairement détruit quelques-unes de leurs meilleures terres pour la chasse qui étoient dans le voisinage des ports qu'ils occupent; mais leur foiblesse, joint à leur prudence, les empêchera certainement de causer le moindre trouble.

Leur nombre, autrefois si formidable, est à présent réduit à un tel point, qu'on pourroit sans témérité annoncer que l'extinction de toute la race n'est pas fort éloignée, & on a souvent remarqué, avec vérité, qu'ils dégénèrent & diminuent toujours dans les pays habités par des Européens. On ne doit cependant point attribuer cela aux guerres qu'ils se font entr'eux,

ou qu'ils font aux autres nations, puisqu'il n'y en a pas eu depuis plusieurs années. La cause de ce dépérissement est l'usage immodéré des liqueurs fortes de la plus mauvaise espèce, qu'ils achetent aux blancs, ou l'introduction de la petite vérole dans l'Amérique septentrionale, qui a fait un dégât terrible parmi eux. Une petite quantité de liqueur ne les satisfait pas; ils en boivent toujours sans eau jusqu'à l'ivresse, & alors ils sont littéralement *enragés*. Cette coutume, souvent répétée, les affoiblit, les rend stupides, engourdit le système nerveux, &, en irritant les organes de la génération, les affoiblit & les détruit, ainsi que ces sentimens d'affection & d'amour qui attirent mutuellement les deux sexes, & les réunissent, sentimens dont les Indiens ne sont nullement dépourvus, quand ils n'ont point l'habitude de s'enivrer. Il n'est cependant pas rare de voir des familles entières portant des marques de ce vice brutal, & ayant chaque muscle de leur visage fixé dans la stupidité calme de l'ivresse.

Leurs traits, quand ils sont jeunes, ne sont pas en général désagréables, particulièrement ceux des filles, qui ont de beaux yeux, de belles dents & de beaux cheveux; les hommes, après le mariage, & les femmes, quand elles ont eu des enfans, perdent soudainement leur air de

jeuneſſe, & paroiſſent âgés & décharnés. Cette règle n'est pourtant pas ſans exception; car il y en a qui arrivent à un âge fort avancé, ce qu'on n'auroit point lieu d'attendre de la vie errante & expoſée qu'ils menent continuellement, & des maux qu'ils doivent conſéquemment endurer.

La petite vérole, maladie qui, dans notre hémiſphère, a ſi ſouvent été le fléau du genre humain, ne trouva que peu de réſiſtance de la part d'un peuple qui, avant ſa correſpondance avec les Européens, ne connoiſſoit d'autres maladies que celles qui proviennent des chaleurs ou des froids exceſſifs, & qui ne faiſoit uſage d'aucun remède pour en arrêter les progrès; en conſéquence, elle a cauſé un ſi grand ravage, parmi les Indiens, qu'ils ſont perſuadés que c'est le mal le plus terrible qui puiſſe arriver au genre humain. Ainſi, de toutes ces tribus généralement connues ſous le nom d'*Abénakies* autrefois ſi nombreuſes, & qui n'étoient pas moins puiſſantes, il n'en reſte plus qu'onze ou douze cens des deux ſexes: qui paroiſſent encore diminuer tous les jours, comme dans les autres parties de l'Amérique.

Les hommes ſont forts & ont de gros os; mais ils paroiſſent avoir des muſcles plus petits

que les Européens, & qui sont convenables à leur manière de vivre, qui demande plus d'agilité que de force. Ils sont d'une bonne hauteur; car ils n'ont guère plus de six pieds, & sont rarement au-dessous de la taille médiocre. Leur teint, naturellement basané, devient encore plus brun, parce qu'ils sont continuellement exposés à l'air, & n'ont point coutume de se laver. Le rouge, dont ils avoient autrefois coutume de se peindre le visage, n'est plus à présent en usage, excepté au Canada, où il sert souvent à signifier la guerre, ou qu'on a dessein de la déclarer, & plus souvent encore d'ornement pour augmenter la beauté naturelle. Le rouge qu'ils estiment le mieux est le vermillon, comme étant le plus brillant & le plus durable.

Ils s'arrachent avec soin, quand ils sont jeunes, les cheveux qu'ils ont sur le devant de la tête, les poils de la barbe & des sourcils, ainsi que de tout autre endroit du corps. La raison qu'ils donnent pour cette coutume, c'est, pour me servir de leur propre expression, afin que les cheveux du derrière de la tête ne soient pas *affamés*, par les poils qui croissent sur les autres parties du corps, quoiqu'elle ait peut-être pris naissance parmi leurs ancêtres qui ont trouvé qu'il étoit convenable d'arrêter les passages glanduleux,

afin d'être moins sujets aux incommodités du froid & de l'humidité de l'atmosphère, auxquels, à cause de leur vie errante & vagabonde, ils sont plus exposés que les autres nations. Leurs cheveux sont toujours longs & noirs, ainsi que les cheveux & les yeux de tous les Indiens de l'Amérique septentrionale.

Leur langage a un son très-fort à l'oreille; mais il est accompagné d'une douce respiration qui dégénère quelquefois en un bruit guttural pendant un moment, & ensuite continue tout doucement comme auparavant. Il est extrêmement expressif, & contient peu de mots, comme s'il provenoit d'une sensation vive & soudaine, des objets visibles, qui les porte à exprimer, pour ainsi dire, en un moment, des idées qui nous demanderoient du tems & de la réflexion pour les représenter au naturel; tandis que leur surprise, leur ignorance ou leur indignation fait naître des pensées & des expressions vives, étonnantes & sublimes, dont les personnes qui connoissent leur dialecte, pourroient donner mille exemples.

Nés & élevés dans le simple état de nature, ils sont extrêmement jaloux de leur indépendance. Comme ils croient que tous les hommes

sont égaux; leur principale antipathie à une vie civilisée, vient de ce qu'ils observent parmi les nations qui les appellent barbares, dont ils affectent de mépriser les corruptions & les fausses idées des choses: & rien davantage que le respect qu'elles montrent aux richesses, qui, à ce qu'ils remarquent avec beaucoup de justesse, sont souvent possédées par les plus indignes de l'espèce humaine.

On ne sauroit dire qu'il subsiste aucune forme de gouvernement parmi eux; chaque petite compagnie ou tribu paie quelque déférence à un vieillard qui est considéré à cause de sa sagesse & de son expérience. Il parle dans toutes les occasions où il s'agit de l'intérêt de la communauté, le reste observant pendant ce tems-là le plus profond silence: son discours est ordinairement décent, quelquefois pompeux & ampoulé, mais toujours sensé & débité avec gravité.

Ils professent universellement la religion catholique Romaine, & ils portent un petit crucifix pour emblême de leur foi. Cette notion de religion a assez d'influence sur eux pour les faire venir en grand nombre, des endroits les plus éloignés de la province, vers la rivière Saint-Jean, où un prêtre de leur communion se

rend tous les ans, du Canada, pour les baptiser, les confesser & leur donner l'absolution; & il reçoit ordinairement en récompense un petit paquet de peaux du chef de chaque famille.

Leur subsistance dépend entièrement de la chasse & de la pêche, qui font les emplois de presque toute leur vie, & auxquelles leurs canots sont des meubles nécessaires. C'est dans la construction de ces bataux, qu'un Indien déploie ordinairement toute son adresse. Il fait avec une coignée une incision perpendiculaire, d'un côté, dans l'écorce d'un bouleau fort gros, uni & sans nœuds, & dépouille graduellement & avec beaucoup d'art, l'arbre de son écorce. La plaçant ensuite par terre, il en coud habilement les deux extrémités, ainsi que les crevasses & les fentes qu'il y a pu faire en l'ôtant de l'arbre, avec des petites branches de sapin & de pin; sa femme est occupée pendant ce tems-là à couper de petits cercles d'un demi-pouce d'épaisseur, & de trois de largeur, pour servir de côtes & de membres au canot, & le fortifier; il les place en travers de distance en distance dans toute la longueur du canot; il y coud après cela, bien fortement, une espèce de sainte-barbe d'un pouce d'épaisseur, avec les mêmes matériaux, un clou lui servant d'aiguille, & il en couvre les coutures de résine fondue. Le canot

est destiné à porter toute la famille, qui consiste en cinq ou six personnes, ainsi que des fusils, des munitions & du bagage ; mais ce dernier article n'est pas fort incommode. Ce joli petit ouvrage, qui n'a que dix-huit pieds de longueur, deux de largeur, & un de profondeur ; qui n'a ni quille, ni voile, ni gouvernail, & qui ne pèse que 80 ou 90 livres, sert à les transporter d'un bord à l'autre de la baie de Fundy à son embouchure, navigation plus longue & plus dangereuse que celle de Douvres à Calais.

Un canot, un fusil, un tomahawk & quelques outils pour la pêche, forment toute la richesse d'une famille Indienne ; les peaux que la chasse lui fournit ne sont que trop souvent échangées pour du *rhum*, liqueur destructive de sa race, & le poison de cette nation.

Aussi-tôt que leurs enfans naissent, ils les plongent dans l'eau froide pour les fortifier, & pour les endurcir. Après cela, ils les attachent sur le dos à une planche d'environ deux pieds de longueur, leur laissant les bras, les jambes & la tête en liberté, & ils restent dans cette position jusqu'à ce qu'ils soient capables de marcher. La raison qu'ils donnent pour cette coutume étrange, qui est universelle parmi les Indiens, c'est que cela les fait croître droits &

bienfaits; mais il y a une cause plus probable, c'est qu'il est plus convenable à la mère de porter son enfant de cette manière à travers les bois, où il couriroit des dangers continuels d'avoir les yeux crevés par les branches d'arbres, si elle le portoit autrement, ou que le canot pourroit se renverser, si on permettoit à l'enfant de mouvoir de coté & d'autre. Cette insensibilité au froid & aux autres duretés que l'on observe dans les enfans, même de l'âge le plus tendre, vient de cet engourdissement du système nerveux que la coutume & la nécessité ont, après plusieurs générations, à la fin naturalisé & rendu tout à fait familier.

Pour conclure: que les hommes qui sont nés dans des climats plus heureux & au sein des nations civilisées, où, après avoir long tems cultivé les arts & les sciences, on les a graduellement amenés à un état de maturité, ne tirent point de conséquences téméraires de ce que nous avons dit des mœurs & des coutumes de ces sauvages, & ne les regardent pas comme un peuple entièrement plongé dans la barbarie, ennemi des arts, & incapable d'amélioration: qu'ils considèrent, au contraire, que les traits les plus frappans, qui distinguent d'une manière si éminente, l'homme même dans l'état de nature, de l'animal irraisonnable, se trouvent d'une manière parti-

particulière chez les Indiens. Les idées les plus parfaites du bien & du mal, de la subordination à l'être suprême, comme gouverneur de l'univers, & d'une soumission à sa volonté, ne sont qu'une petite partie des connoissances qu'ils tiennent de la nature; en déplorant les ténèbres dans lesquelles ils sont encore ensevelis, n'oublions pas qu'il n'y a pas bien des années que la plus grande partie de l'Europe étoit dans un état semblable, & que les moyens dont la divine providence s'est servie pour délivrer tant de nations des chaînes de l'ignorance, sont aujourd'hui aussi capables de produire les mêmes effets, & pourront un jour, comme un soleil bienfaisant, rompre & disperser ces nuages qui enveloppent encore le nouveau-monde, puisqu'il se trouve dans les habitans, de la capacité & un desir de s'instruire, ce qui peut contribuer à produire un événement si désiré.

21.

Mélanges.

Il y a dans ce moment aux environs de Paris un homme fort extraordinaire. Il ne mange que de la viande crue mais ce qui étonne le plus, c'eſt que, vêtu fort ſimplement & venant à pied de la campagne qu'il a achetée, il fait de gros achats qu'il paye en argent comptant. On aſſure qu'il a pluſieurs millions dépoſés chez un ſeul notaire, & l'on ignore la ſource de ſes richeſſes. Quelques perſonnes prétendent l'avoir vu en Bretagne, mais ſous un autre nom. Le public le regarde comme l'agent de familles Hollandoiſes dégoûtées de leur patrie.

Le Saſſafrax & la vigne ſauvage ; lettre de M. de Crevecœur. Etant un jour dans les bois de ma fille Fanny, j'apperçus une jeune Saſſafrax de trois pouces de circonférence & de huit pieds de haut, il étoit jeune, frais & vigoureux; une foible vigne s'étoit entrelacée autour de ſa tige, & commençoit déjà à mêler ſes branches avec celles du Saſſafrax: quelle ſingulière union, me dis-je à moi-même! quel jeu du haſard! Le premier ſemble avoir été planté pour ſupporter

le second : qu'auroit fait cette foible vigne sans l'assistance & l'appui du Sassafrax, &c. Toutes ces idées m'en suscitèrent une autre, &, je vous l'avoue, ce fut une des plus agréables & des plus douces qui depuis long-temps eussent saisi mon cœur. J'ordonnai au Nègre d'aller chercher les outils convenables; & dès qu'il fut revenu, nous déracinâmes ce phénomène intéressant avec toute l'attention imaginable. — Que veux tu donc faire de ce Sassafrax, mon père, nous en avons déjà tant dans nos champs & dans nos haies? Ma mère rira quand je lui dirai toute la peine que tu viens de prendre. — Non, non, ma fille elle n'en rira point, j'en suis sûr. C'est pour toi que je travaille, ne me quitte point; tu verras à quoi je destine cet arbre protecteur. Je le transportai dans l'intersection des deux grandes allées de mon jardin. J'y appelai toute ma famille (car je voulois que chacun contribuât à cette opération.) Bientôt le trou fut fait, & le Sassafrax planté. Aussitôt que cette opération fut faite: viens, ma fille, lui dis-je, en la prenant dans mes bras, écoute bien ce que ton père va te dire; c'est à toi particulièrement que je m'adresse; grave mes paroles profondément dans ton petit cœur, afin que tu puisses te les rappeler toute ta vie; écoute : J'ai transplanté ces deux arbres où tu les vois, afin qu'ils deviennent un monument vivant de l'amitié que

je te porte. Puiſſent-ils reprendre racine, & pouſſer le printemps prochain plus vigoureuſement que jamais. Tu vois bien ce Saſſafrax chargé de cette jeune vigne, c'eſt moi, ton père, qui t'ai ſi ſouvent aſſiſe ſur ma charrue, qui t'ai tant de fois portée à l'école, & où tu deſirois aller, & qui te porte encore ſi ſouvent ſur mes genoux. Tu vois bien cette jeune vigne dont la tige & les branches ſont ſi heureuſement ſupportées par ce Saſſafrax c'eſt toi, ma fille: comme toi, quand tu m'embraſſes, quand tu me dis que tu m'aimes, quand tu mets tes bras autour de mon cou, de même elle étend ſes rameaux tortueux, elle les attache par une multitude de petits liens aux branches de ſon ami & de ſon protecteur. Obſerve, Fanny, tous les deux tirent leur ſubſiſtance du même terrain & du même endroit; le ciel ne ſauroit verſer ſes roſées ſur l'un ſans faire fructifier l'autre, leur union à commencé dès leurs racines, qui, comme tu l'as vû, ſont mêlées les unes avec les autres; elle eſt devenue plus intime encore par leur accroiſſement; elle est parvenue du pied vers la tige, de la tige vers les branches. L'été prochain tu verras comme leurs feuilles, leurs fleurs & leurs fruits ſeront entremêlés & confondus enſemble. Ce ſera alors que le parfum de la vigne, uni avec l'odeur aromatique du Saſſafrax, deviendront un ſymbole plus frappant encore à

tes sens de notre union & de l'indissolubilité de notre amitié; elle ne finira qu'à la mort, comme ce mélange odoriférant ne périra que par l'évaporation. Tel est l'objet de méditation que t'amenera chaque printemps.

Quand j'aurai vécu, & que tu seras maitresse de cette plantation, voici ce que tu diras à tes amis, à tes voisins & à tes enfans: Mon père planta cet arbre le 4. Octobre 1774; il le consacra devant ma mère & mes deux frères A. & L. comme un monument de son amitié paternelle envers moi; il l'appela l'*arbre de Fanny*. Ce fut une idée favorite de son cœur; j'étois avec lui dans ses bois, occupée à écouter ses leçons, lorsque le hasard lui fit découvrir ce Sassafrax & cette vigne que vous voyez aujourd'hui si grands & si élevés. Tiens, ma fille, me dit-il, (après les avoir transplantés dans le lieu où vous les voyez aujourd'hui) de même que ce jeune Sassafrax supporte cette foible vigne, de même je t'ai chérie & supportée dès ta plus tendre enfance; de même que cette vigne auroit toujours rampé sur la terre, infructueuse & méprisée, de même aurois-je été une femme mal instruite & mal élevée sans son appui journalier, sans les soins qu'il prit de mon éducation; puisses-tu (continua t-il) croître & fleurir sous ce toit paternel comme ces deux arbres croîtront & fleuriront

dans ce nouveau terrain. Voilà ce que tu leur diras ; te reſſouviendras tu bien de tout ceci ? — Pour cela oui, mon père ; je n'oublierai jamais ce que je viens de voir & ce que tu viens de me dire ; elle ſçella ſa promeſſe avec ſes larmes, auxquelles je ne pus m'empêcher de joindre les miennes ; ce furent les plus douces que j'euſſe verſées depuis bien des années.

L'anniverſaire de cet petit événement a été régulièrement ſolemniſé depuis, tant par le ſouvenir & le détail particulier de toutes les circonſtances qui l'accompagnèrent, que par une petite fête gaie quoique ſimple qu'elle donne à ſes voiſines. Nos fêtes, vous le ſavez, ſont toujours accompagnées de danſes, ou plutôt nous n'avons point de fêtes ſans joie, & notre plaiſir eſt toujours démontré ou exprimé par la danſe. Il n'y en a point dans le cours de l'année auxquelles je me joigne avec plus de plaiſir. Le bon Nègre Decembre, qui depuis long-temps a ceſſé de travailler, poſſède encore l'art de nous faire ſauter en cadence. Il prend plaiſir à raconter à ceux de mes voiſins qui viennent auſſi à la fête, tous les détails de ce petit événement ; il n'oublie pas la part qu'il y prit en m'aidant à arracher & à tranſplanter le Saſſafrax, & ma fille l'en aime davantage. Auſſitôt qu'elle ſera mariée, il conte bien, dit-il, diviſer ſon temps en deux parties

égales, & aller passer six mois chez elle ; car, dit-il, si je ne puis plus rien faire, je sais mieux qu'aucun Nègre comment il faut que les choses soient faites, & les avis du vieux Décembre seront aussi utiles à la fille de mon maître, devenue femme, qu'étoient mes soins lorsque dans sa tendre jeunesse je la portois dans les champs, je l'enveloppois dans ma rédingotte, & la faisois dormir au pied d'un arbre pendant que je labourois, je l'aimois comme si elle eût été une petite fille noire.

Me pardonnerez-vous l'inconséquence de cette petite histoire; je le sens, elle ne peut intéresser q'un père, & vous ne l'êtes pas. Vous le dirai-je? j'oublie pour un moment les malheurs auxquels la guerre m'a condamné en vous rappelant ces heureux détails. Cette douce réminiscence gonfle & agite encore mon cœur. Au milieu de l'orage qui m'environne, je n'ai d'autres consolations qu'en vous traçant quelque foible esquisse des beaux jours qui sont passés. Adieu, Saint-John.

Voici une harangue prononcée il y a plus de cent ans devant un de nos généraux, qui prouve que ce qu'on croit de nouvelle création, a sou-

vent une date fort ancienne, & que le génie est de tous les siècles.

"Monseigneur, tandis que Louis le grand fait aller l'empire de mal en pire, damner le Dannemarck, & suer la Suède; tandis qu'il gêne les Génois, berne les Bernois, & cantonne le reste des cantons; tandis que son digne rejeton fait baver le Bavarrois, rend les troupes de Zell sans zèle, & fait faire des esses aux Hessois; tandis que Luxembourg fait fleurir la France à Fleurus, met en flammes les Flammands, lie les Liégeois, & fait danser Castanaga sans Castagnettes; tandis que le Turc hongre les Hongrois, fait esclaves les Esclavons, & réduit en servitude la Servie; enfin tandis que Catinat démonte le Piémontois; que S. Ruth se rue sur le Savoyard, & que Larré l'arrête: vous, monseigneur, non content de faire sentir la pesanteur de vos doigts aux Vaudois, vous faites encore la barbe aux Barbets. Ce qui nous oblige à être avec un profond respect, monseigneur, vos très-humbles & très-obéissans serviteurs, les maire, échevins & habitans de la ville de. . . .

Durant la minorité de Louis XIV, l'armée n'étant que médiocrement forte, la reine-mère

dit un jour au maréchal de la Ferté: *Monsieur le maréchal, les ennemis sont plus forts que nous cette année; mais nous avons le bon droit pour nous, & Dieu se rangera du côté de la justice. Corbieu, madame*, lui répondit-il, *ne vous y fiez pas; j'ai toujours vû Dieu du côté des gros bataillons.*

22.

Elisabeth,
ou l'amour & l'amitié, conte.

L'anecdote que j'ai à raconter se passe dans une cour; les personnages qui en sont les acteurs sont des grands de cette cour là. Dans de pareils récits, la discrétion est deux fois nécessaire. Je ne nommerai donc point les personnages que par leurs qualités & des étoiles. Je commence.

La princesse de * * *, qui savoit bien que par un malheur attaché à son rang, la politique seule lui choisiroit un époux, voulut s'en remettre à son propre cœur pour le choix d'un amant: ou plutôt elle n'avoit formé aucun projet; mais l'amour qui fait indistinctement son hochet d'un sceptre ou d'une houlette, l'avoit rendue sensible pour un des plus aimables cavaliers de la cour

de son père. Ce mortel heureux étoit le comte de * *, qui ne se fut pas plutôt apperçu de l'amour qu'il avoit inspiré, qu'il fit éclater, autant que le respect le permettoit, la tendresse la plus vive. Je ne vous assurerai pas qu'il fut bien réellement amoureux (souvent on croit suivre l'amour quand on ne fait qu'obéïr à l'amour-propre) mais il croyoit l'être, & c'en étoit assez pour le faire croire. Enfin, quand la princesse eut fait quelques avances, (car c'est encore-là un tribut particulier que l'amour impose à la beauté dans ce haut rang, & dont elle dispense la beauté roturière) il s'établit entre-eux le commerce le plus intime.

L'honneur d'une pareille conquête est toujours accompagné de quelque péril; & en pareil cas, le fat le plus déterminé y regarde à deux fois avant de devenir indiscret. Le comte de*** avoit donc deux motifs pour emprunter le voile du mystère: son amour & son intérêt. Mais une pareille intrigue est embarrassante, parce que ces amours là ont besoin d'être secrettes, & ne peuvent se passer de confident. Par bonheur le hasard avoit placé auprès d'elle une jeune personne, joignant à beaucoup d'esprit, un bon cœur & une figure charmante, ce qui est assez rare; &, ce qui est plus rare encore, ayant pour sa maîtresse l'amitié la plus tendre & la plus

désintéressée. Je l'appellerai Elisabeth. Sa naissance l'avoit rendue digne d'approcher de la princesse, & ses vertus lui avoient mérité sa confiance. On verra bientôt qu'elle l'avoit méritée.

La princesse lui confia son amour pour le comte, d'abord pour épancher son âme, & ensuite par le besoin qu'elle avoit d'un tiers qui pût servir son amour. Elisabeth, qui, dans tous ses discours étoit toujours inspirée par son cœur, crut devoir lui rappeler le danger d'une telle liaison; elle la menaça de l'indignation du roi son père. Mais après avoir satisfait à son devoir par ses remontrances, elle crut devoir obéir à l'amitié en servant un amour qu'elle n'avoit pu guérir. Elle n'ignoroit point le danger qu'elle couroit elle même; mais elle aimoit trop la princesse pour ne pas le braver. D'ailleurs, elle craignoit qu'elle ne mit ses intérêts en des mains peu sûres; & ce motif seul étoit capable de decider la tendre Elisabeth.

On lui saura gré d'avoir eu le courage de combattre la passion de la princesse, quand on saura que la situation de son cœur devoit la rendre indulgente pour la foiblesse de l'amour. Elle aimoit le marquis de * * *, qui avoit mérité sa tendresse par ses soins & ses qualités personnelles. Le marquis étoit aimable, tendre, mais vif, impétueux; un peu jaloux, mais de

cette jalousie qui vient d'un amour ardent, de cette jalousie qu'on cache autant qu'on peut à l'objet aimé, & qui en un mot fait plutôt un martyr qu'un tyran. Il avoit long-temps aimé Elisabeth avant d'oser le lui dire; & le lui avoit dit long temps avant d'obtenir son aveu. Mais il sembloit que par les témoignages les plus tendres de son amour, elle cherchât à le dédommager de cette longue attente. Au reste, elle n'avoit pas encore dit son secret à la princesse, moins par crainte que par timidité.

Dès que la princesse eut confié son amour à Elisabeth, elle ne cessa plus de lui en parler. Le soir elle se retiroit dans sa chambre deux heures plutôt qu'à l'ordinaire, non pour se coucher plutôt, mais pour avoir plus long-temps à s'entretenir de son amant; le matin elle sonnoit bien avant l'heure ordinaire de son lever, non pour quitter plus tôt son lit, mais pour demander à Elisabeth, qui entroit seule dans sa chambre, des nouvelles de son amant. Tous les billets doux à envoyer où à recevoir passoient par les mains d'Elisabeth. Ces soins l'occupoient beaucoup, beaucoup trop; car ils prenoient quelquefois sur le temps qu'elle avoit destiné à son amour; & les momens qu'on dérobe à l'amour, on les regrette toujours un peu, même en les donnant à l'amitié. Elle avoit des entretiens plus rares avec le marquis; il s'en

plaignoit lui-même; il lui témoignoit ses inquiétudes, ses craintes; mais ce sentiment ne tenoit point contre un regard d'Elisabeth; quand elle s'apprêtoit à se justifier, il en croyoit déja les yeux, avant de l'avoir écoutée, & il tomboit à ses pieds. Absent, il avoit moins de courage; il étoit moins juste, parce qu'il étoit moins heureux. Il l'accusoit quelquefois dans ses lettres, non pas de trahir, mais de négliger au moins leur amour. Il n'osoit l'accuser d'infidélité. Ce n'est pas que, jaloux comme il l'étoit, il ne fût capable de la craindre, mais il étoit dans son caractère de n'oser le témoigner. J'ai déjà dit que sa jalousie le rendoit moins injuste que malheureux: d'ailleurs Elisabeth avoit tellement dans sa physionomie, dans ses discours, dans ses gestes même, le caractère de l'innocence & de la candeur, qu'elle eût été long temps coupable sans pouvoir être soupçonnée: l'accuser & la regarder étoient deux choses incompatibles. Au sentiment qu'elle inspiroit se mêloit toujours un peu de respect, & ce n'étoit jamais aux dépens de l'amour qu'on sentoit pour elle; le motif de ce respect la rendoit plus intéressante encore. Mais si le marquis n'osoit l'accuser d'infidélite, il osoit se plaindre au moins du peu de momens qu'on lui accordoit. Non, lui écrivoit-il quelquefois, vous ne me trahirez jamais; l'imposture vous est étrangère; j'en croirai toujours

plutôt votre bouche que les apparences, que les discours d'autrui, que mes propres yeux. Mais si votre cœur alloit se refroidir pour moi, si j'étois moins aimé? Ah! cruelle Elisabeth! votre seule indifférence ne suffiroit-elle point pour condamner au trepas le plus tendre & le plus fidèle des amans?

Elisabeth se justifioit par ses devoirs auprès de la princesse, qui exigeoit d'elle un service presque continu. Elle disoit vrai; mais elle ne disoit pas tout; la délicate Elisabeth ne croyoit pas pouvoir disposer du secret de sa maîtresse, même en faveur du marquis. Un seul mot auroit pu la justifier auprès de lui; mais ce mot, elle l'eût regardé comme un crime. Avec la sensibilité qu'elle avoit, avec la tendresse qu'elle sentoit pour le marquis, cette discrétion dut être pour elle & pénible & douloureuse. Cette Elisabeth, qui n'osoit cacher une seule de ses pensées à son amant, qui portoit, pour ainsi dire, son cœur dans ses yeux, sur ses lèvres, demeuroit sur ce point tout-à-fait impénétrable.

Cette réserve, cette fidélité méritoient d'autant plus, que la princesse, soit caprice, soit bizarrerie, soit jalousie, lui avoit confié son amour sans lui faire connoître celui qui en étoit l'objet. Les services qu'elle recevoit d'elle, n'é-

toient pas incompatibles avec cette demi-confidence. Elisabeth ne faisoit que recevoir & renvoyer des billets-doux, qui étoient donnés & reçus par des mains inconnues & fidelles. Souvent son ministère se bornoit au soin de remettre les lettres dans un endroit convenu & caché d'une galerie dérobée, & d'aller y prendre la réponse. Quand elle avoit quelques demarches à faire hors du palais, les choses étoient arrangées de manière qu'elle ne voyoit pas le comte: cette réserve injurieuse eût indisposée toute autre qu'Elisabeth; mais Elisabeth ne savoit qu'aimer la princesse & lui obéir.

Cependant, malgré toutes les précautions qu'on avoit prises, on commençoit à avoir quelques soupcons sur les amours de la princesse. C'étoient des soupçons vagues, incertains; qui ne décèlent point la verité, mais qui donnent l'envie de la découvrir. On sait qu'il n'y a pas loin de l'un à l'autre; & la fidelle Elisabeth commença à trembler plus sérieusement pour sa maîtresse. Elle communiqua ses craintes, qu'on trouva peu fondées; cependant on promit d'agir avec plus de circonspection. On commença bien à tenir parole; mais la gêne qu'on s'imposa ne faisoit qu'irriter le désir de s'en délivrer.

Bientôt les soupçons qui avoient couru sur cette intrigue devinrent plus directs ; & même Elisabeth apprit qu'elle commençoit à être compromise. Cette nouvelle l'affligea, mais ne changea rien à ses dispositions ; & dans les nouvelles craintes qu'elle témoigna, elle ne parla point de son propre danger ; elle n'étoit occupée que des intérêts de sa maitresse. Son zèle alloit même quelquefois jusqu'à l'indiscrétion, & pouvoit devenir dangereux pour elle. Elle combattoit la princesse avec cette éloquence du cœur qui, en pareil cas, devient souvent criminelle quand elle ne triomphe point. Un jour, sur-tout, après un entretien fort animé, elle osa quitter la princesse, en lui disant de ne plus compter sur ses soins.

Cette vivacité, qui ne prouvoit que l'excès de son attachement, ne lui attira point la disgrâce de la princesse, mais ne la rendit pas plus raisonnable. Que dis je? par un aveuglement que la passion seule peut faire excuser, elle sembla s'observer moins de jour en jour. Un matin, elle va trouver elle même Elisabeth, dont l'appartement étoit voisin du sien, & lui dit-en entrant qu'elle vient lui demander une preuve de son amitié. Madame, lui répond Elisabeth avec le ton du sentiment, je me croyois plus avancée auprès de vous. La princesse n'avoit ni le temps, ni la raison nécessaires pour répondre à ce reproche.

Toute

Toute entière à sa passion, elle ne voyoit, n'entendoit rien de ce qui lui étoit étranger. Elle vouloit voir son amant dès le soir même, & ne le pouvant ce jour-là qu'en le recevant chez elle, elle venoit prier Elisabeth de l'y introduire. Cette résolution jeta l'effroi dans ce cœur sensible. Elisabeth dit à la princesse qu'elle couroit à sa perte; & elle ose ajouter qu'elle n'en sera pas la complice & l'instrument. Il le faut, interrompit la princesse; il faut m'obéir. J'ai des motifs particuliers & très-pressans. Elle ajouta que son amant étoit averti; qu'il se rendroit, sans être vu, dans une pièce qu'elle lui avoit indiquée; & qu'il s'attendoit à être introduit chez elle par une personne de confiance. Il ne falloit pour cela qu'une clef qui étoit au pouvoir de la princesse.

On voit que la nécessité avoit augmenté sa confiance, puisque, par le service qu'elle exigeoit, elle consentoit à lui faire connoître son amant. Mais Elisabeth, constante dans son refus, lui dit qu'elle auroit le courage de lui désobéir. Il y va de la vie, s'écrie la princesse du ton le plus effrayant; il faut me satisfaire où m'ôter le jour. Et lui présentant un pistolet avec la clef dont je viens de parler, prends, lui dit elle, choisis, & décide de mon sort. La tendre Elisabeth, épouvantée de ce qu'elle voit & de ce qu'elle

entend, prend la clef sans répondre un mot, & verse un torrent de larmes. L'infortunée! elle avoit raison de s'affliger; mais c'est pour elle seule qu'elle auroit dû craindre. Car le résultat de la démarche qu'elle alloit faire, & qui lui coûtoit tant, ne devoit pas être funeste à la princesse, mais à elle-même.

Un hasard de plus malheureux vouloit qu'il survint au comte, après avoir reçu le rendez-vous de la princesse, un événement qui l'empêcha de s'y trouver. Assuré sans doute de ne pas lui déplaire (peut être même le lui avoit-elle déjà permis,) il prit le parti d'envoyer à sa place un ami intime, qu'il avoit été forcé de mettre dans son secret, & qu'il chargea de l'excuser sur son absence.

Le soir étant arrivé, Elisabeth prend la clef que la princesse lui a remise, s'arme d'une lanterne sourde, & se rend au lieu indiqué. Elle ouvre la porte où elle doit trouver le comte, qu'elle est chargée d'introduire chez la princesse. La porte à peine ouverte, la lumière de sa lanterne tombe sur la figure du cavalier qui étoit déjà arrivé, & lui fait voir, qui? le marquis, son amant. En effet, c'étoit lui-même qui se trouvoit l'ami & le confident du comte.

On se souvient sans doute qu'Elisabeth ne connoissoit point l'amant de la princesse, La vue du marquis fut un coup de foudre pour elle. Son imagination trompée ne lui permet de voir dans la princesse qu'une rivale, & dans le marquis qu'un amant infidèle, un parjure suborneur. Sur le champ elle jette un cri & prend la fuite, sans prononcer une parole. Il ne lui restoit que la force dont elle avoit besoin pour arriver à son appartement. Le marquis, quoique dans l'obscurité, fut assez adroit ou assez heureux pour la suivre assez loin, & il parvint, non pas jusqu'à Elisabeth, mais jusqu'à la princesse, qui ne fut pas peu surprise de son arrivée. Il lui fit les excuses du comte; mais elle parut si affligée du contretems, qu'il ne jugea pas à propos de lui raconter ce qui venoit de lui arriver. Il se retira, sans que la princesse, absorbée dans sa triste rêverie, parût y faire attention; & il reprit du mieux qu'il put le chemin par où il étoit arrivé.

Quelle triste, quelle horrible nuit dut passer Elisabeth! Victime d'une perfidie sans exemple (car elle ne doutoit pas un instant que son amant ne fût coupable,) combien un cœur aussi sensible devoit être déchiré! Le lendemain, mandée par la princesse, elle parut devant elle dans le désordre de la douleur & du désespoir. Son abattement & la pâleur de son visage témoi-

gnoient ce qu'elle avoit souffert & ce qu'elle souffroit encore. La princesse, malgré ses propres ennuis, ne put s'empêcher de voir que quelque grand chagrin avoit frappé sa fidelle Elisabeth; elle lui demanda ce qui avoit pu le causer. Elisabeth, qui avoit résolu de les cacher, lui dit qu'elle n'en avoit point; mais elle lui dit qu'elle n'avoit pas de chagrin, du ton d'une personne au désespoir. La princesse insiste; elle lui ordonne de lui raconter quel malheur lui est survenu. Le plus grand de tous, s'écrie Elisabeth avec une voix interrompue par ses sanglots; je meurs, & c'est par vous, par vous que j'ai tant aimée. — Comment? Expliquez vous. — Le malheur que je viens d'apprendre, reprit Elisabeth, le mal que vous m'avez fait, vous ne pouvez plus le réparer. J'aimois comme vous, & je me croyois aimée. Mais mon malheur veut que vous ayez donné votre cœur à celui qui possédoit le mien. Vous m'avez enlevé ce qui m'étoit plus cher que la vie. C'est vous qu'il aime, c'est moi qu'il trahit. Je lui pardonnerois de vous aimer; mais ses parjures, ses perfidies! . . . La malheureuse Elisabeth n'eut pas la force d'aller plus loin; sa voix fut étouffée par sa douleur, qui ne s'exprima plus que par ses larmes.

Vous vous imaginez, sans doute, que la princesse eut pitié des maux qu'elle croyoit lui avoir

causés; qu'elle s'efforça d'adoucir ses chagrins? Non: l'intérêt mal entendu de son amour lui fait oublier tous les bienfaits de l'amitié; son orgueil s'offense de trouver une rivale; & sa jalousie même en conçoit de craintes injurieuses. Ses sentimens se manifestèrent malgré elle; quoiqu'elle s'efforçât de les déguiser, le ton sec & froid dont elle consola Elisabeth, révéla le secret de son cœur. La triste Elisabeth crut avoir perdu à la fois tout ce qu'elle avoit aimé; elle se retira toute en pleurs; &, rentrée dans son appartement, ses réflexions ne firent qu'enfoncer plus avant dans son cœur le trait dont il étoit déchiré. Tout ce qui est autour d'elle, le lieu même qu'elle habite, lui devient odieux. Elle veut échapper aux souvenirs douloureux qui la poursuivent, qui l'attendent par-tout. Elle croit s'y soustraire par la fuite! . . . Que dis je? Elle ne cherche point à guérir de ses maux; elle n'y prétend point; la vie lui est désormais inutile, puisqu'elle n'a plus rien à aimer. Se croyant à la fois victime de l'amour & de l'amitié, elle ne cherche point à dérober leur proie; elle ne veut que fuir loin du monde, & finir ses tristes jours. Il eût été plus sage, sans doute, & plus heureux pour elle, de s'expliquer avec son amant; mais le parti le plus raisonnable est rarement celui que prend l'amour, quand il se croit offensé; & la malheureuse Elisabeth, sans avertir personne,

s'échappa dès le jour même, sortit du palais, & s'éloigna pour suivre le chemin que le hasard, ou son désespoir lui indiqueroit.

L'erreur de la princesse ne devoit pas durer long-temps; mais je crois que le lecteur, qui s'en doute, ainsi que moi, s'intéresse bien moins à son sort qu'à celui d'Elisabeth, & qu'il est peu impatient d'en être instruit. Disons néanmoins, en deux mots, qu'elle ne tarda pas à débrouiller cette aventure. Elle eut le mot de cette funeste énigme; mais, hélas! c'étoit trop tard pour Elisabeth, & pour le marquis, que la nouvelle de cette fuite inattendue jeta dans la plus profonde douleur. Il courut par tout, & il courut en vain. Fatigué de ses efforts inutiles, le désespoir le ramena chez lui, & le chagrin l'en fit sortir encore pour de nouvelles recherches, qui ne furent pas plus heureuses.

Il étoit difficile en effet de deviner le parti qu'avoit pris Elisabeth. Dans sa fuite précipitée, elle n'avoit rien emportée avec elle pour son existence à venir, parce que l'avenir n'existe point pour l'excès de la douleur. Elle se défit de quelques effets de prix qui se trouvoient sur elle par hasard, & elle en donna la somme entière pour des haillons rustiques, dont elle s'habilla. Ses charmes, dont les étoffes les plus riches

avoient jusqu'alors formé la parure, étoient cachés sous la laine la plus grossière; ces pieds delicats, qui n'avoient guère marché que sur des tapis moëlieux ou sur le marbre des palais, furent blessés par les épines des champs où elle promena sa douleur. Elle se retira dans un triste hameau, se présenta chez un paysan, & lui demanda un mauvais lit, de la paille même, si l'on vouloit, pour quelqu'argent qui étoit dans sa bourse. On lui offrit, pour reposer ses membres délicats, un lit fort dur, qu'elle accepta sans regret. Elle n'y cherchoit point le repos; elle ne vouloit qu'y attendre la mort; &, pour y arriver plus vite, elle avoit résolu de ne prendre plus aucune nourriture. En effet, elle refusa obstinément tout ce qu'on lui offrit. Ses réfus, malgré sa douleur, étoient mêlés d'une douceur aimable qui lui gagna bientôt le cœur de tous ceux qui l'approchoient. Mais on ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle étoit en proie à une profonde tristesse. Elle parloit peu, savoit éluder les questions qu'on lui faisoit; la surprise du payſan & de sa famille augmentoit à chaque instant.

Cependant, plus d'un jour s'étant passé ainsi, ses forces commencèrent à l'abandonner, & l'on craignit pour ses jours. On la prioit en pleurant de vouloir bien prendre quelque nour-

riture; mais la manière dont elle s'en défendoit leur inspiroit un sentiment qu'ils ne pouvoient définir, & qui, sans calmer leur inquiétude, leur ôtoit la force de la contrarier plus long-temps.

Un hasard vint augmenter leur embarras. Quelques restes de son ancienne parure firent soupçonner qu'elle n'étoit pas née sous les habits qu'elle portoit; & ces bonnes gens, qui craignoient d'ailleurs de la voir expirer, crurent devoir informer le curé du lieu de cette étrange aventure. Le curé, après les avoir interrogés un moment, se rendit auprès du lit de la malade, & lui tint des discours qu'autorisoint son ministère. Il lui dit tout ce que la morale chrétienne lui suggéra sur la funeste résolution où elle sembloit être de finir ses jours volontairement; lui rappela que le suicide étoit un crime envers l'être suprême. Elisabeth n'opposa point à ses pieux discours le langage d'un esprit fort, mais le curé vit bien qu'elle avoit formé un projet dont il seroit difficile de la dissuader; il vit bien que sa raison étoit maitrisée par quelque grand chagrin; & en blâmant sa résolution, il s'attendrissoit sur son sort. L'âme douce & candide d'Elisabeth, malgré son désespoir, se peignoit encore sur sa physionomie. Ce bon pasteur crut devoir employer ses premiers soins à la consoler pour obtenir sa confiance; mais le

froide obstination d'Elisabeth, qui le remercioit avec bonté de ses soins inutiles, lui ôtoit presque tout espoir de réussir. Elle persistoit toujours à se taire & à refuser toute espèce d'aliment.

Enfin, elle n'avoit presque plus la force de parler; ses jambes n'auroient pu la soutenir, & elle tomboit dans de fréquentes foiblesses qu'on ne faisoit cesser que malgré elle. Que vous êtes cruels, disoit elle en reprenant ses esprits! Le son de sa voix, ses yeux, où sembloient se réunir la douleur & la sensibilité, alloient à l'âme de tous ceux qui l'environnoient. On n'osoit lui rien dire, & l'on pleuroit.

A chaque instant on revenoit la supplier de consentir à vivre, de prendre quelque nourriture. Elle paroissoit touchée de leurs soins affectueux: elle leur rendoit grâces; mais elle avoit prononcé son propre arrêt; Elle vouloit mourir, & mourir inconnue. Le marquis ne sortoit plus de sa mémoire ni de son cœur: elle le voyoit infidèle & elle l'aimoit toujours. Elle n'avoit connu que l'alternative de mourir ou de vivre pour lui; son sort étoit décidé.

Mais soit par hasard, soit qu'elle eût espéré jouir quelquefois de sa vue sans être reconnue sous sa parure nouvelle, le village où elle s'étoit retirée étoit dans une des terres de son

amant. Il n'y avoit point paru depuis la fuite d'Elisabeth; & il n'étoit pas naturel qu'il vint la chercher là. Mais le curé, qui étoit un ecclésiastique éclairé & un homme aimable, écrivoit quelquefois à son seigneur, qui avoit pour lui beaucoup d'estime & d'amitié. Dans une de ses lettres, il lui raconta l'histoire d'une jeune inconnue arrivée dans la village, & qui excitoit tout à la fois la pitié & l'admiration. Ce peu de mots suffisoit pour réveiller les soupçons & les espérances du marquis; & il alloit partir sur le champ, quand un homme envoyé tout exprès, lui apporta une seconde lettre de son curé. Voici à quelle occasion elle étoit écrite.

On laissoit quelquefois seule Elisabeth, parce qu'elle le demandoit, & qu'on n'osoit rien lui refuser. Elle s'étoit fait donner de l'encre & du papier. Dans un de ses momens de défaillance, on avoit surpris par hasard un billet qu'elle n'avoit pas achevé d'écrire, sans date de lieu, ni de temps, qu'elle adressoit au marquis, & qu'elle vouloit faire mettre à la poste avant d'expirer. Dans ce billet, elle annonçoit sa mort à son amant. A travers les reproches qu'elle lui adressoit, on retrouvoit le langage de l'amour le plus tendre. "C'est pàr vous que je meurs, lui disoit-„elle; & je n'en veux tirer d'autre vengeance, „que de vous laisser ignorer l'asyle où ma cendre

„va reposer. J'aurois pu vivre, si vous l'aviez „voulu, la plus heureuse des amantes; je meurs „la plus infortunée de toutes les femmes. La vie „m'étoit chère; je me croyois aimée de vous. „Vous m'ôtez mon erreur; je quitte la vie.„ Elle terminoit sa lettre par des plaintes bien moins amères que touchantes, & qui prouvoient que son dernier soupir seroit encore pour son amant.

Le marquis, dans cette lettre, reconnut la main, & sur-tout l'âme d'Elisabeth. Partagé entre la joie de la retrouver & la crainte de la reperdre pour toujours, il ne respire qu'à peine; son impatience est un tourment pour lui; ses ordres, sa présence hâtent tout pour son départ; on court, on vole; & il se plaint de la lenteur du voyage. Enfin il arrive auprès d'Elisabeth; il la trouve mourante; que dis-je? elle étoit tombée dans une foiblesse qui faisoit craindre qu'elle n'eût rendu le dernier soupir. Qu'on se figure la cruelle situation du marquis. Il la retrouve dans les bras de la mort. Il l'appelle; il se penche vers elle comme pour l'animer de son âme: Elisabeth n'est donc plus, puisqu'elle n'entend plus la voix de son amant. Enfin sa paupière s'entrouvre; elle a recouvré ses sens; ses yeux se promènent autour d'elle. Quel nouvel objet s'offre à ses regards? Son amant à genoux, à

côté de son lit, les yeux inondés de larmes, & tenant dans ses mains un breuvage restaurant qu'il la conjure de prendre au nom de l'amour le plus tendre & le plus fidèle. A son aspect Elisabeth demeure muette de surprise. Le marquis en deux mots lui dit qu'elle a été la victime d'une mépriſe ; & entreprend une justification que sa présence avoit déjà bien avancée. La tendre Elisabeth étend son foible bras sans lui répondre, prend le breuvage & le boit en regardant son amant. C'étoit lui prononcer son pardon d'une manière bien expressive. Le désir de vivre, que cette action témoignoit, étoit un serment d'amour. Le marquis ne tarda pas à l'interpréter ainsi. Elisabeth enfin lui fit entendre le son de cette voix qui avoit si souvent pénétré jusqu'à son cœur. Il n'eut pas de peine à la décider à prendre des alimens qui lui rendirent bientôt ses forces ; ma l'amour, le bonheur qu'elle respiroit lui fut bien plus salutaire que tous les mets qu'on lui offrit. Elle reprit en peu de temps sa santé & tous ses charmes, & sur-tout sa tendresse pour le marquis. Il la ramena à la ville ; & un heureux hyménée combla les vœux de ces deux amans. Le comte qu'aimoit la princesse, mourut presqu'en même temps ; la princesse le pleura beaucoup, l'oublia bien vite. Ainsi Elisabeth & la princesse vécurent heureuses, la première par l'amour, la seconde par l'indifférence, qui la

rendit plus docile aux ordres paternels, & qui lui valut dans la suite un trône. Là, on dit qu'elle ne regretta point le rang de sujette que lui auroit donné l'amour.

23.

Pensées choisies de Senèque.

Une partie de la vie se passe à mal faire, la plus grande à ne rien faire, la totalité à ne faire autre chose que ce qu'on devroit.

Un mal n'est pas grand quand il est le dernier des maux, la perte la moins à craindre est celle qui ne peut être suivie de regrets.

Le tyran me fera conduire, où? . . . où je vais.

Il y a des yeux tellement accoutumés aux ténèbres, qu'ils voient trouble en plein jour.

(Cette pensée est empruntée de Pomponius.)

Pour appaiser la soif & la faim, il n'est pas nécessaire de se morfondre à la porte des grands, d'essuyer leurs regards dedaigneux, ou leur politesse outrageante.

Combien d'hommes ont plutôt manqué d'amitié que d'amis!

La route du précepte est longue, celle de l'exemple est courte.

L'amour ressemble à l'amitié, il en est presque la folie.

Quel est mon but en prenant un ami ? D'avoir quelqu'un pour qui mourir, qui accompagner en exil, qui sauver aux dépens de mes jours.

Cratès disoit à un jeune-homme: que faites-vous là tout seul? Le jeune-homme lui répondit: *je m'entretiens avec moi-même. Prenez-y garde*, répartit le philosophe, *vous pourriez bien vous entretenir avec un méchant homme.*

Vivez avec les hommes comme si les dieux vous voyoient; parlez aux dieux comme si les hommes vous entendoient.

Le sage qui craint l'opinion, ressemble à un général qui s'ébranle à la vue d'un nuage de poussière.

La philosophie est une espèce de sacerdoce révéré des gens de bien, respecté même de ceux qui ne sont méchans qu'a demi. La depravation ne sera jamais assez forte, ni la ligue contre les vertus assez puissante pour empêcher la philosophie d'être vénérable & sacrée.

Ne pouvant lire autant de livres que vous pouvez en acquérir, n'en acquérez qu'autant que vous en pourrez lire.

Jamais je n'ai voulu plaire au peuple: ce que je sais n'est pas de son goût; & ce qui seroit de son goût, je ne le sais pas. *(Cette pensée est d'Epicure.)*

L'âme s'échappe sans effort du vieillard, elle est sur le bord de ses lèvres.

Qu'est-ce ces noms d'empereur, de sénateur, de questeur, de chevalier, d'affranchi, d'esclave? Ce sont des titres inventés pour énorgueillir les uns & dégrader les autres.

Dans le sein de l'homme vertueux j'ignore quel Dieu, mais il y habite un Dieu.

Qu'est-ce que l'homme léger? c'est un oiseau que vous ne tenez que par l'aile; au premier instant il vous échappera, & ne vous laissera dans la main qu'une plume.

Il n'est pas de roi qui ne descende d'un esclave, ni d'esclave qui ne descende d'un roi.

La nécessité n'est que pour le rebelle; le sage n'obéit point au destin: ils veulent tous deux.

C'est une puérilité que de se retirer de la foule pour l'appeler: c'est appeler la foule que de faire de sa retraite la nouvelle publique.

Attaquer ses vices quand on est vieux, c'est lutter contre un ennemi victorieux lorsqu'on n'a plus ni force ni courage. A peine nn siècle suffiroit-il pour discipliner des passions accoutumées à une longue licence.

Le sage ne vit qu'autant qu'il doit, non autant qu'il le pourroit: le bonheur n'est pas de vivre, mais de bien vivre.

Il n'y a point de vent favorable, pour qui ne sait pas dans quel port il veut entrer.

(En parlant des goûts passagers de l'ambitieux.) C'est un amant qui querelle avec sa maîtresse; n'allez pas prendre un moment d'humeur pour une rupture.

En quoi consiste la liberté du sage? A ne craindre ni les hommes ni les dieux.

La gloire est à la vertu ce que l'ombre est au corps.

O homme vraiment digne d'être livré à la vie! *(En parlant à l'efféminé.)*

La vertu passe entre la bonne & la mauvaise fortune, & jette sur l'une & l'autre un regard de mépris.

Pour connoître la vraie hauteur de l'homme, il faut le voir nud.

Je ne m'abstiens pas, je me contiens, ce qui est plus difficile.

La vie ne doit pas se mesurer par sa durée, mais par son activité.

La vie courte de l'homme utile ressemble au plus précieux des métaux, qui a beaucoup de poids sous un petit volume.

Est-il surprenant que les voyages ne vous guérissent point? C'est toujours vous que vous

vous transportez. (*Discours de Socrate à un homme chagrin.*)

Le nombre des médecins est à proportion des maladies, & les maladies à proportion des cuisiniers.

O bizarrerie incroyable! le faste des tables est soumis à la censure, & l'on ne s'élève point à la censure sans une profusion publique & scandaleuse.

L'imprécation la plus terrible que vous puissiez faire contre quelqu'un, c'est qu'il devienne ennemi de lui-même.

Ce ne sont point les pleurs qu'on se permet, qui prolongent le spectacle de la douleur, ce sont ceux qu'on se commande.

Que l'homme connoit peu la misère de son état, s'il ne regarde pas la mort comme la plus belle invention de la nature!

Les funérailles des enfans sont toujours prématurées lorsque les mères y assistent.

Votre fils est mort trop tôt? Et Pompée, & Cicéron, & Caton, & tant d'autres, ont vécu trop d'une année, trop d'un jour.

Tous les hommes portent au fond de leurs ames les mêmes sentimens que les rois; ils voudroient pouvoir tout contre les autres, & que les autres ne pussent rien contre eux.

O Jupiter! voici deux athlètes dignes de ton admiration; un homme de courage aux prises

avec la mauvaise fortune ! quoi de plus grand & de plus beau ! Caton debout au milieu des ruines du monde !

La bienfaisance est-elle votre vertu ? Vous obligeriez encore, sans l'espoir de trouver un homme reconnoissant.

Il y a des bienfaits qui doivent être secrets, ce sont ceux qui secourent ; il y en a qui doivent être publics, ce sont ceux qui honorent.

Placez vos bienfaits avec choix ; le manque de jugement est le vôtre.

N'acceptez les bienfaits que de celui à qui vous accorderiez les droits sacrés de l'amitie.

Les vœux de l'homme reconnoissant qui ne peut s'acquitter d'un bienfait, transfèrent sa dette aux dieux.

Que me rapportera le bienfait, dites-vous ? Ce qu'il vous rapportera ? Toujours le souvenir d'une bonne action.

Tous les hommes veulent être heureux ; mais tous sont aveugles lorsqu'il s'agit d'examiner en quoi consiste le bonheur.

Epicure fut un héros déguisé en femme.

Ne vous permettez pas de juger ceux qui valent mieux que vous.

Chrisippe & Zénon, dans leur retraite, ont mieux mérité du genre humain, que s'ils avoient conduit des armées, occupé des emplois, & promulgué des lois.

Un philosophe qui accompagnoit au lieu du supplice Canus Julius, condamné à périr, lui ayant demandé au moment où la hache étoit levée sur sa tête, à quoi il pensoit: J'épie, lui répondit-il, à cet instant si court de la mort, si mon ame appercevra sa séparation du corps.

En quelque lieu que l'homme de bien soit relégué, il y trouve la nature, la mère commune de tous les hommes, & sa vertu personnelle.

Tu te plains de la brièveté de la vie, & tu te laissés voler la tienne!

Un soldat vétéran, accusé d'avoir exercé des violences contre ses voisins, & plaidant en présence de Jules-César sa cause, qu'on instruisoit avec chaleur. . . . „Vous souvenez-vous, mon „général, d'une entorse que vous vous donnâ„tes au talon? C'étoit en Espagne, près du Su„cion. . . César dit: je m'en souviens. — Et „lorsque vous voulûtes vous reposer par un so„leil ardent à l'ombre d'un arbre peu touffu, le „seul qui eut pu croître parmi les rochers poin„tus dont le sol étoit hérissé, vous souvenez„vous qu'un de vos soldats étendit sur vous son „manteau? . . . Si je me le rappelle, répondit „César: j'étois même devoré par la soif; & „comme la douleur de mon pied ne me per„mettoit pas d'aller à la fontaine voisine, je m'y „trainois, lorsqu'un de mes soldats m'apporta de „l'eau dans un casque. — Et l'homme & le cas-

„que, dites mon général, le reconnoîtriez-vous?
„Pour le casque non; pour l'homme je le crois;
„mais à quoi cela revient-il? Car certes, tu
„n'es pas cet homme là. — Vous ne devez pas
„me reconnoître, car alors j'étois sain, j'avois
„tous mes membres; mais depuis j'ai perdu un
„œil à la bataille de Munda, & l'on m'a trépané;
„vous ne connoîtriez pas davantage le casque,
„il a été fendu sous le sabre d'un Espagnol . . . .„
César étonné défendit qu'on inquiétât ce soldat,
& lui adjugea les terres en litige.

24.

Lettre de M. Mercier, aux auteurs du Journal de Paris.

De Manheim le 20 Octobre 1787.

Messieurs!

Je ne sais pas un mot d'Allemand, & j'ai assisté à la comédie Allemande. Il y a du plaisir à deviner une action, à interpréter le geste, le regard, tous les mouvemens & les accessoires de la scène; on compose alors la pièce avec l'auteur; &, je l'ai remarqué, la sensation que l'on reçoit. L'habitude du théâtre & quelques voisins charitables m'ont donc mis à portée de jouir de

la représentation des pièces Allemandes, sans en savoir la langue. Quel contraste avec le théâtre François! ici l'on se trouve bien d'avoir rejetté les regles si chères à notre nation; l'action en est plus grande, plus variée, plus frappante, & j'ose le dire plus naturelle. La rapidité des decorations fait oublier ces règles, qui nous assujettissent & nous resserrent dans un cercle étroit. L'imagination voyage comme quand on lit un roman, un poême épique. Qu'est-ce que le tems? Qu'est ce que l'espace quand c'est l'ame qui jouit? C'est ici que l'on joue Shakespeare tout pur; traduit littéralement, il plaît à la nation Allemande autant qu'aux Anglois: tandis que nos tragédies paroissent froides & d'une action trop peu marquée. Quand on annonce une pièce du tragique Anglois, c'est une lettre de change tirée sur le public. Voilà deux nations qui pensent de même, & différemment de nous.

Mais de la multitude de pièces Allemandes qui se jouent, la plus extraordinaire à mon gré est celle qui a pour titre *die Räuber*, par *Schiller*. On l'avoit donnée à ma prière: la représentation, coupée en sept actes, dure quatre heures, & ne paroît pas trop longue. Les scènes les plus pathétiques, les plus terribles, les plus tendres sont liées l'une à l'autre. Les applaudissemens sont rares, mais le silence est attentif & profond.

On est ému à chaque scène; car on assiste à une action qui approche de l'effrayante vérité. J'observai que les acteurs Allemands parlent la tragédie. Que l'on conteste le goût à une nation, on ne lui contestera pas ses plaisirs; & quand c'est une nation éclairée qui veut jouir ainsi, après avoir comparé plusieurs théâtres, qui osera lui dire: votre goût est mauvais?

Je vous fais part de mes jouissances, M. M. & non de mes réflexions: mais si dans l'avenir le théâtre le plus fertile en impressions, doit l'emporter & obtenir une préférence générale, ne peut on pas croire que nos petites conventions théâtrales disparoîtront peu-à peu & feront place à la manière grande, simple, naturelle, qui vivifie le théâtre de nos voisins? L'expérience vient de me confirmer pleinement ce que j'avois écrit par instinct dans mon *Essai sur l'art dramatique* l'un des ouvrages qui m'a valu le plus d'invectives & que je m'applaudis aujourd'hui d'avoir fait.

C'est encore ici qu'il faut dessiner des ruines. . . . Mais je finis, & j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

Signé *Mercier*.

25.

Poésies.

A mes amis.

L'hiver à pas lents
Descend des montagnes,
Et ses voiles blancs
Couvrent nos campagnes:
Bordé de vapeurs,
L'œil de la lumiere
Teint de l'hémisphere
La robe légère
En pâles couleurs:
La hache résonne
Au pied des ormeaux
Que le tems couronne:
Comus abandonne
Les rians berceaux,
Où durant l'automne,
Le jus de la tonne
Couloit à longs flots:
La fumée obscure
S'élève des toits:
Déja les vents froids
Glacent la nature:
L'arbre est sans verdure,
L'onde sans murmure,
Et l'oiseau sans voix.

Amis! vos pénates
Vous servent d'abris,
Pendant que j'écris
Ces rimes ingrates:
Près de vos foyers,
Tristes casaniers,
Brûlant un vieux hêtre,
Vous dites peut-être;
O douce saison!

Quand tes fleurs nouvelles
M'inviteront-elles
A fuir ma priſon!
Quelque lourd volume
Occupe vos yeux!
Un travail poudreux
Sans fruit, vous conſume.
A quels ſoins, hélas!
Votre ame ſe livre,
Dans l'eſpoir de vivre
Après le trépas!
Le printemps s'efface
Et ſe reproduit;
Mais rien ne remplace
Le plaiſir détruit:
Le volage fuit
Sans laiſſer de trace.
Ah! qu'au gré du tems
Ma muſe périſſe;
Mais que je jouiſſe
De tous mes inſtans!
Parfumons nos têtes,
Et dans un feſtin,
Au bruit des tempêtes,
Chantons nos conquêtes,
L'amour & le vin!
Tandis que la neige,
De ſes tourbillons
Blanchit nos maiſons
Que l'hiver aſſiège,
Demeurons aſſis
Près de nos bergères,
Et dans nos pleins verres
Noyons les ſoucis!
Dans la tombe noire,
Quand j'irai ſans gloire
Joindre mes ayeux
Je veux qu'on publie
Il n'eut point l'envie
D'illuſtrer ſa vie;
Mais il fut heureux.

I.

MANUSCRITS.

I.

MANUSCRITS.

La boîte à montre:

lettre traduite de l'anglois par une dame allemande.

CHIFFRE SECOND.

Il est couronné d'oliviers & je joins aux lettres initiales de nos noms, un A & un R ce qui veut dire amour réciproque. A chaque fois que je vous ai donné des témoignages de ma tendresse, j'ai eu le bonheur d'en recevoir pareillement de votre bonté, & vous m'avez fait entrevoir que je ne vous suis pas indifférent. J'ose donc dire, qu'étant honoré de votre tendresse, j'orne la montre de ce chiffre si avantageux pour moi, comme d'un trophée. Et ne dois-je pas m'estimer le plus heureux & le plus fortuné de tous les hommes, pour avoir échangé mon cœur contre celui d'une personne aussi aimable que l'est

ma Caroline? Ah quel change délicieux, quelle gloire pour moi! Ne vous étonnez point si mon âme s'abandonne à mille transports! Le plus grand bonheur qui puisse arriver à un mortel, c'est de gagner autant que l'on donne lorsqu'il s'agit des cœurs. Je ne voudrois pas reprendre le mien pour toutes les couronnes de l'univers! Et pour vous ma tendre amie, vous n'oserez pas non plus former le moindre souhait de r'avoir le vôtre, ou marquer de repentir de me l'avoir donné. Nôtre échange mutuel fut confirmé par une noble fidélité; & vous devez croire d'avoir bien employé le vôtre, parce que vous êtes payé d'un coeur qui lui ressemble tant, pour sa constance; il n'y a point de récompense proportionnée à l'amour que l'amour: pour jouir toujours de la véritable félicité, nos coeurs doivent toujours garder le même sentiment.

C'est la qualité essentielle à l'amour réciproque, de faire sentir au cœur toute la délicatesse de l'amour, & de donner à l'amant cette tranquillité & cette paix qu'il ose espérer raisonnablement. Cet amour donne un air riant & agréable à tout ce qui nous environne, cet amour est préférable à tous les autres plaisirs. J'ai mis au dessus de ce chiffre une couronne d'oliviers, pour faire entendre par là, que lorsque l'amour

regne également dans deux cœurs, ils jouissent d'une paix inaltérable.

L'olivier ne flétrit jamais, mais ses feuilles sont toujours verdes ; c'est l'emblême de l'amour & de la paix, car un véritable amour ne sauroit prendre fin, & la paix nous fait sentir doublement chaque plaisir. La paix entre les rois rend heureux l'univers entier, & la paix entre les amans, donne le bonheur aux coeurs.

Le Troisieme Chiffre.

L'A & le C que je joins dans ce chiffre couronné de lauriers aux lettres de nos noms, veulent dire amour constant. Il ne suffit pas belle Caroline que mon amour soit tendre & ma passion violente, ou qu'il soit réciproque, il doit être pareillement constant; car en amour l'imagination nous présente plus souvent ce qui arrivera, & ce que nous souhaitons, que le passé; bien que les souvenirs aient beaucoup des charmes. Nous serions tous les deux injustes, en ne nous supposant pas la plus aimable vertu, la constance. Notre amour n'est pas de ceux qui prennent fin; mais il est si sublime, si tendre & si constant, qu'il servira de modèle aux vrais amans dans les siècles à venir, & qu'on dira en voulant parler d'une grande passion : ils s'aiment comme Henri aima la charmante Caroline.

Celui qui connoit la gloire & le plaisir attachés à un amour constant, mépriſera les amourettes d'un jour. Quel intérêt, quel charme peut on trouver à un semblable attachement? peut-il jamais faire naitre des transports? & quel plaisir peut on se promettre en jouant avec un trompeur qui bien que vous soyez sur vos gardes, épie le moment favorable de se servir de ses dez préparés, & vous gagne tout votre argent.

Il seroit à souhaiter aux belles de ne faire plutôt point de conquête qu'une pareille; ces amans n'en prennent que le nom, & le profanent par là; il vaut mieux ne jamais aimer que de finir un jour. Que dire d'un amour dont la naissance, les progrès & la fin n'occupent qu'un si court espace. L'amour constant garde toujours sa première vigueur, il prend journellement des nouvelles forces, & dure autant que la vie. L'amour constant ne sauroit être ébranlé, il resiste aux attaques de l'envie & à mille incidents qui entreprennent de le faire changer; rien ne sauroit le rebuter qu'une fausseté ouverte, rien ne peut l'éteindre. S'il paroit quelquefois moins vif, ce n'est que pour des instans, & il reprend vite ses transports. Et la raison qui m'a fait couronner ce chiffre de laurier, est, qu'amour constant triomphe toujours de tous ses ennemis; quoiqu'il n'attaque jamais, & ne peut vaincre qu'en

se défendant, mais ses victoires n'en sont pas moins glorieuses.

Quatrieme Chiffre.

Peut-être vous ne devinerez pas au premier coup d'oeil, ce que je veux dire par l'A & le S de ce dernier chiffre couronné de roses. Je vous conterai donc que cela s'appelle amour secret. Il est très peu de personnes qui connoissent tous les charmes d'un amour si sacré; & quoique j'en puisse dire il faut l'éprouver par soi-même pour en bien juger. Mais c'est très probable que le secret en amour en redouble les plaisirs. Et j'en suis si bien persuadé que je crois fermement que tous les plaisirs de l'amour sont insipides & fades dès qu'on les revèle. Un amant qui n'est pas misterieux mais qui permet à un chaqu'un de compter ses soupirs, n'a tout au plus qu'une de ces foibles passions qui passent comme des éclairs; un vrai amour ne se caractérise pas ainsi, car dès qu'il est public il cesse d'être un plaisir, & n'est plus qu'un resultat de la vanité. Je ne prétends pas que notre amour soit toujours caché d'un voile misterieux: non, alors je n'arriverois jamais à ce degré de bonheur, auquel j'aspire plus qu'à toutes les richesses de l'univers.

Je couronne ce chiffre de roses qui passent bien vîte. Et c'est pour vous dire qu'il est im-

possible de cacher longtems l'amour. Nous voyons chaque jour avec combien de soins & d'attentions on s'empresse dans le monde à cacher l'envie, la haine & mille autres semblables passions, sans pouvoir dissimuler lorsqu'on aime. Une bonne reputation repand autour d'elle un parfum exquis tout comme les roses; & voila ce qu'un amant n'ose jamais oublier; il doit menager non seulement la sienne propre, mais bien d'avantage celle de sa maitresse qu'il doit estimer plus que sa vie. Il doit tâcher de ne jamais donner occasion qu'on puisse mal interpréter ses actions; ces jugemens faux sont toujours au désavantage de la belle; car ceux qui s'empressent à les former sont pour la plupart des femmes, & qui plus est, des coquettes, qui par leur ton ironique & malicieux, joint à cet esprit qu'elles imaginent d'avoir, font sans cesse la guerre à tout ce qui est beau & aimable. Et très peu de pareilles personnes suffisent pour écraser la meilleure reputation dans ce monde si enclin à croire le mal & à blamer les honnêtes gens, tandis que cent traits vertueux attribués à cette même personne, & raconté par des témoins plus fidèles, ne sauroient faire impression. Ah quel tourment d'être obligé de renoncer à tant des plaisirs innocents, pour ne pas choquer ce monde pervers & méchant!

Nous soyons mutuellement persuadés de l'innocence & de la pureté de notre amour, mais il nous faut observer la plus grande reserve pour ne pas donner matière de causer. Et voilà pourquoi vous trouverez des épines à ces roses, qui veulent dire qu'on ne sauroit s'imposer une grande reserve, sans en ressentir de la peine; & cependant cette peine même a ses plaisirs.

Où est ce qu'un amant peut deposer ses peines & ses plaisirs? Quel est l'endroit où ils soient à l'abri de la malice, & de l'envie? C'est le cœur de sa maîtresse qu'il doit choisir à cet effet.

Maintenant mon adorable Caroline que l'ouvrage est achevé, je n'ai plus que deux mots à vous dire. Mon intention a été de renfermer dans ces quatre chiffres les vertus inséparables de l'amour. Nous savons qu'amour réciproque est justice; amour constant fermeté, & amour secret prudence. Quoique à bien prendre l'amour trop tendre, ou l'excès en amour, ne paroit pas une vertu au premier coup d'oeil, cependant en amour l'excès même est une vertu, & tous les autres degrés d'amour ne méritent que de mépris. L'amour tendre rend seul les

amants heureux en dépit de toutes les traverſes. C'est un antidote contre toutes les douleurs, il élève l'ame dans chaque extrémité ; & c'est à lui qu'on oſe donner l'épithete de divin.

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

26.

Azéma, ou, il fit bien.

CONTE.

Azéma étoit un homme de bon sens. Il avoit d'abord résolu de ne point se marier, parce qu'on sait ce que sont les maris de nos jours. Cependant il se maria. On lui avoit proposé deux partis. L'un étoit une jeune coquette, soupçonnée de légèreté, & qui auroit été fidelle; l'autre étoit une veuve dont tout le monde vantoit la vertu, & qui pouvoit n'être pas vertueuse en secret. Il n'ignora aucune de ces particularités; il épousa cette dernière, & il fit bien. Cela paroîtra un paradoxe; mais c'est une vérité, & son histoire va le démontrer.

Irène, mère d'Azéma, voyant approcher sa dernière heure, appela le génie dans lequel elle avoit mis sa confiance. Prenez soin, je vous prie, lui dit-elle, de l'éducation de mon fils. Ayez soin de perfectionner son entendement, de manière qu'il puisse voir les choses comme

elles sont réellement. Rien n'est plus difficile, je le sais; mais il est encore jeune. Il faut qu'il se livre à toutes les erreurs de son âge pour en connoître la folie. Faites-lui fréquenter les femmes pour le préserver du vice. Ce sont elles qui forment l'ame d'un jeune homme; il apprendra à excuser leurs défauts, & il pourra tirer des leçons utiles de leurs foiblesses. Quand-il aura vu assez le monde pour en être dégoûté, mariez-le, afin qu'il tienne une maison qui puisse servir d'asyle à une compagnie choisie. Le bonheur d'un jeune homme consiste à vivre toujours avec ses égaux; celui d'un être raisonnable seroit d'être souvent seul. Je n'aspire pas à le procurer à mon fils; il me suffit qu'il jouisse de celui qui est à la portée du plus grand nombre. Il est plus agréable de recevoir un ami, que de faire des visites à des connoissances. L'amitié est le plaisir de l'âge mûr.

Irène expira après avoir tenu ce discours, &, dans le fond, elle n'avoit rien de mieux à faire. On observera en passant qu'il y a long-temps que le monde seroit désert, s'il falloit mourir quand on n'a plus rien de bon à dire. Ce conte n'existeroit pas, & l'on y perdroit peu. Mais les choses sont autrement; & si ceux qui ne savent écrire que des bagatelles sont nombreux, ceux pour lesquels elles sont faites, le sont encore davantage.

Le génie attendit qu'Azéma eût quinze ans accomplis, & alors il lui parla en ces termes: Votre mère m'a recommandé de faire de vous un homme prudent; il faut donc que vous fassiez beaucoup de sottises. Vous n'imaginez pas sans doute avoir besoin d'avis pour cela. Je ne vous en donnerai point. Je vous laisse à vous-même jusqu'à ce que vous ne sachiez plus que faire; alors je ne vous abandonnerai pas.

Azéma entreprit de répondre à ce discours par un compliment gauche & mal tourné. Je ne vous prescris pas de dire des sottises, mais d'en faire, interrompit brusquement le génie. Lorsque vous aurez envie de parler, que la raison & la réflexion conduisent votre langue. Après avoir achevé ces mots, il disparut.

Azéma abandonné à lui-même, & considérant sa destination, ne se trouva pas fort à plaindre. Il réfléchit un moment sur les moyens de la remplir loyalement & de bonne-foi. Dans le nombre des folies qui entroient dans le plan de son instituteur, il y en avoit sans doute qui méritoient la préférence; mais il ne pouvoit acquérir cette connoissance qu'en allant de l'une à l'autre. Il ne réfléchit plus, & il prit le parti de se livrer aeec excès à toutes celles qui se présenteroient sur son chemin.

Ses commencemens furent brillans. Il sortoit d'une famille ancienne & honorable, mais point assez cependant pour pouvoir dire : un homme de ma naissance! Il ne s'amusa pas à faire cette distinction. La différence qui est si sensible aux yeux d'autrui, n'est qu'une nuance imperceptible à ceux de l'homme qui devroit naturellement la faire. Il dédaigna les vertus simples & obscures d'un particulier pour les vices brillans d'un courtisan. Il eut une meute de chiens, des attelages superbes, des voitures élégantes, un nombreux domestique, deux coureurs, trois cuisiniers, plusieurs maitresses, & pas un ami. Il passa sa vie dans la recherche des amusemens; & l'ennui qui dirigeoit toutes ses démarches, tous ses mouvemens, toutes ses occupations, en fut aussi le résultat. En peu de temps il eut dissipé toute sa fortune; & il apprit qu'un grand seigneur n'est considéré qu'autant qu'il est riche, & qu'il ne diffère pas d'un pauvre particulier lorsqu'il ne l'est plus. Il se trouva ruiné sans avoir même entrevu le plaisir, & il reconnut, mais trop tard, qu'il ne s'achette point.

Pressé par ses créanciers, trompé par ses maitresses, abandonné par ses flatteurs, il tomba dans le désespoir, & s'écria: Que ferai-je maintenant? Une voix rérienne se fit entendre, & lui

lui dit: vas gagner des plumes. C'est une belle ressource, répondit Azéma!

Un avis si ridicule le plongea dans une profonde rêverie, qui l'occupa long-temps, & pendant laquelle il marcha devant lui sans savoir où il alloit. Il n'en sortit qu'à l'entrée de la nuit, & il se trouva dans une belle avenue qui conduisoit à un palais vers lequel il porta ses pas.

La porte en étoit gardée par un Suisse dont les épaules étoient ornées de plumes, & le corps chamarré de rubans de toutes les couleurs. A cet habillement, Azéma le prit pour le génie de son siècle, &, dans cette idée, il lui fit un compliment convenable. Ami, lui dit le Suisse, je vois que vous n'êtes pas familier avec les Génies: le n'ai pas l'honneur de l'être; j'appartiens à la Fée des rubans. A la Fée des rubans, s'écria Azéma! j'en ai entendu parler: elle est puissamment riche; elle cherche partout un mari; si je pouvois le devenir! Je ne sais pas, répondit le Suisse, si vous lui conviendrez; mais vous pouvez essayer. Je vais vous mettre entre les mains de son écuyer, qui vous présentera.

L'écuyer parut. Il examina le nouveau venu; & après avoir marmotté d'un ton de protecteur: cela peut réussir! il l'introduisit dans un appar-

tement superbe, où il le laissa, en lui disant: mettez toute votre attention à gagner les plumes.

Pendant quelques momens, Azéma se crut seul; bientôt il entendit une voix qui partit d'un lit magnifique, & qui appela: Rouscha, Rouscha? Une femme parut aussi-tôt pour demander ce que l'on souhaitoit. Je veux voir l'étranger, répondit la voix, qui étoit celle de la Fée des rubans. Tirez mes rideaux. Eh bien! c'est un joli jeune homme, en vérité. Rouscha, laissez-nous. Rouscha sortit, en répétant à Azéma de ne rien négliger pour gagner les plumes.

Azéma, en voyant la Fée assise sur son lit, fut pénétré de respect, & resta immobile. Approchez, jeune homme, lui dit-elle. Le jeune homme fit une profonde révérence, & recula de deux pas au lieu d'avancer. Que veut dire cela, s'écria la Fée? Quelle timidité! Quelle enfance! Peut-on attacher si peu de valeur à mes plumes?

Azéma, que le respect avoit tenu jusqu'à ce moment les yeux baissés, les leva sur la Fée, dont il vit la tête coëffée de la manière la plus élégante, & chargée d'une multitude incroyable de plumes. Persuadé, par tous les avis qu'il avoit reçus, qu'il n'avoit rien de plus important que

de s'en rendre maître, il s'approcha & y porta les mains. Il n'eut pas plutôt touché ces plumes, qu'elles se trouvèrent converties en diamans. Ah, Madame, s'écria-t-il, quelle riche parure! La trouvez-vous de votre goût, répondit la Fée? Jugez-vous qu'elle peut vous aider à vaincre votre timidité? Eh bien! cette parure est à vous; je ne demande pas mieux que de vous donner toutes ces plumes l'une après l'autre; mais il faut les mériter. Chaque fois que vous me direz une chose agréable ou ingénieuse, vous en aurez une. Ne faut-il que cela, répondit Azéma avec toute la vivacité du transport & de la confiance? J'espère bien les emporter toutes. Je ne les regretterai point, reprit la Fée; mais je vous avertis que je suis difficile.

On servit une collation élégante à côté du lit de la Fée. Azéma, plein de l'espoir de redevenir plus riche qu'il ne l'avoit été, mit son imagination à la torture pour faire de l'esprit. Il essaya successivement les épigrammes, les calembours, les bons mots, les railleries, les réparties fines, les nouvelles politiques, & sur-tout les scandaleuses. Pas une plume ne se détacha. Cela le déconcerta un peu; mais redoublant d'efforts, il passa de la ville à la cour, du lever des ministres à la toilette des actrices, aux spectacles, aux bals: ce fut envain; il n'oublia rien, & rien, ne réus-

sit. La Fée fut, à la vérité, tentée une fois de défaire la plus petite de ses plumes; mais, après une courte réflexion, elle la laissa à sa place. Elle ordonna enfin à Rouscha de faire desservir; & se trouvant de nouveau seule avec Azéma, elle lui dit: voilà donc, mon enfant; tout ce qu'on appelle esprit dans le monde? Oui, madame, répondit Azéma, & je n'en connois pas d'autre. En ce cas, je garderai donc mes plumes, reprit la Fée.

Azéma fort embarrassé, fort affligé, proposa une partie de piquet, où il se flatta d'être plus heureux. Il le fut en effet. Il joua d'abord avec tant de succès, qu'il gagna plusieurs plumes qui devinrent des diamans, à mesure que la Fée, qui perdoit, les lui remettoit entre les mains. Il éprouva qu'il est plus aisé à bien des hommes de faire fortune par le jeu que par l'esprit; mais il éprouva aussi que les richesses ainsi acquises, ne sont pas bien solides. La chance, qui lui avoit été favorable, tourna; & son revers fut si constant, qu'il auroit perdu tout ce qu'il avoit gagné, si la Fée, par compassion pour sa jeunesse & pour ses besoins, n'eût voulu quitter absolument le jeu. Ne risquez pas davantage, lui dit-elle. J'attends ce soir un nouvel étranger dont la fortune ne sera pas si rapide; mais elle sera plus durable. Retirez-vous; réalisez les diamans qui vous

reſtent, & puiſſe le ſouvenir du moyen par lequel vous les avez acquis, vous préſerver de les perdre de même!

Azéma ſuivit ce conſeil. Il vendit ſes diamans, paya ſes dettes, racheta tous ſes biens, & reparut dans le monde. Il n'y eut pas vécu quelque temps, que craignant la vie ſolitaire & triſte d'un célibataire, il ſongea à ſe marier. Mais après avoir fait tant de ſottiſes, il ſe défia de lui; & tremblant d'en faire une nouvelle, il reſta pluſieurs jours ſans oſer prendre une réſolution. Enfin, tourmenté par ſes incertitudes, il s'écria: O mon Génie! m'abandonneras-tu dans ce moment critique? Le Génie parut. Me marierai-je? lui demanda Azéma. — Sans doute. — Mais ſi je me marie, ne ſerai-je point expoſé au ſort commun à tant de maris? La bonne queſtion, répondit le Génie! Suis moi; je vais voir tout-à-l'heure ſi tu ſais choiſir.

Il le conduiſit dans un hôtel habité par les plus jolies femmes du monde. La vivacité de leur eſprit ajoutoit à leur beauté. L'amour dans leur bouche avoit perdu l'uſage des ſoupirs, & ne s'exprimoit qu'avec le ſourire. La gaieté s'occupoit ſans ceſſe à treſſer les fleurs dont elles enchaînoient leurs amans. Quoique mariées, elles paroiſſoient toutes heureuſes & contentes.

Mais leurs maris préſentoient un coup-d'œil bien différent; ils faiſoient toutes les dépenſes de la maiſon, ſans avoir part aux plaiſirs qui y regnoient. Si par haſard ils prenoient place au milieu de la compagnie joyeuſe, ils y faiſoient la pire de toutes les figures imaginables. Entourés du folâtre eſſaim des ris & des jeux, ils étoient toujours prêts à gronder; ils reſſembloient à ces porteurs de timballes, ſur les épaules desquels on bat la marche de l'amour, ſans qu'ils partagent le plaiſir qu'elle fait.

Azéma trouva ce ſpectacle très-amuſant; mais le Génie l'aſſura que cet hôtel étoit le ſéjour des dupes; que les maris s'affligeoient de craintes imaginaires, qui les empêchoient de jouir des agrémens qu'ils avoient autour d'eux; que les amans qu'ils redoutoient ne l'étoient que de nom, & que toutes ces femmes attachées aux illuſions, aux vanités & aux folies de la mode, étoient dans le fait vertueuſes, avec l'apparence d'une conduite qui ne l'étoit pas.

Il ſe trouvoit dans cette ſociété une jeune perſonne qui n'étoit pas marié, & qui forma des deſſeins moins ſur le cœur que ſur la main d'Azéma. Elle n'avoit d'autre but que de changer de nom, & d'avoir une maiſon à elle, pour la monter ſur le ton de celle-ci; mais Azéma

craignoit encore plus l'opinion du monde, qu'une infidélité réelle mais cachée.

Le Génie le conduisit ensuite dans la maison d'un riche citoyen: l'élégance & l'abondance s'y réunissoient pour le bonheur du maître. La maîtresse s'empressoit de montrer l'attachement le plus tendre pour son mari, sans employer une liberté indécente, ni une réserve affectée. Gaie en société, sensible avec ses amis, elle n'invitoit jamais que les personnes qui pouvoient être également agréables à elle & à son mari; & quand celui-ci arrivoit, elle le recevoit comme un aimable ami dont elle desiroit la présence plus qu'elle ne l'attendoit.

Azéma distingua dans cette maison une jeune veuve, qui joignoit à la beauté & aux grâces un jugement & une discrétion rares. Le génie l'avertit qu'elle avoit une inclination secrète, & que s'il l'épousoit, il ne pouvoit lui garantir que cette inclination ne fût un jour plus forte que sa vertu. Mais, ajouta-t-il, vous pouvez compter si bien sur sa prudence, que vous-même vous ne la soupçonnerez jamais de la moindre foiblesse, & qu'elle passera toujours aux yeux du monde pour un modèle de sagesse & de fidélité conjugales.

A cet avis, Azéma tomba dans une profonde méditation, dont le réſultat fut qu'il ſe décida à épouſer la veuve à tout événement ; car, dit-il, ſi je prends la coquette, quoiqu'elle ait la vertu d'une ſainte, ſa conduite en public fera que perſonne n'y croira ; mille voix s'éleveront pour me tourner en ridicule, & mon nom égaiera les épigrammes & les bons mots de ce qu'on appelle la bonne compagnie. La veuve, au contraire, étant à l'abri de tout ſoupçon, mon repos domeſtique ne pourra être troublé par la voix de la diffamation ; & lorsque mes yeux & mes oreilles ne ſeront point bleſſés, pourquoi irai-je me tourmenter à chercher mon propre malheur ?

C'est ainſi que raiſonna Azéma, & il eut raiſon. Le Génie convint avec lui que la prudence dans une femme est auſſi eſtimable que la conſtance, & même préférable dans un temps où toute apparence de vertu est hors de mode & ſacrifiée à la vanité & au ton d'un ſiècle, qui, quoi qu'en diſent des moraliſtes chagrins, est plus diſſipé peut-être que corrompu.

27.

Mes adieux à Bougy.

Je vous salue aimable solitude
Où l'Aubonne répand ses bienfaisantes eaux,
(1) Où Tavernier vint chercher le repos
Après trente ans d'inquiétude,
De voyages & de travaux.
O repos! du bonheur le compagnon fidele
Un vœu secret du cœur incessamment t'apelle!
Je le trouvai chez vous, sages Helvétiens.
C'est le fruit de vos mœurs, le fruit de la vaillance,
Qui s'indignant du joug des fiers Autrichiens
Cimenta de leur sang votre heureuse alliance.
Ah! resserrez toujours les utiles liens
Qui fixent dans vos murs la paix & l'abondance.
(2) „Sur des rochers fécondés par vos mains
„J'ai vu des hameaux dans l'aisance,
„Des chaumieres sans indigence,
„La sueur des fronts sereins.
Dans vos heureux vallons, riches sans opulence,

(1) Le célèbre voyageur Jean Baptiste Tavernier, cherchant une retraite agréable pour jouir de la fortune que ses longs & fréquens voyages dans la Perse & aux Indes orientales lui avaient procurée, acheta en 1670, la baronnie d'Aubonne, fixé dans son choix par la beauté du pays & par la vue étendue du château sur le lac de Geneve & ses environs. Point de vue, au-dessus duquel il ne mettait que celui du Constantinople.

(2) Les vers qui sont guillemetés, ont été pris dans une pièce peu connue, qui a été imprimée dans le journal Helvétique.

(3) Vous réalisez les desseins,
Qu'une sublime bienfaisance
Dicte aux philosophes humains
Dont s'honore aujourd'hui la France.
Remplissez vos heureux destins;
Et d'un siecle éclairé recevant l'influence,
Elevez sur vos monts, qui des cieux sont voisins,
Des temples à la tolérance.
Vos cœurs ués pour la liberté
Connaissent encor la droiture
Et les loix de l'égalité.
Vos desirs sont dans la nature,
Vos biens dans la frugalité;
Votre fard & votre parure
Dans les roses de la santé.
Et dans ce siecle d'imposture
Chez vous encor la vérité
Confond l'audace du parjure,
Et répand la sérénité
Sur le front innocent que sa clarté rassure.
(4) Château de Tavernier! ô murs trop peu connus!

---

(3) On ne craint point de dire qu'une grande partie du système des économistes se trouve réalisée dans les divers états qui composent la confédération Helvétique. L'agriculture y est honorée & encouragée, les terres ne sont assujetties qu'à quelques cens, le plus souvent légères, à la dixme & à des lauds en cas de vente: le commerce y est parfaitement libre, & n'est sujet à aucune charge, excepté à de petits droits d'entrepôts, On n'y connait aucune espece d'impôt proprement dit, &c.

(4) La conviction la plus intime a dicté ces vers en faveur d'un homme trop modeste pour qu'on osa le nommer; car il n'y a de vrai sage que celui qui ne court point après une vaine réputation. Son histoire de

Temple où l'humanité près de Thémis réside,
Où des Helvétiens j'ai vû le Thucydide,
Ce sage sans orgueil dont les douces vertus,
M'ont rappellé cent fois les vertus d'Aristide
Et les mœurs des Cincinnatus.
Lieux si chers à mon cœur, ne vous verrai-je plus?
Ne gravirai-je plus cette cîme éthérée,
(5) „Ce Bougy, dont mes pas ont tant foulé les fleurs,
Où l'œil s'égare au loin, suivi de la pensée,
Où souvent j'ai versé des pleurs
Sur nos plaisirs si courts, sur nos longues douleurs,
Sur ce desir inné que l'homme a de connaître,
Et qui ne le conduit qu'au doute, ou qu'à l'erreur;
Là, j'allais agrandir mon être,
Car toute la nature atteste ici son maître,
Et de l'éternel géomêtre
Elle annonce le doigt moteur.
Soit que l'aurore étale ses couleurs,
Soit que l'astre du jour, au point de disparaître,
Et des Alpes encore éclairant les hauteurs
Répande l'incarnat de la naissante rose,

---

la confédération Helvétique ne porte pas son nom. C'est sans contredit la meilleure & la plus impartiale qui aie encore paru. Elle est écrite en allemand.

(5) Le signal de Bougy est le point le plus élevé du vignoble de la côte, au pays de Vaud. La vue en est d'une beauté peut-être unique par son étendue, par sa variété & ses détails. Une piece d'eau de 40 lieues de tour & une vaste plaine très-cultivée & très-peuplée, qu'environnent dans le lointain les Alpes toujours couvertes des neiges, & le mont Jura, offrent des contrastes rares. On y découvre ainsi la plus belle partie du pays de Vaud, & l'œil se porte en Vallais, en Savoye & en Franche-Comté.

„Sur les criſtaux qui couronnent ces monts,
Où de ſes feux le déclin ſe repoſe.
A mes piés je vois les moiſſons
Tomber ſous mille mains ruſtiques,
Et j'entens de Bacchus les nourriſſons joyeux
Répéter leurs chanſons antiques,
En cultivant des ſeps plantés par leurs ayeux.
Bougy! ton horiſon immenſe,
Des roches du Vallais, aux côteaux de la France,
M'offre mille tableaux que ſaiſit un coup-d'œil:
„Tes barrières de glace entourent l'abondance,
„D'un travail fortuné ſuperbe récompenſe,
„Par-tout la terre enfante, & repouſſe l'orgueil.
„Je n'y vois pas des pleurs arroſer la ſemence,
„Ni de pâles colons recueillir dans le deuil
Les fruits de leurs travaux pour l'avide finance.
Je n'y vois que des citoyens;
Tout laboureur eſt citoyen utile;
„Son bras est libre, & ſon champ eſt fertile;
L'enfant de la patrie a droit à tous ſes biens.
Enceintes du Léman, mon regard vous embraſſe,
De ces hauteurs, mon œil ſuit vos contours.
Rhône, je t'apperçois, & ta rapide trace,
Lorsque du mont Furca, précipitant ton cours,
Creuſant ton lit dans de profonds eſpaces
Tu roules des ſapins, des marbres & des glaces,
Juſque dans ces vallons, où par mille détours
Tu te fais un chemin vers ces riantes plaines,
Qui des monts ſourcilleux interrompent les chaines;
Un tranquille océan reçoit ici tes flots:
Sa glace transparente embellit ſes rivages,
Et dans le miroir de ſes eaux
En double tous les payſages.

Beau lac, c'eſt dans ton ſein que je vois ces hameaux,
Ces tours, ces cités, ces villages,
Ces ruines de vieux châteaux,
L'azur du firmament, la pourpre des nuages
Et les pampres de ces côteaux.
Ne vante plus, magique Theſſalie,
Ton Pinde & ſa fontaine & l'Olympe & ſes dieux,
Ni de Tempé les champs délicieux:
Vains tableaux de la poéſie,
Non, vous n'égalez point ceux que j'ai ſous les yeux.
(6) Un ſage révéré, vint habiter ces lieux,
Leurs attraits l'y fixa: faut-il que je le nomme?
Je plains l'infortuné qui ne le connaît pas.
La Grece au rang des dieux élevait un grand homme,
Mais mon ſiècle est de glace & nos cœurs ſont ingrats.
Grand homme, illuſtre ſolitaire!
Protecteur des Sirven & vengeur des Calas,
Tu fais ce que les rois s'honoreraient de faire:
Tu gourmandes Thémis, prodiguant le trépas,

(6) Sans parler des Calas & des Sirven en faveur desquels Mr. de Voltaire a employé ſi généreuſement le crédit de ſes amis, ſa plume & ſa bourſe, on le demande, a-t-il jamais craint d'élever ſa voix dans toutes les occaſions où il a vû l'humanité & l'équité violées?

Voyez ce qu'il a eu le courage d'écrire ſur les jugemens rendus contre l'amiral Byng, contre Mr. de Lally, contre l'infortuné chevalier de la Barre, contre ce garde du corps, pendu pour s'être fait à lui-même quelques légères bleſſures, dans la vue de s'attirer une petite récompenſe; contre ce malheureux qu'on appellait le fou de la Verberie, contre le nommé Monbailli de St. Omer, &c. &c. &c. Reliſez ce qu'il a écrit contre le droit barbare de la main-morte, exercé par les chânoines de St. Claude, ſur leurs malheureux ſerfs.

Tu braves des cagots le zèle sanguinaire ;
Ils font des malheureux & tu leur tends les bras.
Ils font des malheureux & tu leur tends les bras.
(7) Tes regards de Ferney banniſſent la miſère,
L'auguſte bienfaiſance, y marque tous tes pas.
Qu'elle est brillante ta carrière!
Jeune encor tu ſaiſis la trompette d'Homère,
Pour chanter de Henri les généreux combats.
Les Graces à toi ſeul confierent la lyre
Qu'Anacréon reçut le premier de leur main.
Tu chauſſas le cothurne, & tu donnas Zaïre:
Quand Zaïre emprunta les accens de Gauſſin,
Quand Mérope & Brutus parurent ſur la ſcene,
Tu remportas le prix des jeux de Melpomène.
De Thalie un inſtant ta main prit le crayon,
Et tu livras Fierenfat & Fréron
Aux ris vengeurs des peuples de la Seine.
Egal à l'orateur d'Athenes,
Quand tu fais parler la raiſon,
Tu fulminas les traits de Démoſthenes,

(7) Mr. de Voltaire a fait des biens infinis dans ſa terre de Ferney, Il y a fait rebâtir l'égliſe, il y a élevé un château dans le goût moderne & un nombre conſidérable de maiſons particulieres : il y a établi des jardins & des promenades, il y a attiré une fabrique d'horlogerie. Quand il acheta Ferney il n'y trouva que quarante-neuf habitans, pauvres & découragés; aujourd'hui (en 1770) on y compte au delà de 1200 ames. Il a répandu l'aiſance dans cette terre & il fait proſpérer tout ce petit canton & ſes alentours. Enfin il a eu le bonheur d'affranchir le Pays de Gex des bureaux & des prohibitions qui le déſolaient, an moyen d'un abonnement de trente mille livres que cette petite province paye à la ferme générale.

Sur Rome intolérante & sur son Panthéon;
Cette fiere raison t'adjugea la victoire,
Quand tu combats ces mensonges pieux,
Ces faits exagerés, ces contes fabuleux,
Qui des siecles passés aviliſſent l'hiſtoire.
Tu réunis ainsi tous les talens divers,
Et tous les dons des filles de mémoire;
Tes derniers jours encor éclairent l'univers,
Et la reconnoiſſance assurera ta gloire.
Qu'ils nous sont chers tes derniers jours!
Que nous t'aimons sur ces rivages!
Ah! puiſſe-tu long-tems jouir de nos hommages,
Et d'un siecle nouveau voir commencer le cours!
Tu chantas de ton lac les rives fortunées,
Illuſtres-les encor par tes sublimes chants,
Compte par tes succès tes paisibles journées,
Et jouis le premier des biens que tu répands,
Quand de tes ennemis l'imbécile délire,
A d'éternels mépris a consacré leurs noms,
Le tien d'un pôle à l'autre est cher aux nations.
Mais c'est à tes voisins, c'est à nous de leur dire
Que si dans tes écrits l'humanité respire,
Ta vie en donne des leçons.

28.

Vie de Torré.

Torré étoit né dans un petit village situé sur le lac de Côme, *) dans le Milanès. Il reçut la seule éducation que son père pouvoit lui donner. Il apprit de lui à lire, à écrire & à faire des baromètres. Ce talent nourrissoit toute la famille, qui étoit très-nombreuse. Dès qu'un garçon étoit en état de se conduire, on lui faisoit une provision de ces instrumens, & il alloit chercher fortune. Torré quitta de bonne heure la maison paternelle, parcourut la Suisse & plusieurs provinces de France, avant que darriver à Paris, où le luxe fournit plus de ressources pour la vente des marchandises en tout genre, & sur-tout pour celle des objets de curiosité.

Le hasard le fit connoitre da M. de Réaumur, qui le jugea digne d'être associé à une partie de ses travaux. Il se perfectionna, sous ce grand maître, dans l'art de construire des baromètres & des thermomètres; il comprit, à cette école, combien ses connoissances étoient bornées, & en profita pour en acquérir de nouvelles. Les entretiens des Savans qui se rendoient chez M. de Réaumur, étoient autant de leçons pour lui:

lui: un mot devenoit souvent pour son esprit un trait de lumière; il écoutoit, il interrogeoit, il étudioit sur-tout la nature, pour ainsi dire, dans son temple, & bientôt il se mit au ton de ses maîtres. Il connoissoit la superficie des choses, & voulut en connoître l'intérieur. L'argent qu'il avoit gagné par son travail, il l'employa à suivre des cours de physique & de chimie. Mais comme il n'avoit point de fortune, il se donna un état en se fixant à la pyrotechnie.

Cet art, que personne n'a jamais exercé avec autant de succès que lui, le conduisit dans différentes cours de l'Europe. Le prince * * *, qui sait si bien distinguer & récompenser les talens, l'attacha à son service. Il occupoit ses loisirs à faire des expériences chimiques, & fut étonné de trouver dans son artificier un homme capable de le seconder. Torré devint encore plus habile en travaillant, & il éclipsa bientôt tous les autres chimistes de la cour. Il n'en est pas d'un souverain comme d'un particulier, qui peut cacher ses goûts & ses fantaisies. On sut que le prince * * * avoit un laboratoire. Ce fut un avis donné aux charlatans de se rendre à sa cour. Tous avoient des secrets particuliers qu'ils offroient d'enseigner, la plupart avoient celui de la pierre philosophale. Trop éclairé pour être leur dupe, le prince s'amusoit de leurs essais, &

les renvoyoit en leur donnant des preuves de sa générosité.

Mais l'apparition de ces faux adeptes qui sans connoître l'art, en avoient au moins le langage, exalta l'imagination ardente de Torré. Leurs discours sur le sperme universel de la nature, sur la semence générale, sur l'être productif de tous les êtres, qui contient dans son essence les quatre élémens, lesquels on décompose, on recompose, on désunit, on réunit par le régime du feu, sur l'alcaest, l'archée du monde, &c. lui donnèrent ce délire, cette frénésie qui a plongé tant de malheureux dans le désespoir & la misère, & à qui la chimie est redevable de tant de découvertes précieuses, si elle ne lui doit pas celle de faire de l'or. On avoit pris si souvent la nature sur le fait, selon l'expression de M. de Fontenelle, qu'il ne douta pas qu'on ne pût encore lui dérober le secret de la formation & de la transmutation des métaux. Dailleurs, il croyoit d'autant plus l'art possible, qu'il étoit convaincu que cet art avoit été connu de plusieurs philosophes dont on lui avoit raconté l'histoire. Rempli de ces idées, il loue une maison de campagne dans un lieu isolé, se munit de quelques livres d'alchimie, & brûle du charbon dans les intervales que lui laissoient les devoirs qu'il avoit à remplir auprès du prince son bienfaiteur.

Dans ce temps là parut à * * * un personnage extraordinaire. Arrivé sans suite, il étoit vêtu proprement & modestement, parloit avec facilité plusieurs langues, & se connoissoit dans presque tous les arts. A Paris, un tel homme eût pu vivre ignoré pendant un grand nombre d'années; à * * * il fixa l'attention du public dès son arrivée. Le prince en entendit parler, & fut curieux de le voir. Il vint au palais, & fut introduit dans le laboratoire. Là on ne fut pas moins surpris de son savoir que de sa modestie. On lui parla des opérations faites par les prétendus adeptes: il en dévoila le mystère & la fraude en les répétant. Il expliquoit tous les secrets des autres, & n'annonçoit aucun secret; &, ce qui le distinguoit encore plus de tous ces aventuriers, c'est qu'il eut l'art de refuser avec dignité, mais avec respect, le prix que la générosité du prince voulut mettre à sa complaisance.

A ce récit, le lecteur est principalement attentif à la contenance de Torré. Il le voit, les yeux fixés sur ce personnage, recueillir avec soin toutes ses paroles, le combler d'égards, de politesse, le suivre par-tout sous le prétexte de lui servir de guide dans une ville étrangère, & parvenir enfin à le conduire dans sa maison de campagne. Ce lecteur entre avec eux dans le la-

boratoire; & après avoir comparé le trouble, l'inquiétude répandus sur le visage de l'un, & une sorte de sérénité dedaigneuse dans l'autre, il prête une oreille attentive à leur conversation.

Le philosophe. „Je vois à ces matières quel est „votre projet „ Torré: „J'attends des conseils „d'un savant aussi éclairé que vous. . . „Le philo„sophe „Le seul qu'il me soit permis de vous don„ner, c'est de détruire vos fourneaux, & d'a„bandonner une recherche vaine. Il n'est point „donné à l'homme de deviner ce secret. Ceux „qui disent y être parvenus d'eux mêmes sont des „imposteurs: Dieu seul peut l'inspirer par mi„racle. . . „Torré. „Mais ceux qui en sont „instruits? . . . Ceux-la l'ont reçu d'un ami sous „les sermens les plus sacrés de ne jamais le ré„véler. . . . Si, sous les mêmes sermens?... Asseiez-vous, & écoutez-moi. Je ne vous de„mande point si vous êtes Chrétien; ce bienfait „a été accordé à des infidèles (*prenant la main de „Torré, la serrant & fixant vivement sa vue sur „ses yeux:*) Etes-vous honnête-homme?. . . J'en „fais gloire. . . Brisez, vous ai je dit, ces four„neaux, instrumens de votre ruine. Si vous êtes „assez heureux pour trouver & préparer de telle „sorte une telle matière, mettez à la poste toutes „les lettres que je vous remettrai demain, & je „viendrai à votre secours. Apprenez que vous

„ne savez encore rien. Il est un second mystère „aussi impossible à deviner que le premier. & „vous ne l'apprendrez qu'en opérant avec moi. „Jurez de garder le secret. . . Je le jure."

Qu'on se représente la situation de Torré: jamais son ame ne fut si émue, son cœur si vivement oppressé. Il reçut le soir même un gros paquet cacheté, avec cette inscription: *à ouvrir seulement au temps indiqué*. Le lendemain il courut chez le philosophe, qu'il regardoit comme un Dieu bienfaiteur, mais il étoit parti dans la nuit.

Cette aventure en rappellera aux lecteurs instruits, une semblable arrivée au célèbre Jean-Frédéric Helvétius, premier médecin du prince d'Orange, & aïeul du premier médecin de la feue reine de France. En écrivant contre la poudre de sympathie du chevalier Digby, il avoit élevé des doutes sur la possibilité de la transmutation des métaux. Le 17 décembre 1666, un inconnu vint lui faire visite à la Haye, & lui dit qu'il ne pouvoit décrier la poudre de projection, sans avoir lu les ouvrages hermétiques, & appris par eux à la connoître. Il ouvrit en même temps une petite boëte d'ivoire, lui montra un morceau très-pesant d'une métalline couleur de soufre & friable, en ajoutant qu'il y avoit-là de quoi faire

vingt tonnes d'or. M. Helvetius lui en demanda dour la valeur seulement d'un grain de millet, avec lequel il fit lui même la transmutation sur du plomb qui fut converti en or extrêmement pur. Aussi se hâta-t'il de se rétracter de tout ce qu'il avoit écrit contre les adeptes, en publiant *le veau d'or (vitulus aureus)* dans lequel il raconte dans le plus grand détail l'histoire que je viens d'abréger.

Semblable à une de ces maladies violentes, qui, par les terribles secousses qu'elles donnent à notre frêle machine, bouleversent toute la constitution animale, & rendent un homme méconnoissable aux autres hommes & à lui-même, cet événement fit une si forte impression sur Torré, qu'il changea entièrement son caractère. Il devint triste, sérieux, taciturne & dévot. Distrait par le grand objet qui l'occupoit sans cesse, à peine pouvoit-on lui arracher un mot dans les solitudes ou au pied des autels. Trois ans après il parvint au bonheur auquel il aspiroit. Il ouvrit alors son paquet; il y trouve plusieurs lettres sous des noms différens, & adressées, en diverses langues, à des villes d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne & d'Italie. Il fut long-temps à attendre son philosophe, qui parut enfin sous l'habit d'un ecclésiastique.

Ils se munirent d'un athanos, d'un œuf philosophique, d'autres ustensiles nécessaires, & allèrent s'enfermer à la maison de campagne, où, après avoir travaillé nuit & jour pendant plusieurs mois, *ils marièrent, par l'entremise de Vulcain, le noir Pluton à la blanche Vénus, d'où naquit le blond Phébus ;* ou, sans employer cette langue mystérieuse, qui ne peut être entendue que des initiés comme la langue sacrée de l'ancienne théologie Egyptienne ne l'étoit que des prêtres d'Isis, ils produisirent successivement la poudre noire, la blanche & la rouge. Torré, qui brûloit d'impatience d'en éprouver la vertu, fondit le plomb de toutes les vitres de la maison, le purifia, & avec un grain de cette poudre il le convertit en une matière jaune. Il laisse son philosophe dans la campagne, court à la ville avec son plomb transmué, le purifie & y mêle une portion de cuivre par les ordres de son maître, qui lui avoit dit que cette matière avoit besoin d'un nouvel alliage, pour n'être pas reconnue pour de l'or philosophique, forme un petit lingot, le porte à l'orfevre, qui, après l'avoir soumis aux épreuves ordinaires, le trouva de l'or le plus pur. Toutes ces opérations l'avoient retenu deux jours. Il revient le troisième à la campagne ; mais quel fut son désespoir, lorsqu'il n'y trouva ni son philosophe ni sa poudre. Le seul parti qu'il avoit à prendre, étoit de courir après lui. In-

certain de la route qu'il avoit à suivre, il se souvint du nom de quelques villes où les lettres étoient adressées, & alla successivement à Amsterdam, à Leyde, à Francfort, à Dantzik, à Manheim, à Londres, où il fit d'inutiles recherches.

Dévoré de chagrin, il revint à Paris, en attendant qu'il pût retrouver la matière nécessaire pour recommencer l'opération. Il chercha des ressources pour vivre. Il ouvrit dans l'enclos des Quinze-Vingts un cabinet d'histoire naturelle & de physique expérimentale. Cette occupation tranquille ne pouvoit satisfaire un esprit aussi ardent que le sien. Il imagina & exécuta un genre de spectacle nouveau. Tout Paris a vu, avec autant de plaisir que de surprise, *les forges de Vulcain*, qu'il fit représenter sur les boulevards du Temple. Il comptoit perfectionner & varier ces amusemens pyriques, lorsque le feu prit à son magasin. Cet accident, qui ébranla quelques maisons voisines, réveilla l'attention de la police, & il lui fût défendu de continuer. Il trouva dans son génie des ressources pour réparer ce malheur. Il forma sur le même terrein un *Waux-Hall* infiniment plus agréable que celui de Londres. Il est inutile de le décrire, parce qu'il n'y a presque personne dans Paris qui n'ait joui de ce spectacle délicieux, & peu de personnes dans les

provinces qui n'en aient entendu le récit & l'éloge. C'étoit une nouvelle pierre philosophale découverte par Torré; mais il étoit de sa destinée de voir évanouir la fortune dans le temps qu'elle le combloit des plus grandes faveurs.

Il suffisoit que son entreprise eût réussi pour qu'elle fut imitée. Des gens avides & malheureusement puissans, renchérissant sur les idées de Torré, élevèrent rapidement dans les Champs-Elisées un édifice immense, & appelèrent cette masse énorme, bâtie avec autant de magnificence que peu de goût, *le Colisée*, apparemment parce qu'elle pouvoit contenir, comme de théâtre de Vespasien, cent mille spectateurs, ou plutôt de l'ancien mot latin *Colosseum*. C'étoit en effet, à l'égard du Waux-Hall, le colosse de Rhodes, comparé à la Vénus de Praxitèle. Pour ne pas s'exposer à cette comparaison humiliante, on trouva le moyen, qu'aucun de mes lecteurs honnêtes ne pourra imaginer, celui d'interdire le Waux-Hall. La religion du ministre fut surprise à un tel point, que Torré reçut l'ordre de fermer son spectacle, & l'ordre plus étrange encore de n'oser se plaindre. Ainsi on ruina à jamais ce galant homme, & avec lui trente pères de famille qui avoient sacrifié leur fortune à cet établissement.

Torré passa en Angleterre. On lui accorda une liberté qu'on lui refusoit en France. Les papiers publics retentirent des éloges donnés à ses talens. Il jouissoit du repos & de l'espérance de rétablir ses affaires. Mais ce fameux Colisée élevé pour sa ruine fut bientôt désert. Il falloit un homme de génie qui sût varier & animer les différens spectacles qu'on pouvoit y donner. Cet homme étoit Torré, qui fut rappelé en France par les intéressés au Colisée qui l'en avoient chassé. Il y vint, parce qu'il aimoit cette nouvelle patrie, & plus encore par le desir d'acquitter les créanciers du Waux-Hall. On promit de laisser un libre essor à son génie; mais bientôt la lézine voulut retrécir les idées magnifiques qu'il vouloit développer. Il refusa de compromettre sa réputation, & il se retira. On lui permit de rouvrir son spectacle, mais à condition que presque la totalité du bénéfice seroit pour le Colisée. Il essuya des contradictions successives; on finit par le chasser du Waux-Hall, qu'on convertit en maisons; & pour prix de tous ses travaux, il resta chargé d'infirmités, de dettes & de procès.

Son talent pour la Pyrotechnie est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire mention. On se souviendra long-temps de ce magnifique feu d'artifice exécuté pour le mariage du roi,

alors dauphin, dans lequel, au milieu de l'explosion la plus-violente, la plus terrible de l'Etna, on voyoit des palmes triomphantes dans leur couleur naturelle, s'élever des deux côtés, & dirigées avec tant d'art, qu'elles formoient continuellement une couronne sur le balcon des augustes époux.

Les princes, les grands & les particuliers qui ont eu recours à lui, attesteront que personne n'entendit mieux que Torré l'art de donner & de varier des fêtes. Il avoit un de ces génies ardens qui ne peuvent se délasser d'un travail que par un autre. Dans ses loisirs, il s'occupoit à construire des baromètres & de thermomètres. Les cabinets les plus précieux sont ornés de ses ouvrages en ce genre, & il suffit pour sa gloire de citer la superbe machine construite pour le roi, & où sont rassemblés à la fois les plus beaux & les meilleurs instrnmens de cette espèce.

Dans une guerre précédente contre cette fière nation, qui veut s'arroger l'empire des mers, l'amour pour la France égara un moment l'imagination de Torré. Il proposa le moyen de brûler à une certaine distance les vaisseaux ennemis avec une matière aussi active & non moins inextinguible que l'ancien feu Grégeois. M. le comte d'H. . . fut chargé d'en faire l'épreuve,

qui réussit; mais heureusement pour l'humanité & pour la sensibilité de Torré, qui ne s'est jamais pardonné de l'avoir conçue, on applaudit à l'invention & on la rejeta.

Car il faut ajouter à la gloire de cet artiste, qu'il joignoit à ses talens l'ame la plus tendre & la plus honnête. Il prévenoit l'indigence dans ses besoins; il ne soutenoit pas sans émotion le récit des malheurs. Cette douce impression de la nature ne lui permettoit pas même d'assister à la représentation d'une tragédie; il souffroit de la douleur d'autrui, combien plus encore de celle de ses amis! Dans un temps où il crut qu'un de ces derniers pouvoit avoir besoin de consolation, au lieu de le fatiguer de ces discours vuides de sens, moins encore que de sentimens, de ce qu'on appelle amis, il entre, prend sa main, la serre, l'embrasse, verse des larmes, & disparoit, sans proférer une parole. Il me communiquoit quelquefois les lettres de son père & de sa mère, qui vivent encore. Il ne pouvoit m'en faire la lecture lui-même, parce que les sanglots eussent étouffé sa voix. Ils le remerçioient dans ces écrits des secours qu'il donnoit à leur vieillesse, & le prioient de venir fermer leurs yeux, & recevoir leurs derniers soupirs.

Cette générosité, qui étoit un devoir à l'égard de ses parens, devenoit une vertu exercée à l'égard des autres. Il refusoit à ses protecteurs, à ses amis même le plaisir de l'obliger gratuitement. Un service, un bon office étoit suivi du présent d'un baromètre de sa façon, ou de quelques autres objets de curiosité, & il n'en conservoit pas moins la reconnoissance la plus vive.

Il avoit contracté par ses travaux & par ses veilles un asthme qui faisoit tous les jours de nouveaux progrès. La religion, dont il a toujours rempli les devoirs avec exactitude, le soutenoit dans ses calamités. Il tenoit encore à la vie par son tendre attachement pour une femme estimable qui avoit partagé tous ses malheurs. Elle y succomba la première. L'ame de Torré avoit été trop fortement ébranlée pour résister à cette dernière secousse, & il suivit très-peu de temps après sa femme dans le tombeau. Depuis longtemps je le pressois de quitter une ville où il avoit éprouvé des persécutions; je lui offrois une retraite & les consolations de l'amitié. Je venois de redoubler mes instances, lorsque, pour réponse à mes tendres invitations, j'ai reçu la nouvelle de sa mort. O mon ami, puissent mes regrets consoler ton ombre, comme le témoignage public que je rends à tes vertus, soulage un moment ma douleur!

Il est mort le 30. avril, 1778 & n'a laissé qu'une fille orpheline, bien digne de la protection des grands qu'il a servis, & des ames honnêtes généreuses.

29.

Retour de Provence.

Je les ai parcourus, ces vallons enchanteurs,
Où la figue mûrit sous son ample feuillage;
J'admirois ce beau ciel, plus large & sans nuage,
Où flottent les parfums des orangers en fleurs.
Mais son éclat trop vif a fatigué ma vue;
De l'effort de mes sens mon ame est abbatue.
Je regrettois le jour d'un plus doux horizon,
Les détours des ruisseaux que borde un frais gazon,
Nos lointains, terminés en vaste amphithéâtre,
L'aspect fuyant des monts & leur chaîne bleuâtre. . .
Trianon, Saint-Germain, Bellevue & Meudon,
Séjours dignes des dieux & des fils d'Henri-Quatre,
Que je vous désirois! ô mon pays, pardon!
Tes rochers calcinés, à la cîme grisâtre,
Attristoient mes regards, effrayoient ma raison.
Tes monts sont des volcans antiques, formidables;
Solitaires déserts, dont les tristes échos
Ne répondent jamais à la voix des troupeaux.
Ces abysmes noircis, sombres, inhabitables,
Tous ces rocs entassés, image du chaos,

Furent en proie aux feux, ou creusés par les flots.
J'y vois de l'océan les empreintes durables,
Et les conques des mers parmi tous les métaux:
Mais l'œil y cherche en vain d'utiles végétaux.
Là, sur l'aride sein d'une terre durcie,
Est éteint pour jamais le germe de la vie;
Là des buissons sans sève; & de foibles rameaux
Sont les fruits malheureux d'un sol sans énergie.

Oh! que j'aime bien mieux nos champêtres coteaux,
Nos rians boulingrins, la scène des villages! . . .
Ces bois harmonieux, où mille & mille oiseaux
Des fruits de leurs amours suspendant les berceaux,
Par la variété du verd de leurs feuillages
Embellissent les fonds de ces charmans tableaux.
Qu'il est doux d'habiter les riches païsages
Qui de Blois ou de Tours couronnent les rivages!
Ces rivages bordés de jardins, de châteaux,
Où respirent encor les touchantes images
Des plus rares beautés & des plus grands héros!
Que j'aime à m'égarer vers les sombres bocages
Que recèle *Mêlé* dans son superbe enclos,
Et promener mes pas autour de ces hameaux,
Où *Dufort*, digne ami des arts qu'il encourage,
Du sein de *Chiverny*, magnifique apanage,
Est l'espoir & l'amour des plus heureux vassaux!

Aux flots dévastateurs, qui grondent vers les plages,
A ces immenses mers, empire des orages,
Que peuplent, il est vrai, d'officieux vaisseaux,
Mais trop souvent, hélas! couvertes de naufrages,
Marseille! je préfère, (excuse ces aveux)
Nos lacs profonds & clairs, où sur l'azur des cieux

Se peigneut renverſés les mobiles ombrages,
Et le pecheur tranquille, aſſis ſur nos rivages,
Aux habitans des eaux tendant un piége heureux,
Et nos troupeaux, cachés dans de gras pâturages,
Et nos bleds ondoyans, & nos hameaux nombreux.

De ces piquans aſpects que mon ame eſt charmée!
J'ai revu, ſans plaiſir, le frileux olivier,
Qui prête ſi peu d'ombre à la bergère aimée,
Le luxe infructueux des palmes d'Idumée,
Et les jets odorans du ſtérile laurier.

La terraſſe brûlante, & l'aride gravier
Où rougit du muſcat la grappe parfumée,
Près de quelques cédras, & d'un verd citronier,
Les jardins reſſerrés où l'or de la Caſſie
Se marie à l'argent du jaſmin d'Ibérie,
La grenade & ſes fleurs, l'épineux jujubier,
Valent-ils ces beaux parcs, où l'art & la nature
Frappent le ſentiment auſſitôt que les yeux?
Valent-ils ces berceaux, ces bois délicieux
Qui voûtent dans les airs leur tremblante verdure?
Quand je vais y rêver, au retour du printemps,
Un charme univerſel ſe répand ſur mes ſens,
Il les enchante tous, il en confond l'uſage;
Avant de la ſentir je crois voir la fraîcheur.
La lumière moins dure, à travers le feuillage,
Adoucit ſon éclat, tempère ſon ardeur:
Les branchages fleuris du chevrefeuil ſauvage,
Les ſucs du peuplier, la menthe du rivage,
Exhalent dans les airs la plus ſuave odeur;
Enfin, l'enchantement paſſant juſqu'à mon cœur

D'un

D'un bonheur qui n'est plus ces lieux m'offrent l'image,
Et de doux souvenirs font encor mon bonheur.

Platanes élancés, chênes, troncs séculaires,
Vénérables ormeaux, sycomores pompeux,
Salut; je vous revois, forêts hospitalières,
Daignez me recevoir sous vos toits spacieux;
Qu'à tout sensible cœur vos retraites sont chères!
Ici le laboureur, les troupeaux, leurs bergèers,
De l'été devorant viennent braver les feux.
Votre silence plaît aux amans malheureux.
Le sage suit en paix vos sentiers solitaires;
Satisfait d'être seul loin des pensers vulgaires,
Le poëte y ressent le souffle inspirateur;
Pour moi, (de son penchant on suit l'attrait vainqueur)
Je viens y déplorer les humaines misères,
Méditer la nature, approfondir mon cœur.
J'y déteste, en pleurant, la démence des guerres,
Ces grands assassinats des peuples en fureur,
Long & tragique deuil pour les deux hémisphères;
Et je m'écrie: heureux qui jouit, loin des camps,
Des charmes du repos, des douceurs de l'aisance,
De soi-même, des arts, & des plaisirs touchans,
Des célestes plaisirs, fruits de la bienfaisance!
Je possède ces biens si purs, si consolans;
J'entends la douce voix de la reconnoissance;
Mes amis, avec moi, cultivent les talens.
Leurs succès sont les miens, & les seuls où j'aspire,
Pourvu qu'en mes écrits l'honnêtete respire,
Qu'ils peignent les objets de mes goûts innocens,
Que *la Porte* les lise, & leur daigne sourire,
La Porte, dont le goût dicte les jugemens,
Je méprise les traits de l'obscure satyre.

Eh! qu'importe, en effet, que d'une foible main,
Timon, pour satisfaire à son besoin de nuire,
Au bord de son tombeau, tende un arc incertain
Pour percer un auteur qu'en secret il admire!
Ses efforts impuissans excitent la pitié,
Et l'on rit d'un jaloux, rimeur octogénaire,
Qui, cédant aux transports d'un zèle atrabilaire,
Insulte en mauvais vers le goût & l'amitié.

Ah! loin des froids pedans, artisans de censures,
Dont l'effet est d'aigrir, & le but d'offenser,
Heureux l'auteur, qui joint dans ses doctes peintures
Au don de bien sentir, au grand art de penser,
Le goût des voluptés délicates & pures,
Et le talent exquis de nous les retracer!
„L'imagination, qu'il a tendre & flexible,
„A tous les yeux charmés rend son ame visible.
„A peindre ce qu'il aime occupant ses loisirs,
„Il arrive à la gloire en chantant ses plaisirs.„
Pour lui, dans ces tableaux que son pinceau nuance,
Le travail de produire est une jouissance.
Comme il touche nos cœurs lorsqu'il répand le sien!
L'amour de la vertu devient son éloquence.
S'il raconte les jeux de son heureuse enfance,
J'en jouis avec lui, son bonheur est le mien;
Ses chants, faits pour charmer l'amitié confidente,
Sans prétendre à l'éclat de la célébrité,
Ses chants, pleins des douceurs de sa vie innocente.
Seront tous entendus de la postérité.
Voilà l'auteur aimé, le sage, l'honnête homme:
Tu le cherches, Reirac, & ma Muse te nomme.

Par M. *Berenger*.

30.

Mort de Mademoiselle Olivier.

Mademoiselle Olivier étoit née a Londres, & elle avoit, comme on l'a remarqué, tous les charmes des beautés Angloises. Son teint avoit la blancheur du lait dans lequel on auroit effeuillé des roses, & ce qui fait encore un des plus rares agrémens d'une blonde, ses yeux étoient noirs, & avoient toute la vivacité des brunes. Elle avoit les plus belles dents qu'il soit possible de voir; mais ce ne sont pas seulement les charmes de sa figure qui l'ont fait regretter, ce sont ses talens pleins de décence, d'ingénuité & de sensibilité dans son jeu théâtral; c'est l'égalité de son caractère, la douceur de ses mœurs, sa gaité franche & spirituelle dans la société. Voilà ce qui la fit pleurer, tout-à-la-fois, des amateurs du théâtre, des cœurs sensibles, & de ses camarades.

Elle a débuté en 1780, par le rôle de Junie, dans Britannicus, & dans celui de la jeune Indienne, dans la comédie de ce nom. Soit que la timidité ait voilé ses moyens, soit qu'elle n'eut pas encore développé ce qu'elle avoit de talens, ses débuts, il faut l'avouer, ont été mé-

diocres, & n'annoncoient qu'une actrice belle & froide. Mais lorsqu'elle put prendre quelque confiance dans le public, son talent prit, chaque jour, un essor brillant. Ce fut dans les premières représentations de la comédie du séducteur, qu'elle commença à fixer les regards du public. Alors on entrevit, avec intérêt, qu'elle pourroit remplacer mademoiselle Doligny, qui se proposoit déjà de se retirer. Depuis, la jeune Olivier a fait des progrès sensibles dans la déclamation. Il est aisé de se rappeller avec quel succès elle a établi le rôle de Chérubin, dans la Folle Journée, & avec quelle supériorité elle a rendu le rôle d'Alcmene, dans Amphitrion, de Sophie dans le Préjugé à la mode, de Lindane dans l'Ecossaise, & sur-tout de Léonore dans l'Ecole des mères. C'est dans cette dernière piece, que les amateurs qui ont vu mademoiselle Gaussin, ont cru retrouver toute la sensibilité, le charme & l'ingénuité de cette actrice inimitable.

Jamais la jeune & charmante mademoiselle Olivier, ne s'étoit abaissée au manège & à l'intrigue, jamais elle n'avoit connu cette jalousie exclusive qui frémit des applaudissemens qu'on accorde aux autres, ni cette morgue insolente qui s'adjuge le premier rang, ni tous ces vices dont les plus rares talens ne sauroient couvrir la difformité. Dans ses disgraces comme dans ses

succès, elle conserva sa douceur, sa simplicité, sa modestie; le ciel l'avoit douée du plus heureux naturel. Elle a été fidelle à ses principes jusque dans ses derniers momens. „Mes amis, „disoit-elle, pourroient être tentés d'honorer „ma mémoire par des frais funéraires trop fas„tueux, je les supplie de donner aux pauvres ce „qui pourroit être prodigué à l'ostentation.„ Ce vœu de sa modestie a été rempli.

Jamais actrice n'a excité des regrets plus universels; ce qui augmente la douleur de ceux qui la connoissoient, c'est qu'elle est morte à la fleur de l'âge, (elle n'avoit que 23 ans) & qu'on l'a perdue très-promptement, à l'instant qu'on devoit le moins s'y attendre. Une fièvre maligne, au moins de trois à quatre jours, l'a conduite au tombeau le 21. septembre 1787.

Quoi ! d'un jeune Olivier, symbole de la paix,
La mort a pu flétrir la fleur à peine éclose?
Ce matin, il avoit tout l'éclat de la rose,
Devoit-il donc le soir se changer en cyprès?

31.

Mélanges.

M. le Duc d'Orléans a sauvé son piqueur, qui se noyoit dans l'Ourche, sous le pont de la Ferté-Milon, le 5. décembre de cette année. M. le marquis de Ximenès fit les vers que voici, & qui, très peu connus, méritent beaucoup de l'être.

L'*Oder* a consommé son crime,
Léopold a péri, *l'Ourche* cède aux Bourbons.
De plus grand des Henris l'héritier magnanime
S'élance tout-à-coup dans ses gouffres profonds
Pour lui dérober sa victime.
Le fleuve est effrayé : tel on a vu jadis
Le Scamandre vaincu par le fils de Thétis.
Chantez, filles de Mnémosine;
Honorez la Ferte-Milon,
Et souvenez-vous que Racine
Y reçut le jour d'Apollon.

La manie des cabriolets ne passe pas à Paris, & les femmes continuent de courir par tout Paris avec autant de hardiesse, que le Jockey le plus consommé dans l'art de dresser des chevaux de carrosses. Une de ces cochers feminins, seule

avec un domestique, fut accrochée le 21. décembre, au soir, au coin d'une rue, par un très-grossier cocher de remise, qui sans s'embarrasser ni de l'écuyère, ni de sa jolie petite figure, poursuivit sa route assez cavalièrement, & renversa le cabriolet dans la boue. Qu'on juge de la secousse & de l'effroi de la dame qui eut été infailliblement écrasée, pulvérisée, si l'on n'avoit retenu le cheval. On la dépêtra de la voiture, & on l'en tira sans connoissance. Cet état de stupeur a duré depuis 4 heures jusqu'a 10 heures du soir, pendant lesquelles aucuns spiritueux ne purent la faire revenir. Ses douleurs, ses crispations de nerfs annonçoient qu'elle devoit souffrir des maux inouis, attendu que la digestion étoit totalement interceptée. Enfin à 10 heures elle donna quelque signe, la connoissance lui revint & on la reporta chez elle, où elle mourut en arrivant.

Parmi les traverne de tout genre, taverne angloise, flamande, espagnole, sans compter nombre de traiteurs, restaurateurs, qui environnent le *Palais-royal*, on doit distinguer celle, que l'on vient d'établir au caffé de *Foy*. Moyennant 7 livres 4 sous par jour, on y est chauffé hébergé, amusé, ce qui n'est certainement pas cher.

Qu'un livre est bien pendant sa vie
Un parfait miroir de douleurs;
En naissant sous la presse il crie
Et semble prévoir ses malheurs.
Un essaim de facheux censeurs
D'abord qu'il commence à paroître
En dégoute les acheteurs
Qui le blâment sans le connoître.
A la fin, pour comble de maux,
Un droguiste qui s'en rend maître
En habille poivre & pruneaux. —
C'étoit bien la peine de naître.

Les inondations viennent de faire beaucoup de dégâts en France. On a dit que le tombeau de J. J. *Rousseau* à *Ermenonville* avoit été emporté. Si ce malheureux philosophe avoit prévu que ses cendres même n'eussent pu reposer *à l'aspect éternel du Dieu de la nature & sous l'immensité de la voûte des cieux*, c'est alors que sa brillante plume auroit appris aux hommes, que non seulement le genre humain étoit ligué contre lui, mais encore les élémens & la nature entière.

32.

Mœurs des habitans des environs du lac majeur & du lac de Come.

Les vallées de *Bregna* ou *Blegnio*, & de *la Calanca*, indépendamment de quelques vitriers, ferblantiers, &c. des muletiers, & des marchands de chevaux, fourniſſent quantité d'aubergiſtes, de marchands & rôtiſſeurs de marons, de *facchini* &c. . ., principalement dans les villes d'Italie; des fabricants & marchands de chocolat, dont pluſieurs ſont établis en France.

La vallée près de Lugano, donne un très-grand nombre de chauderonniers, qui courent le monde. Les environs de ce bourg envoient des marbriers & des ſtucateurs juſqu'au fond de la Hollande & de l'Angleterre.

Au-deſſus du lac majeur, en tirant vers le *Semplone*, ou Sainplon, ce ſont des commerçants, des banquiers, qui vont s'établir dans différentes villes de l'Europe. Il en ſort des bandes de peintres, de barbouilleurs, &c. A l'autre bout du même lac, vers *Arona*, ils ſont diſtillateurs, marchands d'eſſences & d'autres drogues.

Vers *Canobio* & le *val d'Offola*, on trouve des mégissiers, & autres ouvriers de ce genre; mais sur-tout une infinité de repiqueurs & blanchisseurs d'églises & de maisons. Les faiseurs de petites figures de plâtre sont la plupart Napolitains ou Calabrois.

Côme, Canzo & tous les environs fournissent des fabricants & marchands de baromètres, thermomètres, lunettes d'approche, & autres; de télescopes, microscopes, optiques, micromètres, & de tous les ouvrages de ce genre, auxquels ils ajoutent de la quincaillerie, des cartes, des estampes, qu'ils colportent ou expédient. Ces derniers cantons s'occupent encore considérablement du filage, dévidage & organcinage des soies; mais plus particulièrement de la culture; pour peu que le terrain s'y prête.

Le commerce de ce pays, après celui de la soie, consiste dans la filature du lin, qu'on apporte des rives du Pô; en quelques étoffes de laine du pays, fort communes; en quelques tapisseries, couvertures, & mouchoirs de cou & de tête, tissés, & bas tricotés, le tout en bourre de soie cardue & des filée à la quenouille & au fuseau. Il y avoit autrefois à Canzo, une fabrique de serges fines, qu'on vendoit teintes en écarlate, à l'usage des cardinaux, & dans les-

quelles on employoit des laines de la Pouille: elle a passé à Milan, où l'on prétend qu'elle a dégénéré. Une autre branche de commerce consiste en charbon de bois, qu'on porte à Milan, d'où il revient du bled, du riz, des épiceries, &c. Nous avons été visiter les filages de soie qui tirent à la fin, & les moulins à organciner & à retordre.

Ces différents travaux se font sur le même principe que j'ai vu établi en Languedoc: une roue fait tourner deux & trois arbres verticaux, de dix à douze étages de bobines; ce qui les porte au nombre de douze à quinze-cents par arbre tournant. Les chûtes d'eau sont ici bien ménagées, & l'on en fait tirer le plus grand parti pour l'agriculture comme pour les arts.

Chaque particulier est obligé de faire la déclaration du nombre de livres de soie qu'il récolte, quoiqu'il n'y ait rien à payer pour cela. On assure qu'il en sort, année commune, du Milanois, pour douze millions.

J'ai remarqué, presque généralement en Languedoc, que, faute de savoir employer la coque des vers, on la jetoit après en avoir dévidé la soie. Cette matière est dure, sèche, tenace & cassante; mais ici on remédie à ces in-

convénients, en la laissant long-temps macérer dans l'eau; on l'en tire, on la fit sécher; on la bat bien; on l'enduit légèrement d'huile, seulement avec quelques gouttes qu'on prend dans la main, & on la carde. Les cardes très-fortes sont peu larges pour leur longueur, qui est de vingt-quatre à vingt-cinq pouces. L'une est fixée da champ, & en face, à la hauteur de la tête de l'ouvrier assis: il la garnit suivant l'usage: il tient l'autre par les deux extrémités, & tire, avec beaucoup de force, ce qui est absolument nécessaire pour diviser & étendre les parties resserrées de cette matière, qui se déchireroit entièrement, sans la macération qu'elle a éprouvée. Insensiblement les parties trop dures, trop tenaces, se détachent; &, en travaillant cette bourre à plusieurs reprises, on la met en état d'être filée, rissée ou tricotée.

On tire le bled de la plaine du Milanois, éloignée de trois, quatre, à cinq lieues d'ici; & de Milan même, dans les temps de disette. Les récoltes ont souffert, cette année, par la sécheresse. Il y a quarante jours qu'il n'a plu: mais on fait des prières; & le temps se brouille. On mange extrêmement de mays & de riz, qu'on ne fait presque qu'échauder. Quand il est crevé, on dit qu'il est cuit *alla Francese*; méthode qu'on n'aime point en Italie.

Les vins rouges y sont gros, & de qualité médiocre; le blanc aigrit & devient désagréable à boire dans cette saison. Le mouton est rare, & la volaille chère. On apprête presque tout au fromage connu sous le nom de *Parmesan*, dont il se fait très-peu: c'est en général du *Lodesan*, qui est peut-être moins estimé; mais qui se vend partout, sous la première dénomination. On a beaucoup de fruit & il y est fort bon.

Ce n'est pas sans une douce satisfaction que je vais vous entretenir de la bonne réception que m'a fait dans sa maison le patron M. Barni. Toute sa famille, ses amis même y participent avec une cordialité, une affection qui me rappellent sensiblement les beaux temps de la Grèce, où l'hospitalité étoit si en règne & si en honneur.

Je vous ai observé que, lorsque ces braves gens partent de l'étranger pour revenir en leur patrie, tous les compatriotes en sont prévenus, que les recommandations, les compliments, les embrassades, les lettres tombent en foule & avec chaleur: quand ils arrivent, tout le monde les arrête pour savoir comment ils se portent, ainsi que tous les parents, les amis, les camarades. Cet empressement, cet accueil, cette espèce de concours & de rumeur forment un spec-

tacle des plus attendrissants: les femmes, surtout, n'ont pas les bras assez grands, ni le cœur assez vaste pour la capacité de leurs sentiments.

Ce spectacle qui m'a rappellé l'usage des Spartiates, de ne voir les leurs que rarement &, comme à la dérobée, me persuade que l'amour en devient bien autrement énergique, & que les mœurs y gagnent. En effet les femmes sont ici très-respectueuses, remplies de soins & de tendresse envers leurs maris, qui les idolâtrent à leur tour; mais de cette idolâtrie qui siége dans le cœur, & n'a rien de nos petites manières. Les femmes, toutes, & toujours à leur ménage, ne se mettent guère à table, surtout lorsqu'il y a des étrangers, & que le service sollicite plus d'attention de leur part. Les filles, qui me paroissent joviales, & qui généralement ont de beaux yeux, ont aussi un air de bonne grace: & il en est beaucoup de jolies. On m'assure qu'elles sont tres-passionnées, & que cependant on y fait long-temps l'amour avant qu'il en résulte d'inconvénient. Sensibles comme elles le sont, on les verroit plutôt jalouses que libertines; & je ne pense pas que nos conteurs de fleurettes, (nos *zerbinotti*) fissent ici fortune.

On compte chaque année, & encore en ce moment-ci, qu'il y a viron soixante personnes

de Canzo seulement, village de quatorze à quinze-cent ames, en pays étranger. Les uns ont une résidence déterminée, les autres roulent sans cesse; tous reviennent périodiquement. Quand ils ont fait une petite fortune, le *dulcis amor Patriæ* les ramène pour toujours; ils viennent en jouir parmi les leurs, & ils envoient leurs enfants, également à l'aventure, courir les hazards, dans la même carrière. Un ancien, un parent, un ami est toujours le patron du jeune homme: il le conduit, pendant quelques années, jusqu'à ce qu'il ait acquis les connoissances nécessaires, qu'il fasse société avec quelqu'un, ou qu'il s'établisse seul.

Se a librarsi in mezzo all' onde
Incomincia il fanciullerto;
Colla man gli regge il petto
Il canuto nuotator.

Por si scosta, e attento il mira:
Mà, se tema in lui comprende;
Lo sostiene, e lo riprende
Del suo facile timor.

La situation de ce pays; les divers aspects; une grande partie des productions; la manière d'y vivre; les occupations: tout cela a beaucoup de rapport à la partie du Languedoc qui avoisine le Rouergue, Clermont, Lodève, Bédarieux, &c. Des eaux excellentes y abondent: sur les

côteaux fleuris, on va fréquemment se promener & se régaler auprès des fontaines. Il y a des perdrix rouges, & point d'autres. La société est nombreuse: des personnes de Milan y ont des maisons de plaisance aux environs, & voisinent volontiers.

Che amabile contento,
Fra questi ameni fiori,
Goder il bel concento
Degli angellin canori!
Che bell' udir queste aure,
Quell' onde a mormorar!

On aime aussi beaucoup le jeu: le plus en usage est le *Tarot;* il comporte soixante-douze cartes; plus longues, plus épaisses que celles dont nous nous servons, avec un petit compartiment sur le dos, & toutes configurées en dedans diversement des nôtres. Il admet autant de joueurs qu'on veut, six, huit, dix, &c. Les jeux d'exercice sont le balon, &c.

C'est encore un point de conformité entre ce pays & nos provinces de France, dont je parlois il n'y a qu'un moment, qu'outre le clergé ordinaire & les religieux, il y a singulièrement de pénitents, de confréries, de cérémonies: un peuple léger, ardent, actif, a besoin d'être détourné du mal. Il y a moins de cabarets, moins de rixes & moins de ces gens que Moliere

&

& la Fontaine nommoient par leur nom. Les églises sont ornées & très-propres : on y voit beaucoup de marqueteries, de placage de différents marbres des environs.

Il est ici une pierre commune, à fond blanc, plus ou moins piquetée de noir, fort dure & très-belle, qu'on nomme *Sariccio*. On tire de cette sorte de granit des fûts de colonnes d'une seule pièce. Il s'y fait, pour le pavage, des briques travaillées dans le genre du stuc: elles ressemblent assez à la *Scagliula*, composition qui durcit beaucoup, dont on recouvre des tables, & fait d'autres ornements.

Les ecclésiastiques des campagnes n'ont pas un air bien décent: ils vont débraillés, souvent sans rien au cou, la chemise ouverte jusqu'au nombril; en casaque noire, ou bleue; quelquefois sans veste, avec un chapeau de paille. Peut-être les religieux doivent-ils, à un extérieur plus régulier, la considération qu'on leur accorde de préférence.

Les surplis des prêtres sont plissés extrêmement menu sur la longueur, & également surplissés sur la largeur : usage ancien, d'où est venu peut-être le nom de ce vêtement. A quel-

que distance, ils ressemblent à une cotte de mail-le pour la forme & la longueur.

Les femmes de la campagne vont toujours avec les cheveux tressés, relevés sur la tête nue & attachés d'une ou plusieurs aiguilles, souvent d'argent avec quelques brillants : c'est un de leurs bijoux. Elles se voilent à l'église : l'archevêque en a fait une loi. Celles qui sont aisées, ont le voile noir de soie : celle qui le sont moins, l'ont de laine blanche, ou tout simplement un mouchoir de filoselle. Elles sont habillées en corps ouvert, juppées par-dessus ; la manche d'étoffe attachée avec des rubans sur l'épaule ; & celle de la chemise, avec un bouton, comme celle des hommes, immédiatement au-dessous du coude.

Les payſans, en cette saison, sont vêtus de grosses étoffes de bourre de soie, qui se fabriquent dans tous les environs, ou de futaines qui se font à *Busto* & *Galerate*, bourgs du Milanois : les unes & les autres ordinairement de couleur d'olive. Les femmes, comme les hommes, travaillent à la vigne, avec une pioche emmanchée fort long, qui ne demande pas qu'on se baisse beaucoup. La vendange se fait dans la première semaine d'octobre. Leur gros vin conserve longtemps un peu de verdure ; au contraire de nos

pays de vignobles, les cuves à cuver le vin sont petites, & les tonneaux fort grands, ont cinq à six pieds de diamètre; les douves très-épaisses, cerclées en fer, avec une porte en avant. Les pressoirs sont en pierres de taille, tables & rebords; avec un grand arbre & un fort levier chargé, à une de ses extrémités, d'une pierre très-lourde, qui en l'attirant en bas, facilite l'opération du treuil.

On ne connoît ici que deux sortes d'impositions réelles; la territoriale, qui se devise en trois classes, & la capitation qu'on paie depuis quatorze ans jusqu'à soixante; partie est au profit du prince, partie au profit de la commune: il y a des privilégiés.

Le sel & le tabac sont entre des mains publicaines, & la partie des traites est très en vigueur: mais il n'y a ni aides, ni vingtièmes, ni, &c. &c.

La nue a crevé, il pleut à verse: d'affreux tonnerres, qui ont retenti dans ces montagnes, dès avant la nuit, préfageoient cet orage.

Si spande al sole in faccia
Nube talor così:
E folgora, e minaccia
Sull' arido terren.

Ma, poichè in quella foggia
Assai d'umori unì;
Tutta si scioglie in pioggia,
E gli feconda il sen.

On ne fait pas le moindre doute qu'il ne soit dû à l'interceſſion d'un hermite nommé *Miro*, (fameux en miracles, ſur-tout de ce genre) placé, avant & après ſa mort, au rang des ſaints, du moins par le peuple. La grande réputation de cet homme avoit donné la vogue aux chers frères qui s'étoient ſi prodigieuſement multipliés, qu'enfin on les a entièrement ſupprimés dans toute l'étendue du Milanois. Les hermitages tombent: les communautés entretiennent quelques-unes des chapelles, & l'on y va en dévotion, comme à tant d'autres lieux de ſtation, tels que les croix, les Madones, &c.

Miro gîtoit à une demi-lieue d'ici; nous y avons accompagné ce matin la proceſſion, en allant ſur une montagne des plus hautes du canton, d'où l'on découvre d'une part le lac, les montagnes des Griſons; de l'autre, Milan, a trente mille environ, le Piémont par-delà; la vaſte plaine, les rives du Po, & juſqu'aux montagnes du Parméſan; enfin le Bergamaſque.

Tous ces pays gras, & d'une culture immenſe pour la variété, la quantité des productions, ſont

les plus riches du monde. Ce n'eſt pas le Pô qu'on apperçoit, comme on l'imagine bien, mais une vapeur qui en trace le cours.

Une file de cinq petits lacs termine ces montagnes: elle les enferre dans la fourche de celui de Come, en les ſéparant presque de la plaine: on les apperçoit comme à ſes pieds. Les premiers portent le nom des principaux villages, qui ſont deſſus; *Segreno*, *Puziano*, *Cerry*, & ſe déchargent dans l'*Ambro*. Le dernier eſt à la pointe du canal de *Lecco*, & reçoit l'Adda, après qu'il a parcouru la Valteline & traverſé, d'un bout à l'autre, le lac de Côme. Chacun de ces lacs eſt renommé pour l'excellence de tel ou tel poiſſon; l'un par la carpe, l'autre par la tanche; celui-ci par l'anguille, celui-là par un petit poiſſon particulier, &c.

La campagne eſt couverte de villages, bâtis en pierre & maçonnerie bien pavés, couverts en tuile; tous avec de belles eaux, & beaucoup de jolies maiſons. Les montagnes, quoique pas ſi hautes que le ſaint Gothard, ne lui cèdent en rien pour la difficulté de l'accès: il faut des heures pour arriver à leur ſommet, où ſont des vacheries établies pour pluſieurs mois de l'année; des bœufs que l'on ne garde point, & qu'on vient reprendre un mois ou ſix ſemaines après.

les y avoir mis. On ne craint pas les voleurs ; il ne seroit pas aisé de l'être en ces lieux, ni de cette sorte de marchandise.

La pâture est commune : on y va faire de l'herbe, qu'on sèche & rapporte dans le même jour ; c'est un commerce de gagne petit. On prend du bois à volonté, dans les plus hautes régions qui en fournissent. Il y a cependant des communes de réserve, où l'on fait des coupes réglées, qui se vendent au profit commun. Il est de ces paroisses dont les communes d'un genre fort singulier, sont en bois, & en châtaigniers. A tel jour de l'année, fixé & annoncé par le juge, tout le monde a le droit d'y aller, d'en couper, de l'exploiter, & de l'emporter ; mais personne ne peut se faire remplacer. On a de même la propriété de tout ce qu'on peut amasser & emporter de châtaignes dans l'espace de temps réglé. Il est permis aussi de planter un arbre dans les terrains vagues, & il appartient à celui qui l'a planté. Un autre en plante-t-il un aussi ? il faut qu'il observe les distances. Ainsi, l'on a de petites possessions semées & mêlées çà & là.

Après la zone des châtaigniers, viennent des noisetiers, du bois blanc, des brosailles, des herbes, puis quelques bruyères. Il y a, dans

ces montagnes, du gibier, mais point de bêtes fauves; quelques loups seulement, très-peu, & des renards.

C'est un grand passage, une grande chasse de bécasses & d'oiseaux; quantité d'oiseaux de proie, (le *duc* principalement) ils mangent beaucoup de serpents, qui sont en si grand nombre sur les hauts revers, au midi, qu'on n'ose, ni y mener les bestiaux, ni même y aller. Quelques personnes mordues, en sont mortes, malgré les remèdes: ceux qui en reviennent, s'en ressentent toujours un peu. On n'a pu me dire le nom de ces serpents, que je n'ai pas vus, & qu'on assure être de plusieurs sortes. La chaine des montagnes sur laquelle nous nous trouvons, qu'on appelle les *Monts Brianza*, très-escarpés & inaccessibles au midi, n'a que peu ou point de ces reptiles; mais le *Monte Cornuto*, qui fait face au nord, qui domine sur Canzo, dont il a pris le nom de *cornes de Canzo*, & dont les sommets sont d'un roc pelé, qu'on apperçoit de fort loin, en est couvert.

On raconte une étrange aventure à l'occasion de l'un de ces serpents habitants du mont qui couvre le lac Segreno; & les faits sont si récents, puisqu'ils ne datent que de 1772; les témoignages si nombreux, si conformes & toujours si existants,

qu'on ne sauroit les révoquer en doute. Ce monstre, gros comme le bras, assure-t-on, mais très-court en comparaison (car il n'avoit pas plus de vingt à vingt-quatre pouces de longueur,) descendoit fréquemment de la montagne, venoit dans le lac, y passoit quelque temps, & regagnoit les hauteurs. Les pêcheurs du lac n'y avoient pas fait autrement attention, jusqu'au jour, où ayant pêché une très-grosse anguille, ils la portèrent chez le seigneur *Tintorio*, gentilhomme Milanois, qui a une maison dans le voisinage. Le serpent revint, ne trouvant plus l'anguille, il fit des sifflements horribles qui retentirent à la ronde: les pêcheurs même en furent effrayés. On s'attroupa pour le combattre: il disparut. Il se montra ainsi, pendant plusieurs jours, très-animé, & avec les marques d'un grand courroux. . . Cependant les pêcheurs soupçonnant des accointances entre lui & l'anguille qu'ils avoient prise, & en craignant de mauvais effets, coururent à la maison de Tintorio pour en prévenir. On l'avoit mise dans un réservoir où il y avoit des carpes: on y fut regarder; toutes étoient empoisonnées. L'anguille fut tuée; on la fit cuire; on en donna à un chien qui en creva. . . Voilà pour les physiciens un sujet de recherches & de dissertations, qui en vaut bien un autre.

33.

Mort de Pierre de la Place, victime de la Saint-Barthélémy.

Le dimanche, sur les 6 heures du matin, un nommé le capitaine *Michel*, qui étoit harquebusier du roi, vint au logis d'icelui, où il est entré d'autant plus librement qu'on avoit opinion que ce fust une des gardes Ecossoises du roi, à ause que beaucoup d'entr'eux lui estoient offerts plusieurs fois à lui. Estant ainsi entré, ce capitaine *Michel*, armé d'une harquebuse sur son épaule, & d'une pistole à sa ceinture, & portant, pour signal des massacreurs, une serviette à l'entour de son bras gauche; les premières paroles qu'il tint furent „que le sieur *de Guise* avoit tué, „par le commandement du roi, l'amiral, & plu„sieurs autres seigneurs Huguenots: d'autant que „tout le reste des Huguenots, de quelque qualité „qu'ils fussent, estoient destinés à la mort; & „qu'il estoit venu au logis dudit sieur *de la Place* „pour le sauver de cette calamité. Mais qu'il „vouloit qu'on lui monstrast l'or & l'argent qui „estoient dans le logis.„

. . . . . .

Lors, ledit sieur *de la Place*, fort étonné de l'outrecuidance de cet homme, lequel seul dans

un logis, & au milieu de dix ou douze personnes, osoit tenir tel langage, lui demanda où il pensoit estre? & s'il n'y avoit plus de roi? A cela, ce capitaine, blasphémant, répondit: „qu'il „lui enjoignoit donc de venir avec lui parler au „roi & qu'il entendroit quelle estoit sa volonté."

Ce qu'ayant entendu, ledit sieur *de la Place*, & se doutant qu'il y eût quelque grande sédition par la ville, il s'écoula par l'huis de derrière de son logis, en délibération de se retirer en la maison de quelque voisin. Cependant la plûpart de ses serviteurs s'évanouit (disparut;) & ce capitaine ayant reçu environ mille écus, comme il se retiroit, fut prié par la demoiselle *Desmarets*, fille dudit seigneur, de la conduire elle & son mary, chez quelque voisin catholique, ce qu'il accorda & accomplit aussi.

Après cela le sieur *de la Place*, ayant esté refusé en trois divers logis, fut contraint de rentrer dans le sien; où il trouva sa femme fort désolée, & se tourmentant infiniment, tant pour ce qu'elle craignoit que ce capitaine ne menast sa fille & son gendre à la rivière, qu'aussi pour le péril très-certain où elle voyoit estre son pauvre mary, & toute sa maison! . . . Mais ledit sieur *de la Place*, fortifié de l'esprit de Dieu, & avec une constance incroyable la reprint assez rude-

ment, lui remontrant comme de la main de Dieu, il falloit recevoir telles afflictions ; & après avoir un peu discouru sur les promesses que le Seigneur fait aux siens, la rassura.

Puis commanda que les serviteurs & servantes qui estoient restés en sa maison, fussent appellés. Lesquels estant arrivés dans sa chambre, il se mit à prier Dieu, puis commença à lire un chapitre de *Job* avec l'exposition du sermon de M. *Jean Calvin*, il leur remontra combien les afflictions sont nécessaires aus Chrétiens ; qu'il n'est en la puissance ni de *Satan*, ni du monde, de nous nuire & outrager, sinon autant que Dieu le leur permet ; & que partant il ne falloit craindre leur puissance, qui ne peut s'estendre que sur nos corps. Puis il se remit à prier Dieu, en préparant lui-même toute sa famille, à endurer plutôt toute sorte de tourmens, & la mort mesme, que de faire chose qui fust contre l'honneur de Dieu.

Sa prière finie, on lui vint dire que sieur *de Senescay*, prévost de l'hostel, avec plusieurs archers, estoient à la porte du logis, en demandant qu'on eust à lui ouvrir, de la part du roy ; en disant, qu'il venoit pour conserver la personne du sieur *de la Place*, & empescher que son logis ne fust pillé par la populace.

A cette occasion, le sieur *de la Place*, commanda que la porte lui fust ouverte. Lequel prévost étant entré, lui déclara le grand carnage qui se faisoit des Huguenots par toute la ville, & par le commandement du roy ; adjoutant même ces mots, entremeslés de latin : qu'il n'en resteroit pas un seul, *qui mingat ad parietem*. Toutefois, qu'il avoit exprès commandement du roy, d'empescher qu'il ne lui fust fait aucun tort ; mais de l'amener au *Louvre*, parce que sa majesté désiroit estre instruicte par luy de plusieurs choses touchant les affaires de ceux de la religion, dont il avoit eu maniment, & partant qu'il se préparast pour y venir trouver le roy.

Le sieur *de la Place* répondit, qu'il se trouveroit toujours très-heureux d'avoir le moyen, avant de partir de ce monde, de rendre compte à sa majesté de toutes ses actions & déportemens : mais qu'alors, les horribles massacres qui se commettoient par la ville, lui faisoient regarder comme impossible d'aller jusqu'au *Louvre* sans encourir un grand & tout évident danger de sa personne. Mais qu'il étoit en lui d'assurer sa majesté de sa personne, en lui laissant à son logis tel nombre de ses archiers que bon luy sembleroit, jusqu'à ce que la furie du peuple fust appaisée. Ce que *Séneschay* lui accorda, & lui laissa

un de ses lieutenants, nommé *Toute-Voye*, avec quatre de ses archiers.

Peu de tems après que le sieur *de Seneſcay* fust parti, le président *Charron*, pour lors prévost des marchands, arriva au logis : auquel, après avoir parlé longtems en secret, & en se retirant, lui laissa quatre autres archiers, de la ville avec ceux de *Seneſcay*.

Tout le reste du jour, & la nuit suivante, furent employés à boucher & à remparer les avenues du logis, avec force buches, & à faire provision de cailloux & de pavés sur les fenestres : tellement qu'avec cette si exacte & diligente garde, il y avoit toute apparence que ces archiers avoient effectivement esté mis dans lelogis pour exempter le sieur *de la Place*, & toute sa famille, de la calamité commune.

Mais *Seneſcay* revenant le lendemain, déclara au président qu'il avoit très-exprès & itératif commandement du roi, de l'emmener, & qu'il ne falloit plus reculer. Sur quoi le sieur *de la Place* lui remonstra, comme au paravant, le danger qui étoit par la ville, à cause que ce jour mesme voisine de la sienne. Ce néanmoins *Seneſcay*, insista au contraire, disant que c'estoit

un commun dire des Huguenots de proteſter qu'ils eſtoient fort humbles ſerviteurs du roy: mais que lorsqu'il eſtoit queſtion de lui obéïr, il ſembloit qu'ils euſſent toujours cela fort en horreur.

Et quant à ce qui eſtoit du danger d'aller jusqu'au *Louvre*, *Seneſcay* lui répondit, qu'il lui bailleroit un capitaine de Paris, qui ſeroit bien connu de tout le peuple, & qui l'accompagneroit.

Comme *Seneſcay* tenoit ce langage, le nommé *Pezou*, capitaine de Paris, & des principaux ſéditieux, entra en la chambre dudit ſieur *de la Place*, & offrit de la conduire. Ce que *de la Place* refuſa très-inſtamment, diſant à *Seneſcay*: que c'eſtoit un des plus cruels & meſchans hommes qui fuſſent dans la ville; & partant, le pria ſeulement, puisqu'il ne pouvoit plus reculer, de vouloir bien l'accompagner lui-meſme de ſa perſonne. A quoi celui-ci reſpondit, que pour eſtre empeſché à d'autres affaires, il ne le pouvoit conduire plus de cinquante pas.

Sur quoi la femme du ſieur *de la Place*, encore que ce fuſt une Dame à laquelle Dieu a departi beaucoup de ſes grâces & bénédictions, toutefois l'amour grand qu'elle portoit à ſon ma-

ry la fit prosterner devant *Senescay*, pour le supplier d'accompagner sondit mary.

Mais, sur cela, le sieur *de la Place*, qui ne monstra jamais aucun signe de courage abbatu, fit relever sadite femme en la reprenant, en lui enseignant que ce n'estoit pas aux bras des hommes qu'il falloit avoir recours, mais à Dieu seul. Puis, en se retournant, & appercevant au chapeau de son fils aisné, une croix de papier, qu'il y avoit mis par infirmité, pensant se sauver par ce moyen; il le tança aigrément, lui commanda d'oster de son chapeau cette marque de sédition, en lui remonstrant que la vraye croix qu'il nous falloit porter, estoient les tribulations & afflictions que Dieu nous envoyoit, comme arrhes certaines de la félicité & vie éternelle qu'il préparoit aux siens. *)

De là, se voyant fort pressé par le sieur *de Senescay*, de s'acheminer vers sa majesté; tout résolu à la mort; qu'il voyoit lui estre préparée, il prit son manteau, embrassa sa femme, luy recommanda fortement d'avoir sur toutes choses

*) Ce fils aîné, après la mort de son père, abjura le Calvinisme, & dans la suite fut collègue du président *Jannin*, dans l'ambassade qu'envoya Henri IV aux états de Hollande. Il y épousa l'héritière de la maison de *Bréderode*, & mourut sans laisser d'enfans.

l'honneur & la crainte de Dieu devant les yeux, & partit avec assez grande allégresse.

Arrivé dans la rue *de la Verrerie*, vis-à-vis la rue *du Cocq*, certains meurtriers, qui l'attendoient, avec des dagues nues, il y avoit environ trois heures, le tuèrent comme un pauvre agneau, au milieu de dix ou douze archiers de *Seneschay*; & fut son logis pillé, par l'espace de cinq ou six jours continuels.

Son corps fut porté à l'hostel-de-ville, en une estable, où la face lui fut couverte de fient, & le lendemain matin, fut jetté en la rivière.

34.

Les moutons.

Ma mère étoit de Schiraz, & faisoit un assez gros commerce de lait, de beurre & de fromage, qu'elle tiroit de ses troupeaux & qu'elle m'envoyoit vendre à la ville; mais je me lassai bientôt de ce métier: je la quittai pour m'enrôler dans une troupe de comédiens de campagne, qui avoient demeuré quelque tems à Schiraz, & que j'avois suivis fort assidument: j'y fis avec succès les rôles de niais, de sot & d'ivrogne, & la vie comique eut tant de charmes pour moi, que je ne l'aurois jamais quittée sans un accident qui m'en dégoûta.

Non content de passer pour un excellent acteur, j'eus la vanité de devenir auteur, & je vins à bout de coudre ensemble quelques scènes bouffonnes & larmoyantes qui eurent un grand succès: mais un jour que, dans un de mes canevas j'avois peint un cadi vieux, avare & avide de présens, le cadi de la ville s'avisa de se reconnoître dans celui de ma comédie, nous força de fermer notre spectacle, & me fit compter en particulier, avant notre départ, la rétribution ordinaire aux auteurs satyriques.

Heureusement notre recette avoit été considérable, ma part fut bonne, & me voyant regardé de mauvais œil par mes confrères que ma vanité avoit choqués, je les abandonnai pour reprendre mon premier métier. Je retournai donc chez ma mere, j'achetai des bestiaux: & résolu de me mettre à mon aise, je ne voulus plus aller à pied vendre mon beurre & mon fromage: dans cette vue, j'achetai à Schiraz un mulet qui me coûta dix sequins d'or; & je m'en retournai tranquillement sur ma nouvelle monture, chassant devant moi un mauvais cheval borgne qui portoit notre beurre au marché: à un quart de lieue de la ville, je rencontrai un homme qui m'aborda & lia insensiblement conversation avec moi: vous venez sans doute, me dit-il, de faire quelque emplette au marché? oui, lui dis-je; j'y ai acheté ce mulet. — Quel mulet? — Et parbleu, celui sur lequel je suis monté. — Sérieusement? — Très-sérieusement, il me coûte dix sequins d'or. — A ces mots, il se mit à rire: parbleu, le vendeur n'est pas un sot, non, de faire prendre à cet honnête garçon un âne pour un mulet: ensuite il continua sa route vers Schiraz en faisant de grands éclats de rire.

J'eus pitié de cet homme, & je le regardois comme un fou: mais une demi-lieue plus loin,

un autre me fit la même demande; je lui répondis de même; il se mit en colère contre moi, & me demanda si je le prenois pour un sot, de vouloir lui faire prendre un âne pour un mulet, en passant son chemin d'un air courroucé, il me laissa fort étonné.

Je commençai pour lors à me défier du rapport de mes yeux: je descendis de ma monture, & l'examinai avec attention; elle me parut un mulet, comme auparavant: mais j'étois si piqué de l'idée d'avoir été trompé dans mon emplette, que je jurai de faire décider la question par le premier que je rencontrerois, & de lui donner l'animal, s'il jugeoit en faveur de l'âne.

Trois cens pas plus loin je vis venir une espèce de villageois: frère, lui dis-je, apprends-moi, je te prie, sur quelle bête je suis monté? — Ne le sais-tu pas mieux que moi? — Que je le sache ou non, tu m'obligeras. — Eh bien! il n'est pas difficile de connoître que c'est un âne; pour le coup, je fus confus, je descendis, & priai le villageois de l'accepter: le drôle ne se fit pas prier, ne fit qu'un saut sur ma bête, & piquant des deux, s'éloigna comme un éclair.

J'arrivai à pied & tout triste au logis, & je racontai à ma mere ce qui m'étoit arrivé: in-

nocent, me dit-elle, ne vois-tu pas bien que ce ſont trois fripons, qui ſe ſont donné le mot pour t'attraper ton mulet? Il faut qu'ils ayent bien compté ſur ta ſimplicité pour te tendre un piége auſſi groſſier. Cette raillerie me piqua au vif: je retournai au marché, je reconnus mes fripons, & jugeant d'après deux ou trois tours que je leur vis faire, qu'ils n'étoient pas des plus fins, je me promis bien de prendre ma revanche.

Mon plan arrêté, j'en fis part à ma mere qui ſe tint prête à jouer ſon rôle: je mis une paire de paniers vuides ſur le dos d'une chêvre noire & blanche que j'avois achetée, & je m'en allai avec elle au marché de Schiraz: mes trois filoux reconnurent leur dupe, & ne tardèrent pas à m'entourer; je feignis de ne les pas voir; j'achetai un gigot de mouton, un dindon & trois poulets, & les mettant dans les paniers de la chêvre; mignonne, lui dis je aſſez haut pour être entendu, va-t-en au logis, dis à ma cuiſinière qu'elle accommode ce gigot au riz, ce dindon à la daube, & ces poulets en fricaſſée, & qu'elle n'oublie pas ſur-tout de mettre huit bouteilles de vin rafraîchir: je donnai alors un coup de houſſine à la chêvre qui s'éloigna de moi en bondiſſant.

Les trois compagnons me regardoient avec surprise: frère, me dit l'un d'eux, croyez vous que vos ordres soient exécutés? Sans doute, répliquai-je; cet animal n'est pas ordinaire, & si vous doutez de son intelligence, venez dîner tous trois avec moi, vous verrez si elle y a manqué d'une syllabe: les filoux me prirent au mot, ne me quittèrent pas d'un moment; & nous prîmes ensemble le chemin de ma maison: ma mère étoit sur la porte, & je lui demandai, comme si elle eût été ma cuisinière, si la chèvre étoit arrivée: oui, me répondit-elle, elle broute dans le jardin, & le dîner va bientôt être préparé suivant les ordres que vous lui avez donnés. L'étonnement de mes hôtes alloit en croissant: en attendant le dîner, je les fis passer dans le jardin: ils reconnurent la chèvre qu'ils avoient bien examinée, & résolurent de l'avoir à quelque prix que ce fût.

Sur la fin du repas où je les fis boire copieusement, un d'eux me demanda si ma chèvre étoit à vendre: je ne parus pas autrement m'en éloigner, pourvu que j'en trouvasse un prix raisonnable: ils m'en offrirent vingt pièces d'or, & irrités par mes refus successifs, ils m'en donnerent enfin soixante séquins: nous bûmes le vin du marché: les compagnons me quittèrent demi ivres, & dès le lendemain matin voulurent

éprouver si leur chèvre seroit aussi obéissante que la veille: ils la chargèrent de provisions, & lui donnerent leurs ordres; elle emporta si bien les uns & les autres que jamais ils ne la revirent.

On pénètre aisément dans le mystere: j'avois acheté deux chèvres parfaitement semblables, & j'avois fait préparer des viandes toutes pareilles à celles dont j'allai faire emplette au marché: ma mère avoit le mot, & mes fripons donnèrent dans le piége.

Je ne doutois point qu'ils ne vinssent me redemander leur argent, & je les attendois de pied ferme: ils vinrent en effet d'un air menaçant, & j'appris d'eux ce que je savois aussi bien. Et quoi! leur dis-je, n'aviez-vous pas ce matin étrillé votre chèvre de la main gauche, comme je vous le fis dire hier par ma cuisinière? elle courut après vous pour vous instruire de cette précaution essentielle. Quelle cuisinière, répliquèrent ils? nous n'avons vû personne. J'appellai ma mère, qui feignit de trembler en voyant ma colère, & je lui demandai si elle avoit éxecuté mes ordres: Seigneur, me dit-elle, en se jettant à mes genoux, j'ai couru long-tems; mais je n'ai jamais pu les atteindre.

Sur cette réponse, je jouai la fureur, & tirant un poignard, je lui en portai un coup qui la renversa & la mit tout en sang: Seigneurs, dis-je à mes filoux que je voyois étonnés, que la mort de cette friponne ne vous étonne pas, elle n'a que ce qu'elle mérite: je ferois bien le maître de lui rendre la vie dans le moment; mais comme elle n'en vaut pas la peine, aidez-moi, je vous prie, à l'enterrer dans mon jardin.

Quoi! me dirent-ils, il est en votre pouvoir de faire revivre cette pauvre femme? Sans doute repris je. — De grâce, faites ce miracle devant nous: j'hésitai, ils me pressèrent: enfin feignant de céder à leurs instances: on ne peut refuser de si honnêtes gens, continuai-je: alors je tirai d'une cassette un petit cor de chasse, & j'en jouai deux ou trois airs gais aux oreilles de la défunte.

Ma mere parut se ranimer insensiblement, & se leva bientôt, sans paroître incommodée de sa blessure: enfin mon cor leur parut encore plus précieux que ma chèvre: j'eus soin de les prévenir que s'il étoit pris de force, il perdoit toute sa vertu, & que l'étranger qui me l'avoit vendu, m'avoit enjoint de le porter à huit séquins au-dessus de son prix, si je voulois m'en défaire, qu'il m'en avoit coûté cent quatre, & que

par conséquent je ne pouvois le céder que pour cent douze.

La somme les effraya; mais voyant que je tenois bon, ils me comptèrent l'argent. Le soir, ils crurent devoir célébrer avec leurs femmes une si heureuse emplette, s'enivrèrent tous trois, & dans la chaleur du vin s'avisèrent de faire sur les pauvres malheureuses l'épreuve du cor enchanté: mais lorsqu'ils les eurent égorgées, les airs les plus gais n'y firent œuvre: elles n'en remuerent par davantage: ils virent bien qu'ils étoient dupes pour la seconde fois, & se proposoient de tirer de ces deux tours une vengeance éclatante, lorsque le lieutenant du cadi qui passoit avec ses Azzas, attiré par le bruit du cor, fit enfoncer la porte: à la vue de trois corps baignés dans leur sang, il crut devoir s'assurer des trois coupables: malheureusement un d'eux s'échappa; mais les deux autres eurent beau conter l'histoire du cor merveilleux, on la regarda comme une fable, & le lendemain j'eus le plaisir de voir mes deux filoux pendus à leur porte.

Cependant la fuite du troisième m'inquiétoit: je me tins long-tems sur mes gardes; mais enfin, j'eus le malheur de tomber entre ses mains: un soir que je revenois de Schiraz, il m'arrêta,

à l'aide de trois scélérats comme lui, on me jetta dans un grand sac qui fut lié avec de fortes cordes, & j'entendis dire que l'on m'alloit jetter dans la rivière: je me croyois au dernier moment de ma vie, lorsque mes assassins allarmés par le bruit de quelques chevaux, me précipitèrent dans un trou assez près du chemin & s'éloignèrent dans le dessein de venir me reprendre bientôt.

Je poussois des cris lamentables qui, interceptés par le sac, furent long-tems sans être entendus: heureusement un boucher qui chassoit devant lui une trentaine de moutons, vint à passer près de moi: mes cris le frappèrent, il s'arrêta & me demanda ce que je faisois dans ce sac: hélas! répondis-je tristement, je crois qu'on va me noyer, parce que je ne veux pas épouser la fille du cadi: le boucher surpris de ma délicatesse, m'en demanda la cause: je lui répondis qu'elle étoit il est vrai jeune & belle, mais qu'un témoin indiscret étoit venu troubler ses amours avec un jeune homme, & que cette raison m'en avoit dégoûté: le boucher se moqua de ma répugnance, & me dit qu'à ma place, il ne se feroit pas tirer l'oreille: je le pris au mot, & pour rendre l'histoire plus vraisemblable, je lui dis que le cadi ne cherchoit qu'un gendre, qu'il avoit fait arrêter le premier passant, & que malheureu-

sement le sort étoit tombé sur moi ; mais que mon refus l'avoit si fort irrité, que sans m'envisager, il avoit ordonné de m'aller jetter dans la riviere. Si cela est, frere, me dit-il, je troque volontiers, & le te donne encore mes moutons par-dessus je marché : alors il délia le sac & se mit à ma place : je le liai à mon tour, & chassant ses moutons devant moi, je repris le chemin de mon village.

Au bout d'une demi-heure les voleurs revinrent : le boucher eut beau crier qu'il épousoit la fille du cadi, ils crurent que la frayeur me faisoit extravaguer, & sans lui répondre, l'allèrent jetter dans la rivière, dont heureusement, à ce que je sus depuis, un bon pêcheur le retira.

Ensuite les quatre scélérats, résolus de piller ma maison, tournèrent leurs pas vers notre village : ils y arrivèrent dans le moment que je frappois à la porte, & ma présence leur causa une étrange frayeur : oh ! ciel ! s'écrierent-ils, tu n'es pas noyé ! d'où viens-tu donc, & où as-tu pris tant de moutons ?

Franchement je ne m'attendois pas à les revoir sitôt ; cependant payant de présence d'esprit, allez, leur dis-je, vous n'y entendez rien : si vous m'aviez jetté seulement quatre brasses plus

loin, au lieu d'une trentaine de moutons, j'en aurois rapporté plus de trois cens: il y a en cet endroit un génie bienfaisant qui m'a fort bien reçu; il m'a fait présent de ces moutons, m'a rapporté ici avec eux, & m'a assuré que si j'étois tombé dans l'eau un peu plus avant, j'en aurois eu huit fois d'avantage.

Ce récit les étonna; mais ce qui augmentoit leur surprise, c'étoit de me voir revenu avant eux, avec des moutons & sans que mes habits fussent seulement mouillés: l'avidité du gain les flatta, & après s'être parlé bas quelque tems, ils me demandèrent si je n'avois pas des sacs: je leur en montrai quatre, ils les prirent & m'ordonnèrent de les suivre: arrivés à l'endroit où ils croyoient m'avoir jetté, ils firent avancer un petit bateau, afin d'être jettés plus avant, entrèrent chacun dans leur sac, dont je liai fortement l'ouverture, & se laissèrent précipiter dans le fleuve pour aller pêcher des moutons: depuis ce moment, je n'ai pas eu de leurs nouvelles.

35.

De l'amitié & de l'amour.

Tout ce qui est parfait est rare ; l'amitié exige trop de perfection pour être commune.

L'estime ne fait pas toujours naître l'amitié, & l'amour n'inspire pas toujours de l'estime.

L'amour finit ; l'amitié seule peut être éternelle. C'est que les desirs s'envolent avec les graces, & que l'amitié marche d'un pas égal à côté de la vertu.

Un ami inutile est comme une belle maison de campagne dont on ne tire aucun fruit mais qui coute beaucoup à entretenir.

Dans la prospérité, un ami est un préservatif qui en empêche l'ivresse ; dans l'adversité, un trésor qui en arrête l'effet.

Les amis de notre siècle ne ressemblent pas mal à la fausse monnoie ; ils en ont le brillant & le peu de valeur.

Un ami d'une humeur inégale, est comme un bon mets mal apprêté. La sympathie forme l'amitié ; la complaisance la nourrit ; la droiture

du cœur la conserve. Mais la grande familiarité, qui ouvre la porte à l'amour, la ferme souvent à l'amitié, ou du moins, l'affoiblit beaucoup; & une foible amitié n'en mérite pas le nom.

Quoique l'amitié ne soit pas intéressée, les soins officieux lui plaisent. Les bons offices sont pour des amis, ce que sont les caresses pour des amans; non des motifs pour commencer à s'aimer davantage: semblables à l'haleine du vent, qui n'engendre point la flamme, mais la rend plus ardente.

Lorsque les larmes sont l'expression de la tendresse, elles sont à l'amour ce que les pluies sont aux fleurs; elles les nourrissent & les raniment.

Quand l'amour n'est pas une vertu, il est le plus honteux des vices. En amour, se plaindre d'être attaquée, c'est presque avouer qu'on sera bientôt vaincue.

L'amour cause d'étranges métamorphoses; la fière s'humanise; la dévote écarte ses scrupules; la prude ne sauve que les apparences; la farouche ne l'est point dans le particulier; l'indifférente ne l'est qu'un temps.

Un leste équipage & une grande magnificence; deux articles qui font faire autant de chemin en amour, que le vrai mérite.

L'amour ne feroit plus amour, s'il ne se plaisoit à renverser les fortunes de son empire.

Dans l'amour, on se connoit, parce qu'on s'aime: dans l'amitié, on s'aime, parce qu'on se connoit.

Deux amans se cachent mutuellement leurs défauts, & se trahissent: deux amis, au contraire, se les avouent & se les pardonnent.

L'amour est plus violent que l'amitié: cela ne dit pas qu'il soit plus raisonnable. L'amour nait brusquement, & s'évanouit de même: l'amitié a une naissance moins prompte, une durée plus solide. L'amour s'attache aveuglément: l'amitié est éclairée dans ses choix. L'amour entraine les dégoûts, il est sujet aux révolutions: l'amitié est au-dessus des caprices, elle n'est sujette qu'à de rares & de légères vicissitudes. L'amour se refroidit quelquefois par les caresses, se ralentit par les faveurs: l'amitié s'échauffe toujours par les services, s'augmente par les bienfaits. L'amitié est sage, tranquille, attachée à la modération: l'amour, au contraire, est brus-

que, turbulent, excessif dans sa délicatesse. L'amour est plus inventif que l'amitié, par la même raison qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte, mais moins forte qu'un homme.

Quoique l'amour ne soit ordinairement qu'une folle passion, c'est lui qui rend le cœur moins farouche, le caractère plus liant, l'humeur plus complaisante. On s'accoutume, en aimant, à plier sa volonté au gré de la personne chérie; on contracte, par là, l'heureuse habitude de commander à ses desirs, de les maitriser, de les réprimer, de conformer son goût & ses inclinations aux tems, aux personnes.

Il est une sorte de jalousie, compagne inséparable d'un amour vif & délicat: elle n'exclut pas l'estime. On craint de perdre l'affection de ce qu'on aime, parce qu'on en connoit le prix; on craint de déplaire à l'objet aimé, sans le soupçonner d'inconstance; on craint son refroidissement, mais on est sûr de sa fidélité. Cette tendre appréhension, qu'il est bien rare de contenir dans de justes bornes, est un aiguillon efficace qui réveille l'amour, le rend actif & prévenant; sans secours, il languiroit bientôt par trop de sécurité.

On est rarement maître de se faire aimer; on l'est toujours de se faire estimer.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment de l'amour. Un vieillard qui s'amuse à entretenir des maîtresses, est donc, pour le moins, aussi fou qu'un aveugle qui feroit emplette de lunettes.

36.

Poésies.

COMPLAINTE;

imitée de l'Anglois.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Voici d'Emma la tombe solitaire;
Voici l'asyle où dorment les vertus.
Charmante Emma! tu passas sur la terre,
Comme un éclair qui brille & qui n'est plus.
J'ai vu la mort dans une ombre soudaine,
Envelopper l'aurore de tes jours,
Et des beaux yeux se fermant pour toujours,
A la clarté renoncer avec peine.

Naissez mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Ce jeune essaim, cette foule frivole
D'adorateurs qu'enchaînoit sa beauté,
Ce monde vain dont elle fut l'idole
Vit son trépas avec tranquillité.
Les malheureeux que sa main bienfaisante
A fait passer de la peine au bonheur,
N'ont pu trouver un soupir dans leur cœur
Pour consoler son ombre gémissante.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs!
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

L'amitié même, oui, l'amitié volage
A rappelé les ris & l'enjouement;
D'Emma mourante elle a chassé l'image,
Son deuil trompeur n'a duré qu'un moment.
Sensible Emma, douce & constante amie,
Ton souvenir ne vit plus dans ces lieux;
De ce tombeau l'on détourne les yeux,
Ton nom s'efface, & le monde t'oublie.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Malgré le tems, fidèle à sa tristesse,
Le seul amour ne se console pas,
Et ses soupirs, renouvellés sans cesse,
Vont te chercher dans l'ombre du trépas.
Pour te pleurer, je devance l'aurore,
L'éclat du jour augmente mes ennuis;
Je gémis seul dans le calme des nuits;
La nuit s'envole, & je gémis encore.

Vous n'avez point soulagé mes douleurs;
Laissez, mes vers, laissez couler mes pleurs.

Par M. le chevalier de Parny.

ADIEUX A LA VIE.

Adieu! je vais dans ce pays
Donc ne revint pas feu mon père:
Pour jamais, adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère,
Vous en rirez, mes ennemis,
C'est le *requiem* ordinaire,
Vous en tâterez quelque jour,
Et lorsqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

Quand sur la scène de ce monde,
Chaque homme a joué son rolet,
En partant, il est à la ronde
Reconduit à coup de sifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie,
Vainement en cérémonie,
Avec la clochette arrivoit
L'attirail de la sacristie;
Le curé vainement oignoit
Notre vieille ame à sa sortie:
La satyre un moment parloit
Des ridicules de sa vie,
Puis à jamais on l'oublioit.
Ainsi la farce étoit finie.
Au terme où je suis parvenu,

Quel mortel eſt le moins à plaindre?
C'eſt lui qui ſait ne rien craindre,
Qui vit & qui meurt inconnu.

Par VOLTAIRE.

A Mlle. DE LAUNAY,

(depuis Madame DE STAAL,)

ſur une ſcène de ſa paſtorale.

Que j'aime à voir en ſa grace naïve,
Votre bergère, avec ſimplicité,
Nous débitant cette ſcène inſtructive
Qui de nos mœurs confond la vanité!
Les ſentimens délicats, ſans fineſſe,
D'ornemens vains n'empruntent point leur prix:
Sans longs détours leur innocente adreſſe
Va mieux au cœur que ces diſcours fleuris,
Qui, par leur fard, déguiſant la nature,
D'un faux éclat éblouiſſent les yeux:
Chez vous, Daphnis plait ſans tant de parure,
Et l'auteur ſeul paroît ingénieux.

Par VOLTAIRE.

Af 914 b
[1787,3]
vollständig
mit 1 Titelkupfer.
ULB Sachsen-Anhalt
Ausgesondert
Datum:
ULB Halle
003 627 012
3

CAHIERS
DE
LECTURE.

Troisième volume.

1787.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566485717873-16